Princeton University Library
32101 067122885

Digitized by Google

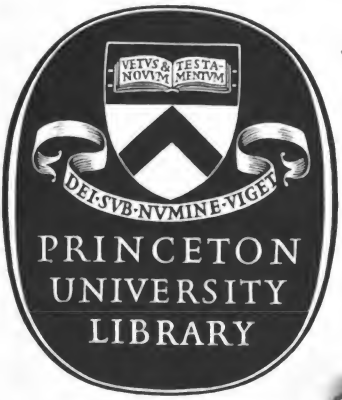
GEN. LIBRARY.
JUN 13 1905
PRINCETON, N. J.

3440
.7
.378

Rebound

3440
.7
.378

LIBRARY OF THE COLLEGE OF NEW JERSEY



Digitized by Google

JUN 13 1895
PRINCETON, N. J.
Rebound

Digitized by Google

COLLEGE LIBRARY
JAN. 14 1892
PRINCETON, N.J.

LE ROMAN
D'UNE
PRINCESSE

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

ASTRA, 2e édition, 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Digitized by Google

LE ROMAN

D'UNE

PRINCESSE

C28240

PAR

Elisabeth, queen consort of Charles I, king of Rumania.

(CARMEN SYLVA pseud.)

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1891

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

ROMAN D'UNE PRINCESSE [1]

I

16 février 18...

Château de Rauchenstein, sur la Lahn.

Très honoré professeur,

Je ne puis résister au désir de vous exprimer moi-même, directement, les profondes et indicibles jouissances que je dois à votre admirable livre. Vous n'en voudrez pas, j'espère, à une personne qui vous est totalement inconnue, de laisser parler sa vive émotion. Un livre aimé rapproche tellement les lecteurs de l'auteur qu'ils croient le connaître, comme s'ils avaient toujours vécu près de lui. Depuis des semaines, je me plonge dans vos pensées, j'erre

1. Ce roman, publié sous les pseudonymes Dito et Idem, est dû à la collaboration de S. M. la Reine de Roumanie (Carmen Sylva) et de Mme Mite Kremnitz.

3440 .7 .378
CRECAF
84395
Digitized by Google

dans le monde évoqué par vous. A mes yeux, les statues apparaissent vivantes, les temples se relèvent de leurs ruines ; le ciel d'Orient resplendit d'une lumière d'or ; les grands morts redeviennent des êtres de chair et de sang, qui se meuvent, jouissent et souffrent comme les autres hommes. Ah ! je vous remercie du fond du cœur de ce bonheur que j'ai éprouvé, à me sentir si complètement transportée dans ce monde du Beau ; tout ce qui m'entoure en est transformé, éclairé et idéalisé. La prose devient un poème, la routine quotidienne acquiert du charme ; les petites choses prennent de la grandeur et une signification toute nouvelle.

Et maintenant que j'ai enfin fermé le livre, je marche sur les nuages et j'ai des rayons plein les yeux. Il en sera certainement ainsi de tous ceux qui se laisseront guider par votre main. Chacun se dira que la terre n'est vraiment pas une vallée de larmes, puisqu'elle offre tant de beautés, et aussi tant d'êtres bons, qui n'oublient et ne renient jamais leur ressemblance avec Dieu. Combien je plains ceux qui ne savent plus voir le Beau, qui accusent le Créateur généreux de leur avoir tracé une vie autre qu'ils ne la rêvaient, de ne pas leur avoir

Digitized by Google

donné le génie ! N'est-ce pas assez de bonheur de comprendre le génie d'un autre et de pouvoir s'en réjouir?

Mais celui qui possède la force créatrice ne devrait jamais rien regretter, car celui-là atteint le but le plus élevé qu'on puisse avoir ici-bas.

En vous remerciant encore une fois des hautes jouissances que nous vous devons, moi et tant d'autres, je suis, avec l'expression de la plus sincère admiration,

ULRIQUE.

Princesse de Horst-Rauchenstein.

II

Greifswald, 20 février 18...

Noble Mécène,

Que de grâce et d'honneur ! Me remercier « vous-même », non par l'intermédiaire d'un secrétaire ou d'une dame d'atours, — et *directement*, au lieu de me faire voter une adresse par vos très honorables ministres ! Et pourquoi ? Parce que j'ai procuré à Votre Altesse, pendant ses heures oisives, l'occasion

Digitized by Google

de bâiller une fois de plus derrière son éventail peint de main d'artiste ? Par quel hasard mes « Pensées sur l'histoire de l'art », titre bien ambitieux pour de simples impressions de jeune homme, ardemment ressenties jadis sous le ciel ardent de la Grèce, sont-elles venues s'égarer dans le boudoir d'une grande dame? Vous jugez sans doute que l'art appartient de droit aux cours, parce que lui aussi est vassal de la forme? Oui, Madame, mais la forme éternelle, non la forme sans âme, la parole dépourvue de sens, la création périssable du moment... Enfin ! je ne me sens pas appelé à prêcher dans le désert.

Vous avez « erré, guidée par ma main ! » Trop heureuse, cette humble main ! Rien qu'à cette phrase, pardonnez-moi, j'avais reconnu la femme, avant d'arriver à ce nom sonore, vraiment bien imaginé. Une femme peut-elle s'approprier une seule pensée, sans la rattacher aussitôt à la main qui l'a écrite et à la tête qui l'a conçue ? Et puis ce soupir étouffé sur les misères de ce monde, qui se cache entre les lignes, mais que nos oreilles masculines savent entendre et comprendre ! Qu'y a-t-il donc pour vous de si fâcheux en ce monde. Votre noble époux boit ou chasse-t-il trop ?

Digitized by Google

A-t-il quelque tendre faiblesse ? — ou le jeune prince, votre cousin, serait-il par hasard plus aimable pour une jolie soubrette que pour sa cousine ? Ah ! ce monde ! ce triste monde, qui, pour vos égaux, commence et finit à leurs précieuses personnes ! Que vous importe si des milliers d'infortunés ont faim ? « Ils y sont habitués »...

Je vous ai appris qu'il existe « tant d'êtres bons ? »

Mille tonnerres ! l'appariteur vient m'apporter la nouvelle que, dans ce maudit nid de savants, il n'y a pas un almanach de Gotha ! Les auriez-vous tous fait acheter d'avance, prétendue princesse Ulrique de... ? Et pourtant, il faut bien que je l'avoue, votre épître a un accent de vérité si touchant que j'ai été presque..... presque mystifié ! Mais « ces êtres bons » sur lesquels vous comptez, ont tranché la question. J'ai vu les yeux bruns au regard d'enfant, m'épier avec une rieuse malice.

Et toute cette phraséologie sentimentale ! Soyez donc une bonne fois franche vis-à-vis de vous-même ; — je ne vous demande pas de l'être jamais envers les autres. Quand les modes nouvelles vous vont bien, que votre mari est docile, que votre cousine n'a pas été plus

Digitized by Google

jolie que vous au dernier bal de la cour, alors le monde est parfait et le temps est beau. Mais si une toilette est mal réussie, si votre cheval — il s'appelle Diane, sans doute — s'est couronné, ou si « Edgar » se marie, alors le mon de devient une « vallée de larmes » et des « êtres bons » surtout impersonnels, peuvent tout au plus vous consoler. Dans tous les cas, je suis reconnaissant au destin de vous avoir fait, par un hasard ironique, rencontrer un de mes livres, quand vous étiez dans semblable disposition. — Je ne puis vous promettre, pour la prochaine fois, une lecture aussi facile et aussi légère, car j'écris en ce moment..... mais pourquoi vous choquer inutilement, comme conclusion?

Et maintenant, Madame la princesse, je demeure, de Votre Gracieuse Altesse, le très humble et très reconnaissant serviteur,

Drs Bruno Hallmuth

Prof. à l'Univers. de Greifswald

III

Rauchenstein, 23 février 18...

Ainsi vous n'êtes pas seulement un grand savant, un poète par la grâce de Dieu, très

Digitized by Google

digne Professeur ; mais vous êtes encore un bien plus grand psychologue, un connaisseur en nature humaine, qui perce du premier coup d'œil les mystifications, au lieu de se prendre au piège avec la candeur d'un agneau. Mon admiration pour vous s'est naturellement accrue, en constatant votre puissance divinatrice. Sur un seul point, vous me semblez aller trop loin : qu'est-ce qui vous prouve si positivement que je suis une femme jeune, belle et noble? Peut-être suis-je un pauvre étudiant, qui, dans sa chambre glacée, à la lueur de sa chandelle, s'est réchauffé au feu de cette inoffensive plaisanterie et a choisi comme pseudonyme un vieux nom bien retentissant, pour préserver son épître d'être jetée au panier ? Peut-être suis-je un jeune officier qui s'est cassé la jambe dans quelque course folle, et condamné à l'immobilité, a, de désespoir, ouvert un livre pour la première fois depuis des années? Mais pourquoi tenez-vous à ce que j'aie bâillé en le lisant, lorsque je me suis donné la peine de vous écrire, occupation qui m'est certainement aussi étrangère que désagréable ? Vous devez vous en apercevoir à mon écriture droite et raide, qui n'a rien de féminin..... Peut-être..... peut-être !.... horri-

Digitized by Google

ble perspective! — suis-je une vieille douairière asthmatique, clouée dans son fauteuil, au coin de la cheminée, à l'abri d'un paravent, les pieds dans une chancelière, que ma vieille dame de compagnie, pauvre martyre, m'a brodée pour mon jour de naissance, et où mon petit chien, la rongeant, la déchirant, est blotti en compagnie d'une boule d'eau chaude. Des gants couvrent mes mains ridées, où se choquent quelques bagues anciennes devenues trop larges; mon menton, pour ne pas retomber, est soutenu par un bandeau. Mais votre « péché de jeunesse », que vous dédaignez tant, m'a toute rajeunie, et puisque vous êtes un homme d'âge et d'expérience, qui connaît le monde comme l'envers de son gant, nous nous comprendrons à merveille. Vous critiquerez notre jeune noblesse que vous ne pouvez digérer ; moi, nos démocrates socialistes qui me restent sur l'estomac; et nous nous unirons dans des lamentations et des soupirs bien sentis sur le malheur des temps et sur cette terrestre vallée de larmes. Rien qu'à cette expression, vous auriez dû deviner que j'étais une vieille dame, au lieu de me raconter tout un roman, avec des « Edgar », des « Edouard » et un stupide mari. J'ai peut-être eu tout cela,

Digitized by Google

mais il y a bien longtemps ; ou je ne l'ai jamais eu, ce qui est cent fois pire et m'aigrit infailliblement l'humeur, de même que la vôtre devient aigre, faute de titres et de décorations ! Vraiment ! vous mériteriez que je vous fasse décorer d'un ordre quelconque ; car savez-vous si je ne suis pas un personnage influent, un ministre, un général, ou quelqu'Excellence aux jambes et au cou raidis par l'âge, ramenant soigneusement de rares cheveux sur mon crâne chauve ? Qui sait même ? un petit prince souverain, maître absolu dans son coin de terre, un homme en possession de quelque haute dignité, qui peut vous persécuter jusqu'à ce que mort s'en suive. Vous n'avez pas été prudent ; un aussi grand esprit que le vôtre ne devrait pas être si « peu fier » (expression de nos paysans pour *affable*), et parler comme tout le monde, comme ceux que n'a jamais réchauffés le soleil d'Orient.

Cette fois, cependant, on vous fait grâce, en considération du besoin que vous éprouviez d'épancher la bile amassée dans votre âme contre les riches. Savez-vous que, sur ce sujet, vous devenez tout à fait biblique ? Les riches sont depuis des siècles condamnés à l'enfer ; que voulez-vous qu'il leur reste, sinon

Digitized by Google

de jouir un peu de leur existence terrestre? Mais comme je vous l'ai dit, j'ai de la grandeur d'âme, quoique ma goutte me tracasse fort, et soit faite pour me mettre de mauvaise humeur.

LE SUSDIT MÉCÈNE.

IV

Greifswald, 24 février 18...

Voyez donc un peu, ce petit vin nouveau de Rauchenstein? A peine mis en bouteilles, il pétille comme du 1827, et monte à la tête comme du Lacryma-Christi! Cette petite patricienne me parle de son « admiration » pour moi, de ma « puissance divinatrice » et rit à part soi à gorge déployée. Nous nous imaginons naturellement qu'un pauvre savant en robe de chambre et en pantoufles, est tout disposé à tomber à nos genoux à la moindre flatterie, et à sauter après l'appât, comme une grenouille après les mouches. Mais il ne faut pas juger les autres d'après soi, enfant; pour deux raisons: s'ils sont meilleurs, on s'y perd; s'ils sont pires, on y perd.

Digitized by Google

Vous demandez à quoi je devine que vous devez être une femme jeune, noble et belle? Un professeur allemand ne peut répondre que par ordre ; il a cela de commun avec le prédicateur qui, lui aussi commence toujours son sermon par la division du sujet. Ainsi *ad* (*ad* est du latin, spécialité qui vous est interdite ; c'est pourquoi nous autres « grands savants » nous en tenons dans notre boutique, au lieu d'allemand fraîchement fauché, mon parfum favori) *ad :* jeune. Nous sommes jeune, parce que notre style est jeune, parce que nous écrivons. « Ah ! je vous remercie » que nous accumulons les adjectifs et que nous parlons d'une lumière d'or. Pour les mortels de mon âge, la lumière est « crue » attendu qu'elle montre toutes nos rides.

2° *ad :* belle. — Nous sommes belle, — si vous ne m'aviez pas, dans votre « affabilité » féminine, injurié du titre de psychologue, je vous dirais en me moquant de la logique, parce que vous sentez le Beau : un verre ne peut contenir un flacon tout entier. Mais laissons l'article de la Beauté ; c'est un sujet dangereux pour un professeur d'esthétique.

3° *ad :* noble. — Vous êtes « noble » parce que vous m'avez abordé avec tant d'humilité

Digitized by Google

tant de déférence voulue. Ceux qui sont élevés savent seuls s'abaisser ainsi. D'ailleurs votre écriture en elle-même est d'une noblesse toute aristocratique.

Mais, après tout, ce mot — « noble » — veut-il dire pour nous deux la même chose?

Enfin 4° *ad* — une femme : — Oui, vous êtes une femme, quoique rien, orthographiquement, ne le prouve. Faute de cela, je le reconnais à cette surabondance d'enthousiasme idéal qui aboutit toujours..... à un amour pour quelqu'un! Vous me trouvez impertinent, n'est-il pas vrai? Mais mon âge le permet. Il n'est pas jusqu'au vôtre que je ne puisse deviner. Je ne risque pas grand chose : si je vais au delà, soyez fière de paraître si sage ; si je reste en deçà, que la femme me pardonne. Vous êtes entre vingt-quatre et vingt-six ans, âge auquel la femme sent pour la première fois qu'elle ne sera pas toujours jeune, et cherche un objet autour duquel grouper ses nouveaux sentiments « impersonnels ». Jamais une jeune fille ne se serait adressée à un homme avec ce ravissant aplomb, pour lui dire que la terre est une « vallée de larmes » et qu'il est « bon ».

Tel est à peu près le jugement que j'ai porté sur votre première lettre. Ce que dissimule

Digitized by Google

cet « à peu près », — je le laisse deviner à la maligne fille d'Ève qui me parle de « nos paysans » pour m'égarer. Mais je ne me laisse pas induire si facilement en erreur. Aucune « dame de haute naissance » — ne possède l'esprit étincelant qui se joue dans votre seconde lettre ; aucune n'aurait l'*humour* de continuer la correspondance avec un pareil hérisson, et il n'y a pas d'Altesse qui écrive un allemand aussi correct, sans le moindre mélange de verbes français germanisés.

Et pourtant.... pourtant !...

De grâce ! soulevez un peu le masque, avant que la poste — à peu près aussi rapide, dans ce pays, que les bateaux remorqués par des chevaux sur notre fleuve, le Ryck — ne m'apporte l'almanach rouge et que je ne vous arrache votre incognito.

Grands dieux ! Cet être audacieux ose menacer un libre professeur de la libre Université de Greifswald, la seule de l'empire qui vive de ses propres revenus, Monsieur le Ministre ; son Recteur a rang de prince. Vous voyez donc qu'un ministre n'est qu'un subalterne à côté de nous autres, francs barons. — Il est vrai que les loisirs des pro-

Digitized by Google

fesseurs sont quelquefois, comme disait un de mes prédécesseurs, interrompus par les cours, mais, croyez-moi, cela arrive fort rarement.

Ceci dit pour défendre ma situation ; je ne parle pas de moi, en tant que « démocrate socialiste », autrement je pourrais retourner vos armes contre vous-même, et vous demander : comment savez-vous que je suis du nombre des pauvres? La richesse est toute aux mains des plébéïens et des juifs ; je suis peut-être l'un et l'autre? Vous plaisantez sur les décorations? Homme, femme, enfant, qui que tu sois, respecte-les ; elles sont le symbole de la servilité humaine. Cependant tirons là-dessus le rideau, comme au théâtre devant l'échafaud. En résumé, je n'ai encore donné à personne le droit de me distinguer ; je puis distinguer quelqu'un, mais ne l'accepte de personne !

Hélas ! Voici le « démocrate socialiste » qui devient presque sérieux en finissant. Pardonnez-lui ! Le vent fait rage autour de ma vieille maison, où Wallenstein a demeuré jadis, avant d'assiéger Stralsund. Il est mon modèle; moi aussi, rien ne m'attire que l'inaccessible !

Malgré tout, je suis aux pieds de Votre redoutée Excellence, aux tresses blondes, aux

Digitized by Google

yeux bruns, à la taille petite et ronde, que je vois d'ici,

Votre très obéissant serviteur,

BRUNO HALLMUTH.

V

Rauchenstein, 28 février 18...

Justum ac tenacem propositi virum, Non civium ardor prava jubentium, Nec vultus instantis tyranni, Mente quatit solida. — Ce qui veut dire en allemand : cela ne sert à rien de faire peur aux gens !

Alors, si j'étais une jeune fille, ce serait une haute inconvenance de ma part d'écrire à un étranger, tandis que pour une femme mariée, c'est tout à fait convenable ? Je ne comprends pas.

Il est vrai que je n'ai pas encore vu le grand monde, que je n'ai jamais été au bal, et n'ai jamais lu la moindre syllabe d'un roman ; sans cela, je comprendrais peut-être. J'ai été presqu'entièrement élevée par des hommes et dressée en liberté. Comme j'ai déjà dix-neuf ans, — oui, dix-neuf ans seulement, au lieu de la

Digitized by Google

vieille fille que vous imaginiez — mon père me permet tout, excepté les romans et les amies.

J'ai beaucoup d'amis à têtes grises ; vous avez des cheveux gris, n'est-ce pas ? Je n'aime que les hommes à cheveux gris ; les jeunes gens sont souvent si insignifiants, que je ne sais que leur dire, et avec cela, ils se donnent des airs, parce qu'ils peuvent lire Salluste en latin et Homère en grec. Pour Homère, j'en suis malheureusement incapable, mais je le trouve bien beau en allemand, si clair, si simple, comme la forêt ! Et l'on vient me parler de Lenau ! J'aime certes mieux les rudes hexamètres de Voss !

Savez-vous que ce n'est pas chevaleresque de votre part, monsieur le franc baron, de chercher à me faire peur, et de me remettre ainsi en mémoire que j'ai beaucoup d'audace d'accaparer vos précieux instants. C'est vous-même, après tout, qui m'avez amenée à cette correspondance que je n'avais nulle intention d'entamer. Je voulais simplement épancher au dehors, tout ce qui bouillonnait dans ma tête à l'idée de tant de belles et grandes choses. Mais vous êtes si présomptueux — presqu'autant que si vous étiez jeune, — que cela me tranquillise un peu sur mon importunité à votre

Digitized by Google

endroit. Vous vous appliquez à vous-même mon expression d'*êtres bons*, et je parlais de Pausanias et de Praxitèle! Je ne sais pas du tout si vous êtes bon, quoi que ce soit très bon de votre part de plaisanter avec une enfant.

Maintenant le chapitre de la beauté.

Je ne suis pas belle du tout, bien trop grande, trop large d'épaules, trop mince, pour rappeler, fût-ce de loin, la beauté antique. « Des yeux bruns. » Des yeux bruns chez la vieille noblesse allemande! Bleus, naturellement : — c'est-à-dire qu'ils devraient être d'un bleu de violette, comme les magnifiques yeux de mon père, mais ils ont tourné au gris, ils sont parfois verts ou même presque noirs, dit-on ; je ne l'ai encore jamais constaté, car cela n'arrive que dans mes moments de grande agitation, où je ne songe guère à me regarder au miroir. Ma figure est longue, mon front trop haut, ma chevelure, qui devait être rouge, s'est heureusement décidée pour le brun doré, avec quelques fils cuivre ; mais ni peignes ni épingles ne viennent à bout de la tenir en ordre. Je monte à cheval, je nage, je chasse, je fais des marches forcées; j'ai les joues rouges comme une paysanne, et mon nez, hélas! mon nez n'a rien de grec. Pauvre, pauvre prêtre du Beau!

Digitized by Google

Tous mes sentiments, dites-vous, doivent aboutir à l'amour. Ah ! si vous aviez entendu le rire fou dont j'ai été prise en lisant cette phrase ! Je ne sais même pas ce que c'est, l'amour, et je n'ai pas la moindre impatience de le connaître. Car il me séparerait de mon unique amour en ce monde, de mon père, et à cette seule pensée, j'ai les yeux pleins de larmes. Dernièrement, c'était mon jour de naissance. Il m'a dit « — Dans deux ans, tu seras majeure ! — J'ai ressenti un malaise, quelque chose d'étrange, et j'ai demandé : « — Quelle différence y aura-t-il entre alors et aujourd'hui ? — « Par exemple, tu pourras te marier sans mon consentement. » Je lui ai fermé la bouche avec ma joue, j'ai embrassé ses mains et je lui ai dit que c'était impie de penser une chose pareille. Je ne me marierai jamais, car il n'y a pas un homme moitié aussi bon que mon père, quand ce serait un de vos demi-dieux grecs !

Là, vous avez mes idées sur l'amour.

Passons à la grammaire. Vous raillez de nouveau ma caste, parce qu'elle se sert de verbes français. Je n'ai pas appartenu à la confédération du Rhin, ni mon père, ni avant lui, mon grand-père, que cela regardait surtout.

Digitized by Google

Nous avons été allemands de tous temps, profondément allemands, et maintenant notre race va s'éteindre, car je suis, par malheur, fille unique. C'est le seul chagrin que j'espère bien jamais faire à mon père adoré.

Le vent fait rage autour de votre maison, où Wallenstein a demeuré? D'abord, j'aime le vent; c'est mon meilleur ami; on me surnomme moi-même « Tourbillon, — Ouragan, — Sorcière, » etc. Mais quand il siffle et hurle autour d'une vieille maison, je l'aime encore davantage. Notre château de Rauchenstein date du xe siècle; il est perché sur un grand rocher, il a des tours et des tourèlles, ombragées de beaux hêtres murmurants, et toutes revêtues d'un lierre aux feuilles sombres, étroites, pointues, qui est devenu de la grosseur d'un arbre. Je m'enferme dans ma petite chambre de la tourelle, où l'on entend le mieux la tempête, et là, j'écris, je lis, je rêve et je chante plus haut que le vent, quand mon père n'a pas besoin de moi pour lui faire la lecture, jouer au trictrac, au piquet, l'accompagner à cheval ou à pied, lorsqu'il visite ses terres du voisinage. Je vous décrirai un autre jour ces promenades-là, si je ne vous ennuie pas. Vous me paraissez vous faire une étrange

Digitized by Google

idée de l'existence du « grand monde ». Je n'ai rien vu de tout ce que vous décrivez et j'y ai pourtant une parenté fort étendue, une foule de cousins, une nuée de tantes, jeunes et vieilles.

Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi, mon inconcevable audace, et *distinguez-moi*, en m'accordant une réponse,

Votre très humble servante,

ULRIQUE DE HORST RAUCHENSTEIN.

P. S. — Cet ennuyeux almanach de Gotha a été inventé pour gâter le plaisir.

VI

Greifswald, 3 mars 1863.

Loreley !

« Tout malheur a son bon côté » — dit une de mes divinités, la sagesse des nations, qui entre nous ne mérite cependant pas toujours sa renommée. Le « bon côté » — se trouve dans cette heureuse circonstance, constatée avec effroi et consternation par mes propres yeux, qui l'ont vue imprimée, avant de recevoir la

Digitized by Google

lettre ornée d'une citation d'Horace, — que mon Altesse n'a que dix-neuf ans et qu'elle n'a pas compris toute l'étendue de mon offense. Sans cela vraiment, puisque la vieille Terre, en dépit des traditions, ne rend plus depuis des siècles aux pauvres humains le service de les engloutir dans les moments critiques, j'aurais dû envoyer au château de Rauchenstein une lettre encadrée de noir, pour annoncer ma mort subite. Cependant vous avouerez qu'il conviendrait mal à un professeur vieilli dans l'hérésie du socialisme et des principes utilitaires, de descendre dans la barque funèbre en l'honneur d'une fille de prince. D'ailleurs le Ryck est gelé et ne pourrait rouler jusqu'à la mer mon cadavre flottant. Vive donc l'utilitarisme !

Cependant, après tout, en quoi pouvez-vous m'être d'une utilité quelconque ? Si j'étais du moins historien et si je vous arrachais les mystères de la confédération du Rhin, pour publier ensuite un grand ouvrage « d'après des documents inédits ! » Si j'étais romancier, et si je bâtissais quelque dramatique récit, en donnant un vieux château pour cadre à une brune tête de jeune fille ! Brun doré ! Si cette nuance avait existé dans ma jeunesse, peut-être ma bonne

Digitized by Google

femme, — excellente épouse qui vide au besoin une chope avec son mari, et sert de mère aux élèves qu'il loge chez lui, — se serait-elle décidée à me donner une petite fille! La prochaine fois que viendra le coiffeur, s'il tombe une mèche, ne m'oubliez pas. Un de mes collègues écrit un traité « Sur la chevelure humaine; » ce serait agir dans l'intérêt de la science de lui permettre d'étudier des cheveux de princesse au microscope et d'en parler dans une note. Une jeune personne aussi savante, déjà nourrie de latin, doit comprendre que la science est quelque chose de sérieux. Votre illustre père conserve peut-être encore les préjugés d'un autre âge; — il n'est pas nécessaire de le consulter. Vous ne lui demandez pas sa permission pour vos moindres actes? Quant à votre beauté, peu m'importe, puisqu'elle n'est pas encore un antique, et que par conséquent elle n'est pas mûre pour qu'on en parle dans un gros livre.

Comme l'Utile, vous vous en apercevez, est mon idole, je vais vous faire part de ses bienfaits, en vous donnant quelques conseils :

D'abord, avant toutes choses, conservez votre aversion pour les jeunes gens. Je les connais. J'ai été jadis gouverneur d'un mé-

Digitized by Google

chant garnement, qui aurait au besoin grimpé jusqu'au sommet du Rauchenstein, même par l'orage. A propos d'orage! Prenez garde à la foudre quand vous courez la forêt avec vos cousins; un éclair passe devant les yeux; on se jette dans les bras protecteurs.... quand j'y songe, une véritable horreur me saisit!!! Nul homme, fût-ce le meilleur, — celui par exemple qui habite une ville universitaire du Nord, près de la grande place, en face d'un vieil hôtel de ville — ne vaut la peine que votre petit cœur batte une seule fois pour lui. Ensuite, continuez à aimer votre papa; c'est dans l'ordre. Moi-même, qui ai dénoncé la famille pour l'ennemie jurée de l'humanité, j'aurais certainement de la sympathie pour lui; (il s'en moque bien!). Mais ne soyez pas trop tendre. Les câlineries n'ont rien à faire avec l'affection; il est plus mâle de ne pas embrasser les gens. Et vous avez un caractère mâle, je vois cela d'ici! En continuant dans cette voie, vous obtiendrez peut-être un miracle et vous vous réveillerez un jour transformée en garçon. J'espère que vos cheveux ne sont pas trop longs! Tenez-les suffisamment courts, afin qu'au moment décisif, ils ne pèsent pas contre vous dans la balance du bon Dieu!

Digitized by Google

Vous dites que vos yeux sont quelquefois noirs ; cela me prouve qu'un vieil in-folio, mis par moi de côté en hochant la tête (vous croyez aux vieux in-folio, quand ils sont encore plus vieux que votre Rauchenstein?) était plus savant que moi. J'y lisais que les yeux bleus (Ciel ! avec quelle joie je verrais vos yeux bleus, mais je descendrai certainement dans la tombe avant, etc., etc.), les yeux bleus, dis-je, susceptibles de tourner au noir, sont l'apanage exclusif des hommes ! Une fois que vous serez ainsi heureusement métamorphosé, sire Ulric, vous viendrez vous fixer dans la plus laide des universités. Papa pourra vous accompagner ; nous l'installerons avec tout le respect qui convient au château Putbus. Une de « mes terres » est située dans l'île de Rugen, où se trouve le lac d'Hertha, (la « sorcière » serait charmée, je suppose, d'aller danser au clair de lune sur les vieilles pierres de sacrifices;) où les grands hêtres croissent dans le roc calcaire et luttent de murmure avec la mer qu'ils regardent. Cependant il ne fait pas si beau ici que chez vous; jusqu'à l'Ascension, on porte des fourrures, et on les reprend à la Saint-Jean. Pendant les vacances, vous m'emmèneriez à votre château comme répétiteur. Il

Digitized by Google

faudra voyager à petites journées ; je suis bien cassé ! Je ne connais pas l'espèce de lierre que vous me décrivez; daignerez-vous enrichir mon herbier? Ou est-ce trop d'audace?

Ce soir, je fais une conférence publique sur Praxitèle, ou du moins sur ce que nous savons de lui. Me permettez-vous d'y introduire votre opinion, que c'était « un être bon », sans citer l'auteur? Nous lirions tous deux Homère dans le texte, si vous étiez à l'université. Qui donc aurait cru qu'une princesse puisait ainsi aux plus pures sources de la poésie ! Vous viendriez dans mon cabinet de travail, dont les fenêtres ont l'air de brèches faites par des bombes ; ce devait être du goût de Wallenstein. Du reste, il est meublé avec la simplicité qui convient à mon origine plébéïenne ; pour le jeune Ulric, nous emprunterons un fauteuil.

Il faut conclure ; ma bonne femme frappe à la porte et me dit que la voiture est là. La salle de conférence est plus loin que la porte Steinbeck. Si je me risquais à pied dans la campagne, le vent qui pourrait me prendre pour un épouvantail aux oiseaux, profiterait seul de mes idées, qu'il emporterait vers le sud, — le sud-ouest.

Comment ai-je été assez maladroit pour ne

Digitized by Google

pas deviner, à votre avant-dernière lettre, que vous étiez une toute jeune fille? La seule hypothèse dont vous ne parliez pas devait évidemment être la vraie. Maintenant, ma chère petite, comme les cheveux blancs doivent inspirer de la vénération à tout enfant qui craint le Seigneur, ayez pitié du vieux pécheur et éclairez bientôt la nuit de sa bassesse par un de vos rayons dorés (brun-doré, la couleur de mes rêves) !

BRUNO HALLMUTH.

VII

Rauchenstein, 8 mars 18...

Je ne suis pas Loreley et je n'ai encore fait mourir personne; ce qui est même plus étonnant, je ne suis pas du tout dangereuse ! Chez moi, tout est trop indiscipliné, trop brusque, pour plaire aux hommes. Quand je deviens tendre, j'étouffe les gens, et l'on me repousse en s'écriant : Pas tant de véhémence ! — D'ailleurs, cela ne m'arrive pas souvent. Qu'y a-t-il par exemple de plus désagréable, que

Digitized by Google

lorsqu'on vous tient la main en causant? Cela fait éprouver une sorte d'angoisse; il semble qu'on empiète sur votre liberté personnelle. Je n'aime même pas qu'on me regarde dans les yeux; je crois lire une critique au fond de chaque regard, et j'ai peur de dire quelque chose de choquant. Je cause tout aussi bien qu'une autre, quand je me promène en forêt avec quelqu'un, marchant sans nous regarder; mais dans un salon, les yeux dans les yeux, je dis à toute minute des sottises. J'aime bien mieux les éclairs! Dès que j'entends tonner, surtout la nuit, j'ouvre ma fenêtre toute grande, et je regarde. C'est superbe, les montagnes, la forêt, la Lahn, qui apparaissent comme en plein jour, et puis tout d'un coup, la nuit noire! Le clair de lune est aussi très beau, surtout en hiver, quand les lièvres sortent du bois et viennent jouer sur la neige; en automne également, mais il faut que les cerfs brament; ce cri a quelque chose de démoniaque qui fait frissonner et le clair de lune en paraît d'autant plus fantastique.

Ne me parlez pas de votre principe utilitaire! A quoi servent les éclairs et le cri des cerfs, et qu'y a-t-il de plus beau?

Me jeter dans les bras d'un cousin, peut-

Digitized by Google

être ce garnement que vous avez si mal élevé? Moi!

Je crois que si je me cassais une jambe, je rentrerais à cloche-pied plutôt que de me laisser aider par quelqu'un. Mais quand Dieu parle, me réfugier près d'un homme; — pour cela non! La mer est aussi une des voix de Dieu, et sa grandeur et sa simplicité doivent faire penser à la Bible. Je voudrais bien la voir! Ce doit être, comme si l'on assistait à un fragment de l'histoire de la création, de rester jour et nuit, sans dire un mot, couché sur un rocher, à regarder monter les vagues. Avez-vous jamais eu cette idée-là? Vous aimez ce qui a une grandeur titanique, — et vous venez me parler de coiffeur, à propos de mes cheveux, que personne n'a encore touchés que moi! Si votre livre ne m'avait pas fait un plaisir surhumain, je serais presque furieuse contre vous. Aussi c'est ma faute : qu'avais-je besoin de vous parler de ma personne? Cela ne pouvait vous intéresser, et je mérite que vous vous moquiez de moi.

Mon père trouve que c'est de ma part une affreuse indiscrétion de vous écrire et de vous faire perdre un temps précieux. Je lui ai dit que vous aviez envie d'avoir une fille

Digitized by Google

comme moi. Il a ri, et ajouté que vous ne diriez pas cela, si vous me connaissiez. Nous espérons tous deux avoir bientôt le plaisir de faire votre connaissance. Peut-être viendrez-vous nous voir pendant les vacances? Nous recevons beaucoup de savants, qui viennent de Wetzlar et de Giessen. L'évêque de Limbourg nous vient aussi très souvent; et alors il y a des discussions terribles entre les chrétiens et les libres-penseurs, plus de tapage même que si nous avions dans la maison cinquante invités pour les chasses. J'irais très volontiers à l'Université, mais plutôt à Bonn et à Heidelberg, où l'on travaille le plus, et où sont les grands chimistes et les grands physiciens. Ces cours-là, je les suivrais sans en manquer un seul; mais ensuite dehors, dehors, et chanter : « Gaudeamus! » J'aimerais encore mieux aller à Rugen, à cause des souvenirs païens. Y a-t-il là-bas de belles légendes? Peut-être des histoires de revenants? Nous en racontons souvent ici, seulement nous ne nous croyons plus les uns les autres et le frisson ne dure pas une demi-seconde. Mon père n'aime pas cela; pourtant, il est bien obligé d'en rire.

Vous envoyer du lierre? Non, Monsieur le

Digitized by Google

professeur ! Cela ressemblerait à cette fenaison sentimentale, dont on garnit tous les livres de prières. Venez en cueillir vous-même. Il en pousse aussi à Rugen ; mais un savant comme vous ne voit pas ces petites choses qui n'ont pas d'histoire et pas de mérite artistique ; ce n'est que le bon Dieu qui les a faites ; il n'y a rien là d'intéressant.

J'aurais volontiers entendu votre conférence, cependant j'aimerais encore mieux que vous m'en fissiez une dans votre cabinet. Je n'ai pas besoin de fauteuil, je suis habituée aux bancs de bois, comme au pain noir sec, et je déteste tout ce qui est mollesse. Nous sommes faits de bois dur, nous avons les membres robustes et les dents solides ; la fatigue est chez nous une honte ; nous l'écrivons Paresse ; je me couperais la langue avec les dents, avant d'avouer que je suis fatiguée.

Mon père répète souvent : — « Je me reposerai dans l'éternité, jamais sur cette terre. » Il ne connaît pas le repos, et cependant sa haute taille est aussi droite, son pas aussi élastique, que s'il était au début et non au déclin de la vie. Vous auriez pour lui de l'adoration ! Il est si doux envers ceux qui pensent autrement que lui ; il dit que la contradiction

Digitized by Google

est un crime de lèse-hospitalité. Moi qui ai toujours une contradiction au bout de la langue !

Votre conclusion ne m'a pas plu. C'était un plagiat et je m'en suis aperçue. Veuillez me donner votre propre prose.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN

VIII

Greifswald, 13 mars 18...

Sérénissime Altesse,

J'ai reçu votre honorée, selon l'expression des commerçants et de nous autre vulgaire, et je suis tout confus que Son Altesse votre père se réjouisse de me connaître. Rien que cette parole est déjà une sorte de décoration (on sait que je languis après elles), et je sens toute la condescendance qu'elle renferme. Je suis vraiment, mais vraiment pénétré d'une telle faveur de votre plume. Peut-être ne vous doutez-vous pas combien ces mots tracés par une plume

Digitized by Google

princière sont faits pour m'aller au cœur ? Cela tient naturellement à l'écriture.

Vous perpétuez donc les belles traditions des cours, en réunissant autour de vous des artistes et des savants. Et il se trouve dans notre siècle des hommes connus, arrivés aux dignités (permettez-moi de souligner que je n'ajoute pas des hommes de valeur) qui, pour obéir à ce flatteur appel, sacrifient leur individualité propre, parfois divine, à l'esclavage de l'étiquette.

Malheur à la race humaine ! Elle mérite les souffrances sans nom auxquelles elle est en proie ; elle n'est pas digne d'être libre et heureuse.

En ce qui me concerne, Altesse, je suis malheureusement attendu à Rome pour les fêtes de Pâques, à Londres et à Manchester pour les vacances, et jusqu'à Noël, il faudra que vous remettiez le « plaisir de me connaître ». Du reste, vous savez déjà que les désirs d'un prince sont pour moi un ordre de Dieu.

Il m'est difficile de répondre aux autres points de votre gracieuse causerie ; je ne suis pas comme vous de ce grand monde où l'on raconte en souriant à son voisin, parce qu'une expression de pitié va bien à la physionomie :

Digitized by Google

« — J'ai lu aujourd'hui dans le journal, qu'un littérateur, poussé par le besoin, a mis à mort sa femme et ses quatre enfants et s'est suicidé ensuite. N'est-ce pas effroyable! — Ah! chère Madame, répond le voisin, ces gens-là sont toujours cause de leurs malheurs. Pourquoi les pauvres ont-ils quatre enfants ? — C'est vrai; mais ce devait être affreux, ces cinq créatures massacrées! — Affreux; prenez donc un bonbon! Comme la toilette de Louise est réussie! »

Je vous trouve tout à fait digne de louanges, étant donnés votre sexe et votre situation, de n'avoir encore tué personne. Car, si je ne me trompe, vous m'avez fait la grâce de me révéler qu'il y a dix-neuf ans déjà, « la lumière d'or » a eu l'honneur d'éclairer pour la première fois votre existence. Dix-neuf ans, et n'avoir fait encore de mal à aucun de ses semblables, — c'est vraiment trop pour une fille de prince!

Je suis moi-même « le garnement » que j'ai élevé; les enfants des autres m'auraient été trop à charge pour en prendre la responsabilité.

Votre dame d'honneur à lunettes et votre précepteur sans barbe auraient beaucoup à reprendre à la méthode d'éducation que j'ai

Digitized by Google

appliquée à mon élève. Et vous-même, dans vos moments de plus gracieuse humeur ; sans doute quand il éclaire et qu'il tonne, que vos vieux chênes s'écrasent à terre, foudroyés ? Ah ! la volupté de la destruction ; nous pourrions peut-être nous rencontrer sur ce point. Je voudrais avoir certaine image dans les mains pour la mettre en pièces. Assez là-dessus. Je débutai dans mon système en disant à mon pupille : — « Ceci n'est rien ; tout est absurdité. » — « Quand on répète cela souvent, le pauvre gamin finit par le croire, et depuis Dieu jusqu'au ver de terre (que je prends volontiers dans le creux de ma main parce que les autres l'ont en dégoût), tout devient absurdité. Là ! cette éducation ne peut guère produire un courtisan, Princesse ! J'ai peur que mes manières et mes révérences ne soient pas dignes de vos salons ; aussi je ne les exposerai pas aux critiques sévères de vos yeux. Cependant, quant à la taille, je pourrais, au bout du compte, me mesurer avec votre race princière ; mais en quoi cela vous intéresse-t-il ? Les femmes ont toujours été pour moi ce que sont pour d'autres les vers de terre ; une seule fois, dans mon pèlerinage de Grèce, j'ai vu une jeune fille à qui j'aurais volontiers tendu la main.

Digitized by Google

Elle n'avait ni bas ni souliers ; elle portait une grosse cruche sur la tête, marchait péniblement dans le sable brûlant et disparut bientôt de mon horizon. C'est pourquoi je comprends très bien que vous n'aimiez pas qu'on vous tienne longtemps la main. Faites comme moi ; personne ne vient s'y risquer.

La petite princesse, dans son grand château, voudrait connaître Rugen, ses légendes et ses revenants ? Je crois, si vous n'étiez pas « de noble naissance » que vous auriez presqu'un cœur ! Mais je suis bien désillusionné, bien dégrisé par votre dernière lettre : peut-être, parce qu'en vieux fou que je suis, je la rêvais si chaleureuse que je l'ai posée tout un jour sur la glace avant de l'ouvrir. Que pourrais-je vous raconter ? Vous ne me comprendriez pas plus que je ne vous comprends, et là-dessus, *basta ! Basta* vous semble-t-il encore trop poétique, parce qu'il est emprunté à la douce langue où résonne le Si !

Dr B. Hallmuth.

Digitized by Google

IX

Rauchenstein, 19 mars 1863

Ma lettre vous a dégrisé, refroidi jusqu'à congélation, très respecté professeur ? Cela m'a longuement donné à penser. Je voulais découvrir le pourquoi, et en vraie fille de l'Allemagne, j'ai porté mes pensées dans la forêt, où les anémones, les violettes et toutes sortes de petites herbes qui embaument commencent à pleuvoir parmi la mousse. Un souffle de printemps passait entre les bourgeons rouges et gonflés, et m'a dit beaucoup de choses. Je crois que vous avez gardé votre masque plus longtemps que moi. Vous n'avez ni cheveux gris, ni bonne vieille femme. Les femmes sont pour vous ce que les vers de terre sont pour les autres? Et dans toute votre vie vous n'en avez vu qu'une, une petite grecque aux pieds nus ?

Eh bien ! Monsieur le professeur, utilitaire, moraliste, pédagogue, bienfaiteur du peuple, — pourquoi alors vous êtes-vous marié ? C'est fort inconvenant de parler ainsi quand on a une femme ? Il n'y a qu'un vieux garçon pour

Digitized by Google

traiter les femmes de vers de terre! Le joug du mariage est d'ailleurs, quoique fort bien rembourré, trop solidement attaché pour qu'on y échappe même par la pensée, — je veux dire en parlant aux autres, surtout aux étrangers, et par dessus tout à une jeune fille ! Vous devez être trop préoccupé de me donner bonne opinion de vous, pour vous représenter sous de pareilles couleurs ; vous savez bien que ce ne serait pas fait pour me plaire, à moi, élevée au fond de mes bois.

Non, vous êtes jeune, car en quelques mois, vous vous promenez de Rome à Manchester, et vous travaillez vigoureusement dans l'intervalle, peut-être même pendant que vous y êtes. Mais, faites attention, si vous voulez conserver dans mon estime le rang auquel je vous avais placé.

Je sais bien ce que vous voulez mettre en pièces. C'est le bon Dieu que vous voulez détruire, lui, en qui j'ai tant de confiance et dont je ne trouve pas le monde si mal fait que vous le prétendez.

Essayez un peu de me l'ôter !

C'est ensuite cette classe de la société à laquelle j'appartiens, parce que vous la jugez inutile et même nuisible. Je la défendrai con-

Digitized by Google

tre vous. Vous voudriez m'arracher ma joie de vivre, non parce que vous-même ne jouissez pas de la vie, pas du tout! Mais parce qu'il vous déplaît que je sois heureuse, tant qu'il existe des créatures qui ont faim. Nous verrons lequel de nous deux est davantage venu au secours de ses frères. Maintenant, vous n'admettez peut-être pas la famille chrétienne plus que l'autre?

Je ne suis pas aussi dangereusement possédée du besoin de destruction que vous voulez bien le dire. Vraisemblablement, j'ai dans le sang, j'ai sucé avec le lait, des principes conservateurs. Jamais je n'ai cassé une seule de mes poupées; je conserve des petits verres depuis ma première enfance ; je n'ai pas le courage de cueillir une fleur, de peur de lui faire mal et de la voir se faner avant les autres, jamais, même pour la mettre dans mes cheveux, qui sont fort longs et pendent sur mes épaules. Ni tête rasée, ni lunettes, ni pince-nez, rien de l'émancipation des femmes!

On m'avait donné une fois un bouvreuil ; je ne puis souffrir les oiseaux en cage, et la pauvre bête, avec cela, sifflait le « Mantellied! » C'était si navrant que je l'ai rendu au bout de deux jours. J'ai, dans la forêt, toute

Digitized by Google

une volière en liberté qui vient sur ma fenêtre et vole autour de moi. Voilà mon besoin de destruction ! Comme de loin on juge mal les caractères ! Le bon Dieu a une manière à lui de les composer qui met au défi les plus habiles professeurs de logique et d'esthétique.

Puisque vous craignez l'esclavage dans notre maison, vous faites bien de nous éviter. Il ne faut pas qu'il en soit de vous comme du pauvre oiseau qui se donnait tant de peine pour me siffler sa plus belle chanson et qui me rendait si malheureuse. Oh ! mon Dieu ! La liberté seulement, la liberté ! Je crois que vous détestez les femmes et moi les hommes, de peur de ce grand esclavage qu'on nomme le mariage. Nous nous armons contre l'inévitable, contre les nuages sombres de la destinée qui montent à l'horizon comme un orage de printemps.

Pauvre désillusionné ! Est-ce que le vin nouveau de Rauchenstein vous a déjà donné mal à la tête ? Alors elle n'est guère solide, car vous n'avez pas encore goûté le vrai crû ? Voici une violette, un salut du printemps, qui vous arrive au milieu de vos neiges.

ULRIQUE DE HORST RAUCHENSTEIN.

Digitized by Google

X

Greifswald, 23 mars 18...

Rayonnante donneuse de violettes !

« Dieu envoya à Noé l'arc-en-ciel, en signe de paix. » Ma blonde et charmante mère me disait cela, quand j'étais petit garçon, et que le dimanche, j'apprenais à ses pieds ma Bible enfantine. Les mots et leur sens étaient depuis longtemps étrangers à mon oreille, car des années se sont écoulées depuis. Mais soudain un charme magique a déchiré ce voile du passé ; j'ai tenu dans mes mains une violette, un premier gage de printemps, et j'ai cru en voir jaillir cet arc-en-ciel, envoyé par Dieu à ses élus. Que disiez-vous dans votre première lettre ? « Les statues deviennent vivantes, les temples se relèvent de leurs ruines. » Mais toutes les statues prenaient à mes yeux une forme virginale, pleine de noblesse ; au lieu des temples, s'élevaient des rochers portant un vieux château à leur sommet. Je vous remercie, enfant, de ce rêve ! Il y a entre lui et la réalité un lien solide ; la réalité elle-même n'est d'ailleurs qu'apparence ; votre forêt ver-

Digitized by Google

doyante n'est elle-même qu'une poussière incolore, qui, un moment, sous la puissance magique de vos yeux, prend forme et couleur, et redevient ensuite poussière. Poussière elle est devenue, ma blonde et gracieuse mère, et vous-même, vous deviendrez poussière, et je deviens fou à chercher en vain le pourquoi !

Vous seule, si je pouvais vous préserver du sort commun à tous les hommes, je me réconcilierais avec l'ordre du monde ! Pourquoi avoir été, hélas ! puisqu'*être* impose de *ne plus être !* Non, je ne veux plus rien détruire de ce qui vous est précieux, souriante fille de prince ! Les hommes n'ont compris qu'à demi le sens de l'arc-en-ciel ; ils n'ont laissé aucune paix à Dieu. Avec une curiosité ambitieuse, ils ont voulu escalader les nuages. Mais moi, noble châtelaine, je ne suis pas de ces hommes ambitieux ; je comprends le double sens de ce salut du printemps et j'élargis l'infranchissable abîme, qui, en dépit de toutes les escalades, demeure toujours entre le ciel et la terre. Si jamais notre terre devenait un ciel, alors je m'approcherais de vous et j'implorerais de vos mains une couronne au lieu d'une seule fleur ; mais cela n'arrivera jamais. Il y a deux mondes !

Digitized by Google

Je ne sais vraiment plus si je suis jeune ou si je suis vieux; depuis longtemps, je n'ai pas fêté mon jour de naissance, et je n'ai ni parents, ni frères, ni sœurs, d'après lesquels je puisse calculer mon âge. Je suis vieux par la pensée, cela suffit, et j'ai réellement une bonne vieille femme. Elle s'appelle Mine, elle a été ma nourrice et me sert maintenant de ménagère. Elle est la fidèle compagne de mon appariteur, et porte pour devise : — Aussi dévouée que bornée.

Cela ne peut aucunement vous intéresser ; sans quoi, j'aurais depuis longtemps confié à votre intelligent esprit pourquoi je ne suis plus l'homme du livre que vous avez lu. Dès qu'on renonce à jouir pour savoir davantage, on devient vieux. Une jeune fille pourra-t-elle comprendre qu'un homme ardemment épris de la vie et de tout ce qui la compose, en arrive peu à peu à cette conviction : « — Il faut que ce soit détruit, comme le christianisme détruisit jadis la belle antiquité ? » — Ne vous a-t-on pas dit dans votre enfance : « — Chacune de tes fautes te rend coupable de la mort sanglante du Christ sur la croix ? » — Quand j'étais enfant, cette phrase m'impressionnait à me donner la fièvre. Maintenant, je me la ré-

Digitized by Google

pète sous une forme nouvelle : « — Chaque bonheur dont tu jouis, tu le voles à un de tes semblables. »

Pourquoi épaissir l'air pur de votre forêt avec la poussière de ma bibliothèque !

Nous autres prophètes modernes, nous ne montons pas sur une montagne, pour parler au peuple ; j'aimerais mieux cela, quant à moi. Nous étudions d'abord l'économie politique, la statistique, les gros livres les plus secs et les plus abstraits ; puis, nos petites et étroites idées bien diluées et affaiblies par le mélange de celles des autres, alors... Mais vous aimez mieux écouter le chant des oiseaux ! Ce bouvreuil prisonnier auquel vous avez ouvert sa cage ! Il n'est pas revenu de lui-même dans votre chambre !

Lisez dans l'Évangile le récit de la miraculeuse pêche de Pierre ; alors rentrez en vous-même, et ne prenez pas un filet à mailles si étroites, que rien ne puisse trouver moyen de passer au travers.

Hier, jour de naissance du roi, nous avons eu cortège aux flambeaux et *Commerce*. Nos braves étudiants me distinguent toujours dans ces grandes occasions ; probablement, parce qu'en retour, je leur donne de fort bon vin.

Digitized by Google

Quand ils ont chanté le *Gaudeamus*, j'ai éprouvé une secousse. Il m'a semblé que j'avais lu récemment ce mot en lettre d'or quelque part, sans doute dans un vieux manuscrit. Mais je garde soigneusement mes manuscrits à l'abri de l'air salé de nos côtes, qui les ronge et les altère.

Au reste, nous avons ici un superbe laboratoire de chimie ; j'ai été assister à un cours, dans l'intérêt d'Ulric. Ces physiciens et ces chimistes sont bien favorisés ; leur besogne se borne à décomposer et à désagréger toutes choses. Nous, quand cela nous arrive, ils nous faut ensuite reconstituer ce que nous avons détruit. C'est pour cela qu'il vaut autant se garder de renverser, lorsqu'on n'a rien à mettre à la place vide !

Je suis de votre Altesse le très humble serviteur.

BRUNO HALLMUTH.

XI

Rauchenstein, 28 mars 18...

Il suffit de quelque chose d'aussi invisible et d'aussi insaisissable que la poussière d'une vio-

Digitized by Google

lette morte, pour faire jaillir un arc-en-ciel de moi à vous, très honoré professeur ? Et de vous à moi s'est envolé quelque chose d'encore plus délicat, plus insaisissable : un son, le mot magique de mère ! Tout ce que j'ai ressenti dans ma vie de douleur, d'angoisse et de désir est enfermé dans ce seul mot ! Mon cœur d'enfant orgueilleuse, que rien ne faisait plier, qui défiait le plus sévère châtiment, étouffait ses larmes, refusait de demander pardon, — mon cœur se fondait à ce nom ! On ne peut le prononcer sans courir le risque d'éveiller des pensées que nous ignorons nous-mêmes, et qui ne veulent plus se laisser imposer silence. De cette mère, morte jeune, je ne me rappelle rien, absolument rien, que ses derniers moments, sa main déjà glacée, pesant sur mes cheveux, lourde comme le plomb, et ces deux mots murmurés dans un souffle » — Fidélité ! Devoir ! » — Alors elle devint immobile, ses lèvres ne remuèrent plus, mais ses yeux se rouvraient toujours pour me regarder.

Pendant bien des mois, je me réveillais la nuit, en sursaut, effrayée par ces yeux que je revoyais en rêve, et je pleurais alors toute seule dans mon oreiller. On m'avait défendu de parler d'elle à mon père ; je n'ai encore

Digitized by Google

aujourd'hui dans la maison qu'une seule personne, avec qui je puisse causer de ma mère. C'est une vieille femme de chambre aveugle, qui l'avait élevée dans son enfance, et ne l'a jamais quittée jusqu'à sa mort. Elle dit qu'il n'y a plus sur la terre d'anges semblables.

Elle m'aime bien aussi, mais autrement, pas comme on aime une morte. Elle est très intelligente, a vu beaucoup de choses, et si je suivais toujours ses conseils, je ne ferais pas tant de sottises. Je lui ai souvent demandé ce que je devais faire, pour ressembler à ma mère. — « Oh ! petite, il s'en faut encore de beaucoup » me répond-elle toujours.

Ma grand'tante n'est pas de cet avis. Elle est trop vieille, et elle m'adore parce que je suis l'héritière des Rauchenstein, me pardonnant de n'être malheureusement qu'une fille.

Mon père n'a jamais voulu se remarier, quoique mes grands oncles le lui reprochent toujours, lui répétant qu'il doit à sa race d'en perpétuer le nom. Ma grand'tante dit que c'est mauvais signe lorsqu'un homme refuse de se remarier ; cela prouve qu'il n'a pas été heureux la première fois. Je ne puis dire que je meure d'envie d'avoir une belle-mère ; mais un frère ! J'ai des sœurs une idée moins avan-

Digitized by Google

tageuse ; elles se querellent trop fréquemment ! Mes deux tantes, les sœurs de mon père, sont souvent tout à fait fâchées l'une contre l'autre ; alors, je suis obligée de servir d'arbître, ce qui est très comique, à mon âge. Du reste, on m'appelle toujours et partout, quand une pendule ne va pas, quand un petit chien est malade, quand une porcelaine se casse, ou pour commencer un ouvrage difficile. Je voudrais savoir comment la maison marcherait sans moi, tant je suis une personne d'immense importance ! N'est-ce pas ? vous ne vous en seriez jamais douté ; je ne vous faisais pas un effet si imposant ? Traitez-moi donc un peu moins de haut en bas, très digne Monsieur le Professeur Docteur Hallmuth ! Et je ne me suis pas écriée tout de suite : « Arrêtez ! ma personne est sacrée ! sur moi repose le sort d'un état ! — » Ne trouvez-vous pas que cela mérite des éloges ?

Oh ! Ciel ! Joie ! Bonheur ! Délices ! Mon père vient de me faire appeler pour une promenade, en route, il me dit — « A Pâques, nous irons au grand Festival de Cologne ! — » J'ai bondi aussi haut que moi, comme une folle ; j'ai couru en cercle comme un jeune chien, j'ai sauté au cou de mon père, qui s'est écrié : — « Dieu ! je suis

Digitized by Google

de chair et de sang ; je ne suis pas de fer, tu vas me briser tous les os ! Sois donc raisonnable ! le bois n'est pas épais ; il peut y avoir des passants ! »

Alors j'ai couru vingt fois à droite et à gauche, montant et descendant les côtes au galop, les chiens derrière moi, aboyant, criant, déchirant ma robe et emportant mon chapeau et mon filet, que j'ai reconquis dans un état pitoyable, pendant que mes cheveux s'en allaient au vent. Puis je me suis trouvée tout d'un coup très lasse, comme morte ! Je ne pouvais plus me tenir debout, je suis tombée sur la mousse, le dos appuyé contre un arbre, et j'ai dormi, tout au plus deux minutes, mais vraiment dormi ! Car j'ai rêvé que je nageais en pleine mer ; et chaque goutte d'eau avait une voix, de sorte que toutes ensemble faisaient une symphonie colossale, d'une beauté tellement saisissante que j'oubliai de nager et j'enfonçai. A ce moment, passa une barque de feu qui portait un homme ressemblant à l'Hermès antique ; ses cheveux noirs luisaient dans la rougeur de la flamme, et ses yeux sombres étincelaient. Il étendit la main, m'attira près de lui sur sa barque de feu, et les flots nous entraînèrent. Je m'écriai : « Mon père ! » Il était sur

Digitized by Google

le rivage ; mais il se détournait de moi, et dans mon angoisse, je m'éveillai. Un chien avait touché ma main de son nez humide. Quelle confusion ! J'étais pénétrée de honte ! Mon père là, devant moi, me regardant d'un air grave et fâché ! Pendant toute la promenade, il m'a été impossible d'effacer de son cher front, par mes bavardages, ces plis que j'y avais creusés. Il voyait bien ma honte et mon embarras ; je n'osais plus prononcer le mot de Cologne ni même celui de musique ; je les évitais avec autant de frayeur que s'ils avaient dû me brûler les lèvres. Aussi je n'ai pas reçu de semonce, pas un seul mot, et cela valait autant. Les gronderies m'endurcissent toujours le cœur et en chassent la joie. Mais quand je me sermonne moi-même, elles sont tout aussi fortes, et je n'ai pas la ressource de protester contre elles, puisque je suis mon propre juge. D'ailleurs, je suis beaucoup plus juste, tout en étant aussi sévère. Les autres ne peuvent lire en moi, et m'irritent souvent très fort en m'accusant d'une foule d'intentions et de pensées que je n'ai jamais eues. Et puis ils répètent. « Toujours la même ! » — ce qui est inexact et fort exagéré; car on n'agit jamais deux fois de même. On change à toute heure ;

Digitized by Google

je ne veux pas dire les principes, mais ce sont les pensées qui changent ; d'autres viennent surnager à la surface. Du reste, pour les principes, ce qui est désagréable, c'est précisément qu'ils sont solides comme le roc. Chacun a les siens, les trouve bons et sacrés, se mépriserait d'y renoncer : là-dessus, en ce monde, autant de tapage et de guerres inutiles. On ne devrait jamais parler des principes qui ne changent pas, mais seulement des pensées qui changent.

Vous dites : tout n'est qu'apparence ; tout passe ; être et ne pas être signifient la même chose. Je n'en crois rien ; c'est-à-dire, entendons-nous, si nous ne nous mesurons pas à l'univers et cet univers à d'autres mondes plus grands ; mais si nous parlons seulement de nous-mêmes et de nos propres existences. Rien n'y passe, au contraire ; la seule chose éternelle est le souvenir : tel un fait s'est gravé dans le cerveau, tel il y restera toujours, quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans, et revivra ensuite dans la seconde, la troisième génération qui l'aura entendu raconter. Non, rien n'est anéanti ! Tenez ! ma joie, cette joie à en mourir que j'ai sentie aujourd'hui, ne peut plus n'avoir jamais été, même si je n'allais pas à Cologne. J'ai

Digitized by Google

appris de bonne heure à supporter sans un soupir toutes les déceptions. Mon père me disait toujours : — Et le plaisir que tu t'étais fait, par avance? Ne le comptes-tu pour rien? — Je sentais alors que j'avais été heureuse pendant plusieurs semaines, et j'en éprouvais de la reconnaissance. Je ne vis entourée que de vieilles gens qui n'ont guère fait parler d'eux, qui ont vécu tranquillement dans la retraite, — soixante-dix, quatre-vingts ans! Mais leur vie ne leur semble pas chose vaine; ils regardent en arrière, et elle leur apparaît très douce et très précieuse. Ma grand'tante parle de ses morts comme s'ils étaient présents, et beaucoup d'entre eux s'en sont allés, il y a déjà cinquante ans. Elle se réjouit de mourir pour les revoir; mais, en attendant, elle est aussi gaie et aussi contente qu'on peut l'être. Je voudrais que vous l'entendissiez raconter ses histoires de la grande Révolution, et puis des Cosaques et des Français, des Bavarois et des Prussiens, des Saxons et des Polonais. Tout cela est si vivant qu'on croit le voir devant soi, et bien qu'on eût, il me semble, l'esprit beaucoup plus léger en ce temps-là, tous ses souvenirs se sont enfoncés en elle comme dans le métal, comme les boulets de canon dans notre esca-

Digitized by Google

lier du chateau. C'est pourquoi, je le répète, rien ne passe pour nous jusqu'au jour où nous passons nous-mêmes, et alors c'est bien indifférent!

Votre ami,

ULRIC.

XII

Greifswald, 30 mars 18...

Votre Altesse tarde à répondre à ma dernière lettre ; si, comme au début de notre correspondance, Elle m'avait écrit immédiatement, cette réponse me serait parvenue dès hier. Cette hésitation dans la réplique me prouve d'abord que j'ai enfin réussi à déjouer votre pénétration féminine, que je vous ai pour cette fois vraiment mystifiée! Vous avez pris mes dernières tirades pour argent comptant! Vous avez cru à ce pathos dépourvu de sens, et avec la cruauté qui est innée chez toutes les femmes, vous vous êtes moquée du « jeune homme sensible » et votre intérêt pour ce personnage qui, heureusement, s'était laissé prendre au piège, est tout à fait éteint. Mais, Altesse, n'avez-vous donc pas observé que

Digitized by Google

je vous écrivais ces déclamations vulgaires le lendemain du Commerce ? Avez-vous vu réellement dans mes phrases autre chose que « les inspirations du vin ? » Je me sens flatté de vous avoir jouée, je suis fier de mon talent à me déguiser. Malgré cela, je n'ai pu rester aujourd'hui à ma table de travail et je m'en suis allé, dans un épais brouillard, tout le long de la route, jusqu'à Eldena. A l'auberge qui se trouve à l'entrée du village, avaient précisément lieu quelques duels d'étudiants. J'avais envie d'entrer pour voir couler un peu de sang bleu, car l'Institut d'agriculture recrute principalement ses élèves dans votre grand monde. Mais le brouillard ne voulait pas me quitter ; il s'attachait à moi. On dirait que la sympathie entre nous est réciproque. Il est si parfaitement incolore, impassible, vous pénétrant d'une légère sensation de froid, tout à fait l'esprit moderne !

A travers le jardin des ruines, on gagne la cour du domaine, et enfin le rivage de la mer. La mer et la brume ne font qu'un, à cette époque de l'année ; impossible de les séparer ; je n'avais donc pas besoin d'aller chercher la première si loin ; je la voyais tout autour de moi, sans qu'elle y fût. Je restai dans les

Digitized by Google

ruines du couvent, un lieu bien fait pour un savant sentimental. Des amants malheureux s'y sont tués, — jusque dans notre Nord nébuleux, on retrouve l'amour et le malheur ; — de jeunes fiancés s'y donnent rendez-vous ; des jaloux se battent en duel pour une beauté qui se moque de tous deux ; bref, le jardin des ruines, d'après la loi des contraires, est absolument fait pour moi. En été seulement, on y met des bancs attachés avec des chaînes, sage précaution contre les écoliers. Mais je reste volontiers debout, comme tous ceux de mon métier.

Ciel ! qu'on devait être heureux avant que ce brave Luther ne vint au monde, pour introduire dans les cloîtres la raison et ses doutes. Si l'on sentait en soi le goût de la contemplation, on n'avait qu'à se faire moine ; et nul devoir ne venait alors vous pourchasser hors de vous-même.

Il n'y avait pas alors de fille de prince qui engageât des querelles avec les gens d'humble naissance, afin de les conduire en laisse. Qui sait, pourtant ? L'espèce est peut-être des plus anciennes, et c'est en vertu d'un droit héréditaire qu'elle étend avec cette assurance son empire, par dessus les plaines souriantes de

Digitized by Google

l'Allemagne, jusque dans notre Nord brumeux, à moitié slave.

Poussé par mes pensées, je sortis bientôt des ruines; en m'en allant, je passai devant le pâtissier. Nulle part, on ne trouve de petits craquelins aussi bien faits ; mais à quoi cela me sert-il ? Je ne mange pas de sucreries, et je n'ai pas de petite fille, avec de bonnes dents, à qui je puisse en apporter pour lui faire plaisir.

Cependant je ne suis pas revenu à ma chère et fidèle table de travail, seulement pour vous dire cela et pour vous recommander le pâtissier d'Eldena, comme fournisseur de la cour. (Vous croyiez, je parie, que c'était là où j'allais en venir ?) Non, ma gracieuse souveraine, je voulais vous dire simplement que je crains de ne pouvoir continuer à vous écrire. Le cloître m'a enseigné une leçon, — supposons-le, si vous le voulez bien — ; oui, le païen, l'athée a entendu cette parole dans le cloître : — « Tu dois renoncer ; il faut renoncer ! »

Songez donc ; je ne pourrai plus me nourrir des miettes qui tombent de votre table ! On n'ose vraiment y penser ! Quel bonheur que cette image s'évanouisse dans le brouillard !

Je suis de votre Altesse, le très humble serviteur, Br. Hallmuth.

Digitized by Google

XIII

Rauchenstein, 4 avril 18...

Monsieur l'oracle,

Alors vous êtes « l'homme du brouillard », que j'avais tant envie de voir quand j'étais enfant. Lorsqu'on croit qu'il est grand, il paraît tout petit, et lorsqu'on le cherche par terre, il devient brusquement un géant. Cela dépend de ce qu'il semblait la dernière fois qu'on l'a vu. C'est peut-être un barbare furieux, prêt à partir en guerre contre l'ordre établi, qu'il trouve abominablement dégénéré et corrompu ; peut-être un Don Quichotte, se battant contre des moulins à vent, et enthousiaste d'une vachère borgne. Comme en ce monde, tout n'est qu'apparence, et que rien n'existe en réalité, le barbare a raison de se battre dans un nuage contre des nuages, et Don Quichotte d'aller chercher son idéal sur le fumier. Toute beauté n'est qu'illusion, mirage, fabrication du cerveau ; toute grandeur n'est que folie ! Néanmoins le réveil est également amer, car il met à la place de l'erreur,

Digitized by Google

un monstre, dont on a peur et dont on a honte d'avoir peur.

Vous êtes un homme ; il faut donc vous donner deux longueurs d'avance et vous laisser arriver premier, quand il s'agit d'égoïsme. C'est votre droit.

Possédé de la crainte que je ne vous offense par hasard, vous ne vous préoccupez pas un instant de savoir si vous n'offensez pas les autres. D'ailleurs, si cela arrivait, la chose vous serait assez indifférente. L'offensée est de sang bleu, empâtée de flatteries et de sucreries. Vous cherchez seulement où peut bien se trouver chez elle certain muscle atrophié, desséché, qu'on appelle *cœur*, pour y lancer sûrement votre flèche, afin qu'elle s'y enfonce au plus profond, en sifflant. Mais hélas! il y avait là encore moins de cœur que vous ne le croyiez, et la pointe de la flèche est restée accrochée à une côte, ne produisant qu'un chatouillement à donner le fou rire. On a ri aux larmes, puis on a retiré la flèche, et il y avait au bout une seule petite goutte de sang, bleu, en effet, mais d'asphyxie, parce qu'on n'avait pu encore reprendre sa respiration. Alors on a fait une balle de la flèche, c'est-à-dire de la lettre, et on l'a jetée à son chien.

Digitized by Google

« Ici, ramasse ! » Et la bête l'a déchirée en mille morceaux et elle a voulu ensuite avoir toutes les autres lettres.

Naturellement j'adore le brouillard, surtout quand « l'homme » est grand, énorme ! Mais quand il se rapetisse, notre illusion, se tordant aussi à terre, nous fait une affreuse grimace, avec des yeux rouges, et l'on découvre que tout, jusqu'au brouillard lui-même, n'était rien.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

XIV

Greifswald, 4 avril 1862.

Mon cher et fougueux petit ami,

La seule pensée du festival vous a causé une telle joie ! Enfant ! à cet endroit de votre lettre, une vraie terreur m'a saisi. Nous autres hommes, nous ne connaissons pas ces sommeils pleins de rêves, et Ulric ne doit plus y retomber. Qu'est-ce que cela signifie ! Il faut vraiment que je gronde un peu. Laissez ces choses-là aux femmes, et à ceux qui veulent n'être que des femmes. Mon Dieu ! et si je ne me trompe,

Digitized by Google

je vous ai précisément écrit une épître si plébéienne ! Espérons que la poste a fait son devoir ordinaire en l'égarant. Le lendemain du jour où je vous l'ai adressée, est arrivée votre première lettre, car je n'appelle — « lettre » que ce qui a plus de deux feuilles. Jusqu'ici je n'avais reçu que des — « billets » — mot inusité dans notre langue sans l'inséparable adjectif. Puis-je donc, en vrai Teuton, vous prier à l'avenir de ne m'envoyer que des lettres? Mais peut-être ai-je perdu ce bonheur par ma faute, peut-être allez-vous répondre à mon sot discours sur le brouillard, — « Très honoré Monsieur, je ne vous connais pas ; — ou ne rien répondre du tout? Soyez indulgente, souveraine redoutée ; laissez passer la miséricorde avant la justice.

Malgré tout, je veux profiter du sursis qui m'est accordé. Merci à la main délicate qui a noué entre nous le lien de sympathie le plus sacré, celui d'un deuil semblable. Le petit Ulric savait-il ce qu'il faisait en sanglotant : — « Tous deux, nous n'avons plus de mère ! » — Il renversait les barrières de la société ; ensemble et égaux, nous nous agenouillions l'un près de l'autre aux portes de la mort. Je m'y prosterne souvent, et désormais, quand

Digitized by Google

même vous ne me feriez plus la grâce d'un seul mot, je vous y retrouverai ; lorsque, dans mes nuits de tempête, se réveillera en moi ce besoin violent de tendresse maternelle, quand malgré moi, je pousserai des gémissements d'angoisse, je ne serai plus seul, car vous serez près de moi. C'est la tâche d'un ange de lumière comme vous, de venir en aide à un prochain aussi noir.

Vous demandez si je puis me représenter que vous êtes le soleil du vieux château? J'ai su de tout temps, — même avant de recevoir la violette, — que vous étiez le printemps personnifié, mais, je ne soupçonnais pas que vous aviez tant d'arbres vieillis à rajeunir de votre verdure. Je croyais que vous viviez seule avec votre père. Pourquoi est-ce aujourd'hui seulement que j'entends parler de tantes, de grand'tante, de femme de chambre aveugle, petits chiens et pendules ? Est-ce qu'Ulric me nomme toujours son ami ? Comment l'ami n'a-t-il aucune idée du château ? Je ne sais ni où est la grande entrée, ni par où l'on monte à la chambre de la tourelle ; j'ignorerais même le nom de la ville la plus proche, si le Guide Bædeker n'existait pas ! J'ignore quand mon camarade se lève, quand il monte à cheval, se

Digitized by Google

promène, dîne, rit, pleure, console, taquine, gouverne ses sujets; bref, je ne sais rien. Est-ce juste? Si je pouvais l'apprendre dans l'almanach de Gotha, à la bonne heure, car il est devenu ma lecture favorite. Mon éditeur n'a pas lieu de se réjouir de cette nouvelle fantaisie. En attendant, il me faut demain partir pour Berlin, sur un ordre ministériel, qui malheureusement n'émane pas de Votre Excellence, Monsieur l'ex-Ministre.

Il s'agit du Musée ; toutes les soi-disantes autorités en la matière doivent être consultées. Cela va peut-être m'obliger à renoncer au voyage de Rome. Votre réponse, aussi vivement désirée que redoutée, viendra donc me rejoindre au milieu des bruits du monde ; pour la première fois, je recommande qu'on fasse suivre mes lettres.

Berlin, hôtel du Parc, 11 avril 1863.

Votre lettre ! Avez-vous livré toutes les miennes au chien ? Vous êtes — pardon ! — bien enfant encore, Monsieur Ulric ! Savez-vous ce que je ferai des écrits de certaine grande dame ? Je vais les vendre au journal *La Tribune*, et au premier jour, vous les verrez imprimées. Avec l'argent, je vous enverrai une

Digitized by Google

meute complète; je suis même en marché avec un dompteur ; un jeune lion vous conviendrait encore mieux, car il faut vraiment de l'héroïsme pour déchirer une lettre, et décharger sa colère sur un pauvre morceau de papier. Je ne me représenterai plus Ulric de Rauchenstein qu'avec tous les attributs de la vaillance. Si je n'étais enchaîné ici, j'aurais tâché d'avoir l'honneur de contempler le héros face à face. Mais un de mes amis a le goût malencontreux des chevaux trop fringants ; ce qui lui vaut à l'heure actuelle un ébranlement du cerveau, et à moi une foulure de la cheville ; pourquoi aussi le vulgaire se mêle-t-il à tort et à travers d'imiter les plaisirs des grands? Il y a quelque chose de si ridicule à s'être donné une entorse qu'hier j'ai voulu n'en pas tenir compte, mais l'entorse a protesté.

Si au lieu d'un héros, vous n'étiez qu'une jeune fille, vous auriez peut-être compassion du pauvre géant. Comprenez-vous le malheur d'un homme, qui ne peut trouver de canapé assez long pour s'y étendre, et qui cependant est condamné à rester étendu, pendant que le printemps règne dans votre parc de Rauchenstein?

Jour et nuit, tourbillonne sur la place, de-

Digitized by Google

vant mes fenêtres, une vie bruyante. Parfois cela m'oppresse tellement, que je commence à concevoir le sommeil plein de rêves d'Ulric. Quand le bruit et la confusion sont à leur comble, à tel point que je n'entendrais plus ma propre voix, si j'essayais de parler à voix haute, — ce qui ne m'arrive pas, — soudain la porte s'ouvre. C'est Elle, tout en blanc : une toque blanche, avec une longue plume retombant sur ses cheveux ; un manteau blanc en drap floconneux, comme les dames en portent ici. Je ne vois pas la jupe, le fauteuil placé devant elle m'en empêche, mais je remarque les longs gants d'amazone. Elle ne parle pas; elle rit, elle rit toujours et finit par dire : « — C'est moi ! — » Puis elle se moque de ma chevelure crépue et prétend que j'ai dû scalper un nègre, pour me faire un bonnet. Alors je rouvre les yeux et j'entends de nouveau le tapage de la rue, le roulement des voitures, le flot des passants. Jolie existence, n'est-ce pas ? Avec cela, du travail par dessus les oreilles : la nuit dernière je n'ai pas éteint ma lampe ; elle s'est éteinte d'elle-même devant l'aurore grise. Il s'agit d'un rapport insipide, mais il faut pourtant tout motiver, et le plus ennuyeux, tout écrire ! Malgré

Digitized by Google

cela, il fait plus beau que dans les ruines du cloître, par le brouillard. — « Elle » a chiffonné ma lettre et l'a jetée à son chien ; qui en aurait espéré autant !

L'ami et le serviteur le plus dévoué d'Ulric.

Br. H.

P. S. — Laissez donc une bonne fois ces plaisanteries de petite fille ; conduisons-nous comme deux hommes et ne nous querellons plus. J'ai presque dix ans de plus que vous, mais cela ne fait rien. Vous pouvez tranquillement me confier vos petits secrets : ne cachez-vous rien de féminin dans un coin de votre cervelle ? C'est toujours le cas à votre âge. Moi aussi, j'ai précisément une grande passion ! Ah ! les femmes ! les femmes !

XV

Rauchenstein, 12 avril.

Mon Dieu ! vous vous êtes foulé le pied ! C'est affreux ! Dès ce moment, vous appartenez à la catégorie de mes grands enfants, de ceux que

Digitized by Google

je gâte, du moins jusqu'à ce qu'ils soient guéris. Mais j'ai une compassion profonde pour votre entorse, parce que l'immobilité est pour moi la pire des tortures.

Aussi vais-je vous donner une plus grosse part de mon temps qu'à tous mes autres enfants ensemble, ingrat, qui traitez de *billets* des lettres longues d'une aune! Vous ne vous doutez absolument pas qu'en toute autre circonstance, écrire m'est une occupation fort désagréable, et que je trouve trois petites pages plus que suffisantes pour tout le monde. Songez donc : récrire toujours la même chose: « — Aujourd'hui, j'ai été me promener. Hier, nous avons mangé du veau rôti. Ma tante s'est mouchée trois fois. A Alteneck, l'écurie neuve a brûlé. Le temps est plus beau qu'hier. Ma chienne Mara a dévoré le chat du pasteur. L'ouvrier Tel ou Tel a été admis à l'hospice parce qu'il ne pouvait plus gagner son pain.— »

Voilà ce que les autres appellent écrire une lettre ; on y met une heure par page, en faisant des caractères d'un pied de haut. Personne ne tient à connaître mes pensées. Il faut pour prendre plaisir à des idées aussi jeunes, avoir le goût original de disséquer, comme vous, l'esprit des autres.

Digitized by Google

Et l'emploi de mon temps! Est-ce par intérêt pour moi que vous tenez à le connaître, ou par curiosité à l'endroit du « sang bleu », dont les seuls penchants sont nécessairement pour les perroquets et les Edgars? Hélas! même au point de vue de la curiosité, vous n'y trouverez rien d'intéressant. D'autres traiteraient ma vie de monotone, et vous-même aussi peut-être, parce que vous n'en aurez que le squelette, mais non ce qui la remplit. Peut-être aussi vous apparaîtra-t-elle un repos, à côté de votre excès de travail et de l'affreux tapage dont vous souffrez?

La matinée, jusqu'à sept heures et demie, m'appartient à moi seule; c'est le meilleur moment de la journée, pour se retrouver soi-même, et je cherche à l'allonger autant que possible, en me levant de très bonne heure. La règle de la maison est cinq heures et demie; mais je suis toujours debout à cinq heures. J'ai une nature trop remuante pour dormir longtemps, quoique mes nuits soient excessivement intéressantes, car je fais des rêves merveilleux. J'ai déjà visité en rêve tous les pays du monde; dernièrement, j'étais dans la Grotte d'azur, et il y avait une cascade, qui ne se trouve pas dans la véritable grotte. Ces rêves remplissent

Digitized by Google

ensuite toute ma journée de joie et de lumière, comme la plus belle réalité. Ne vous en moquez donc point, et ne dites pas qu'il faut laisser cela aux vieilles femmes. D'ailleurs, faites attention : dans cette maison, on ne doit rien dire contre les vieilles femmes, elles y sont en majorité. Personne ne peut dormir dans mon voisinage ; il paraît que je bavarde toute la nuit.

A sept heures et demie arrive un jeune garçon qui veut devenir maître d'école ; je lui enseigne la musique. Mon pauvre piano et mes pauvres oreilles ! Nous avons appris cet hiver : — « Salut, toi qui porte la couronne de victoire » — et — « Jésus, ma confiance ». — Nous en sommes maintenant à — « Toi que j'ai dans mon cœur. » — Mais c'est trop haut pour nous, et il y faudrait un peu de sentiment. Or, notre principal sentiment est pour ce qui se boit et se mange.

A huit heures, le déjeûner, auquel j'invite mon écolier, pour récompense. A huit heures sonnantes, je suis dans la bibliothèque ; habituellement, lorsque j'apparais à une porte, mon père se montre à l'autre. Cela lui fait grand plaisir et il me caresse les cheveux. J'ai souvent gardé le bouton de la porte dans ma

Digitized by Google

main, jusqu'à l'instant où j'entendais tourner l'autre, arriver d'avance étant aussi une inexactitude. Alors, je lui fais son café, de très, très bon café, pas du tout du café de princesse, et je lui beurre son petit pain. Quand il fait beau, nous déjeûnons sur la terrasse. J'allume ensuite son cigare, et c'est mon plaisir de laisser l'allumette se consumer jusqu'au bout, sans me brûler les doigts; le plus souvent j'ai recours à une coquille d'œuf, et nous nous amusons à regarder si elle se réduit en cendres tout entière. Puis je lis les journaux à mon père, jusqu'à neuf heures et quart, d'abord la *Gazette de Cologne*, pendant laquelle je suis parfois si distraite, que je ne sais plus ce que je dis et mon père se fâche; ensuite pour la bonne bouche, les beaux articles du *Journal d'Augsbourg*. Ainsi, dans notre petit coin, nous nous tenons au courant de ce qui se fait et se pense de beau. Mon père s'en va alors travailler avec ses secrétaires jusqu'à midi. Moi, je traverse en courant un labyrinthe de corridors et d'escaliers pour aller trouver mon aveugle, qui m'attend avec impatience. Je l'ai surnommée Hulotte, parce qu'elle vit comme un hibou au sommet d'une tour et ne peut voir la lumière. Je lui lis la Bible, jusqu'à dix

Digitized by Google

heures, surtout l'Ancien Testament, qui s'accorde mieux avec sa manière d'envisager les choses. Le Christianisme est trop doux et trop facile pour elle; dans son temps, elle a dû être d'humeur tout à fait guerroyante. Il y a beaucoup de détails curieux dans le Livre des Livres et les explications d'Hulotte sont encore plus curieuses. J'enfile les questions les unes dans les autres; cela devient toujours plus embrouillé, et elle finit par me dire avec impatience : « Enfant ! tu ne comprends rien ! Continue, le verset d'après; celui-là est très beau. » Elle sait presque toute sa Bible par cœur. Nous philosophons beaucoup ensemble, la vieille et moi, et elle me fait songer souvent à une ancienne sibylle. A dix heures, arrivent quelques enfants, auxquels, pendant deux heures, je donne des leçons de français et de couture, en y mêlant un peu d'histoire et de géographie, parce que cela m'amuse tant de raconter. Je couds merveilleusement; c'est une des rares choses que mon institutrice soit parvenue à m'enseigner.

Midi juste; j'entre dans la salle à manger où nous déjeûnons. Souvent il se trouve à ce repas, une ou deux personnes auxquelles mon père a affaire, ou bien qui viennent de loin et repar-

Digitized by Google

tent par le train suivant. Aussitôt après le lunch, mon père et moi, nous courons faire un tour de promenade, souvent assez long. Au retour j'entre, tantôt à l'hospice, tantôt à l'asile des enfants, ou chez nos pauvres, pour voir ce dont ils ont besoin.

L'intervalle, de deux heures et demie à trois heures et demie, appartient à mon piano. Là, je m'exalte à mon aise, ou je deviens presque sentimentale ! Je ne puis chanter avec accompagnement ; je ne chante que dans la forêt ou au crépuscule, cachée dans un coin. Je trouve que je n'ai pas assez de méthode pour me faire prétentieusement entendre au piano. Ma voix n'est guère assouplie, mais très forte. Quand je suis le mieux en train de jouer, les portes s'ouvrent à deux battants ; ma tante apparaît et veut faire de la musique à quatre mains. La musique est la seule passion (et encore une passion malheureuse !) qui soit jamais entrée dans son cœur virginal. Il faut bien aimer quelque chose ! L'inconvénient de la musique, c'est qu'elle fait du bruit. Autrefois, nous jouions ensemble après le dîner, mais mon père ne peut pas le supporter. Voilà comment mon heure d'étude est souvent raccourcie de moitié.

A trois heures et demie, je passe chez ma

Digitized by Google

grand'tante ; je m'assieds sur un escabeau, et nous bavardons, moi un peu haut, car elle est fort sourde, mais si intelligente, si gaie, si spirituelle ! Sans la défense formelle et sévère de mon père, elle me raconterait trop volontiers toutes sortes d'histoires. Elle est encore très active, lit, écrit, compose de très jolis vers. Elle semble un ravissant pastel, d'une délicatesse inouïe, comme les charmants portraits au pastel de toute sa famille, qui sont là accrochés aux murs. Il y a mon arrière grand'mère, sa mère à elle, si célèbre pour son esprit, et son frère qui mourut dans la guerre de l'Indépendance. Sa harpe est dans un coin ; depuis des années on la voit toujours couverte ; mais quelques personnes prétendent que la vieille tante en joue la nuit, quand elle croit que nul ne l'entend. Souvent, ses vieux doigts me jouent, sur une antique épinette, des menuets et des gavotes d'autrefois. Vous ne pouvez vous imaginer comme ma fin d'après-midi est intéressante. Tout d'un coup, la pendule sonne quatre heures et demie; vite la toilette ; je devrais m'enfuir et je m'attarde souvent un quart d'heure de plus. Pour le coup, il faut se dépêcher, d'autant plus que je ne me fais jamais aider pour m'habiller.

Digitized by Google

Cinq minutes avant l'heure, on se réunit dans le salon, toute la famille, et constamment des invités. A cinq heures précises, on se met à table. De six à sept, on reste au salon, en cérémonie, avec ses gants, et on fait la conversation, sur un ton un peu élevé, parce qu'il y a trois interlocuteurs dont l'oreille est assez dure. Si vous voyiez avec quelle galanterie mon père offre tous les jours son bras à la vieille petite tante; cela rappelle le temps des ailes de pigeon, et c'est ravissant! L'excès de politesse n'a jamais d'inconvénient, surtout à la campagne, où, si une fois on se laisse aller, il n'y a plus de limites. Mais qui vous décrira mon effroi, quand mon père me dit: — « Tu n'as pas besoin de remettre tes gants, » — Il faut que je marche à l'échafaud, — c'est-à-dire au piano, pour me faire entendre. Çà, c'est horrible! Mon cœur saute dans ma poitrine, mes doigts tremblent; mon jeu ne fait plaisir à personne; mais c'est une affaire d'éducation, pour me guérir de cette désastreuse timidité. Et mon père est inflexible comme un roc. Je ne le prie jamais, car ce qui est bon pour moi, il le fait; ce qui est nuisible, il l'interdit; l'un et l'autre sans appel. Je suis habituée à obéir, comme le chien le mieux dressé.

A sept heures, on se sépare; je lis alors

Digitized by Google

à mon père quelque beau livre, surtout de vieilles chroniques et des biographies. A huit heures et demie, le thé, en commun, et alors la plaie de mon existence, la partie de « casino » jusqu'à dix heures et demie ! Jamais je ne pourrai m'habituer à cela ! Et les vieilles gens s'amusent tant et se fâchent si fort, quand on est distraite ou qu'on s'endort. Lorsque j'y pense le matin, toute ma journée en est gâtée. Plus cela va, moins je m'y fais ; cette obligation me semble de plus en plus insupportable, je crois, parce que je ne puis le dire ni le montrer. A dix heures et demie, je baise la main de mon père et de mes tantes, et je m'éclipse pour me coucher. Les autres restent encore quelque temps.

Venons à la singulière question de votre post-scriptum, qui, de nouveau, m'a déplu. Vous demandez si j'ai des secrets, et vous me dites de vous les confier ! D'abord je n'en ai pas et n'en aurai jamais ; c'est au-dessous de ma dignité. Ensuite, si j'en avais un, je ne le dirais à personne, personne ! pas même à mon chien, qui est le seul individu discret de mon entourage.

Maintenant, dites-moi un peu, quand puis-je écrire des lettres, sauf pendant mes précieuses

Digitized by Google

matinées, ce qui est grand dommage ? Souvent en été, je pars dès quatre heures à l'affût avec mon père. Ce sont les plus délicieux moments que la vie puisse donner, surtout si on ne tue rien. Je ne peux pas voir périr ces pauvres animaux, et je m'enfuis toujours, au lieu de regarder les pièces abattues. Dès que mon père s'apprête à tirer, je reste bien loin derrière. Nous montons aussi à cheval à cette heure-là, mais je ne mets pas le costume fantastique que vous décrivez ; mon amazone est vert sombre, vert sombre mon petit chapeau orné d'une plume ; gris, mes grands gants de peau de daim. — Comme nous sommes à la campagne, je me permets le stick, que les dames ont emprunté aux messieurs, parce que c'était si gentil. J'aime toutes les couleurs sombres, surtout le brun et le vert. En été, je porte cependant des robes blanches très simples, mon père les aimant beaucoup. Jamais je ne monte à cheval sans mon père, c'est-à-dire jamais avec des cousins, tout au plus seule, un vieux groom derrière moi. Non, je n'ai rien de romanesque. J'ai peur de vous paraître affreusement prosaïque.

Aujourd'hui, j'ai très fort transgressé le premier article du Code de la bonne éducation : « Il ne faut pas parler de soi. » — Si vous

Digitized by Google

voulez faire de même, nous serons quitte, et moi, dispensée d'en avoir honte. Racontez-moi donc quelque chose de votre grand monde de l'intelligence. Je connais très bien le Musée, j'ai des quantités de plâtres et de gravures, et je sais parfaitement m'y retrouver.

Vraiment! Vous vous êtes donné une entorse! C'est désolant. Vous ne dites rien du mal que cela vous a fait; à force de travail, vous ne l'avez sans doute pas senti?

Votre ami,

TÊTE FOLLE.

P. S. — J'ai ramassé les morceaux de la lettre déchirée.

XVI

Berlin, hôtel du Parc, 14 avril.

Ah! mon pauvre camarade! Vous n'êtes après tout qu'un enfant de prince, bien dressé! La tête m'a tourné devant cette multitude de devoirs qu'on vous impose, et ce partage minutieux du temps. En relisant votre lettre, — je cherche toujours et toujours, entre les

Digitized by Google

lignes, ce qu'y n'y est pas, — en la relisant, il m'a semblé que j'avais moi-même la chaîne au cou. Comment pouvez-vous vivre, avec une pareille ponctualité? J'en mourrais en trois jours. Je ne supporte même pas les règles imposées par le bon Dieu ; il n'y a pour moi de jour et de nuit que suivant mes propres convenances. Je fais le plus souvent la nuit toutes les vingt-quatre heures, mais cela s'accorde rarement avec le soleil et les horloges de mon prochain. Fréquemment, en hiver, par le brouillard, je me lève à six heures du soir, pour ne pas réclamer au jour la clarté qu'il me refuse, et je me couche le lendemain à deux heures de l'après-midi, en un mot, quand j'ai envie de dormir.

Je ne supporte pas l'esclavage des habitudes ; je ne pourrais par conséquent vivre, dans une même maison, avec d'autres que mes subordonnés. Mes heures de repas sont tout aussi irrégulières : rien ne doit interrompre mon travail, quand une fois je m'y mets de tout cœur. J'ai d'ailleurs un tempérament de fer, auquel il est fort égal de jeûner tout un jour. C'est, je le crois, la méprisable faiblesse des créatures humaines, qui fit imaginer la régularité. Mais, quand il s'agit des autres, je suis

Digitized by Google

aussi ponctuel que vous ; jamais je n'arrive en retard à mes cours. Comme je vous plains, vous qui vous prétendiez un libre oiseau des bois ! Beaucoup plus que vous ne me plaignez pour mon entorse.

Et mon ami Ulric n'entend pas la plaisanterie ? Ou peut-être ne permet-il pas qu'on plaisante sur ses sentiments ? Mon camarade, vous devez avoir pourtant — « votre folie » ? Ne savez-vous pas ce que c'est ? Quelque chose, qui réchauffe et pénètre tout de ses rayons, comme le soleil. Je voudrais bien moi-même n'en rien savoir. Jusqu'ici, j'avais passé assez intact à travers l'existence ; mais je commence à me ressentir de cet inconvénient. Si je lis de beaux vers, je voudrais les *lui* lire, — c'est du reste assez mauvais signe, que je lise tant de poésie ; — si je réfléchis sur l'authenticité d'une œuvre d'art, je me surprends à *lui* exposer qu'il est assez indifférent, du moment que l'œuvre est belle, qu'elle soit de X... ou de Z... — ce qui est une coupable hérésie. Au jardin zoologique, je *lui* montre les tigres nouveaux-nés, et elle s'en amuse follement ; au théâtre, je *lui* fais une querelle, si la tragédienne crie trop fort ; pendant le ballet, je suis mal à l'aise à cause d'*elle ;* au Théâtre-Wallner, je l'entends

Digitized by Google

rire aux éclats des farces et des plaisanteries inoffensives. Tout cela passe encore, mais il y a pire. Quand mes jalousies sont baissées à cause du soleil, *elle* est là, étendue sur le canapé, en face de ma chaise-longue ; je la prie poliment et gentiment, quoiqu'on dise que j'ai toujours un ton impérieux, de vouloir bien me regarder. Croiriez-vous qu'elle n'en fait rien ? C'est à désespérer ; je ne puis jamais saisir les traits de son visage. J'ai bien dans l'esprit les lignes ondoyantes de sa forme svelte ; elle est devenue, pour mes yeux, une sorte de type, auquel ils rapportent tout ce qu'ils voient ; et je ne connais pas son visage ! Il change peut-être trop souvent ? Mais vous ne vous intéressez pas à « ma folie », puisque vous n'en avez aucune en tête. Ne soyez pas jaloux, Ulric, je ne vous néglige pas en sa faveur. Non, mon enfant, l'autre jour encore, j'ai mis de travers mon grand feutre mou (je laisse le chapeau haut de forme aux belles amazones), et je suis parti, m'imaginant que je vous conduisais dans une taverne d'étudiants, pour chanter avec eux, sous mes auspices, vos petites chansons.

Je me suis fait un tableau des heures, ainsi conçu :

Digitized by Google

5 heures. Lever; — jusqu'à 7 heures et demie ???

7 heures et demie. Leçon de piano au futur maître d'école.

8 heures. Bibliothèque, déjeûner (très bon café) avec Papa.

8 heures 5. Tartine de beurre.

8 heures 10. *Gazette de Cologne*, etc.

J'ai écrit tout cela en grosses lettres (en grec à cause du garçon de l'hôtel, dont je ne puis toujours éviter la présence) ; et j'ai suspendu la pancarte sous l'horloge. Rien qu'en levant les yeux, je vois aussitôt ce que vous faites au même instant. La différence du méridien est soigneusement notée. Le soir, je mets devant, une lampe, qui semble la perpétuelle lumière d'un autel.

Quand je quitterai ma chambre, à cloche-pied, j'emporterai mon tableau dans ma poche gauche, côté du cœur. Dernièrement je lisais dans le journal qu'à Alteneck, où sont vos nouvelles écuries, il tombera le trente avril, entre six et sept heures du matin, une pluie d'aérolithes. Mais c'est peut-être un canard. Si j'étais vous, j'irais un peu, tout seul, y voir. Avez-vous déjà vu des aérolithes? Moi, jamais; aussi j'irais, — n'était mon pied.

Digitized by Google

Aujourd'hui, il m'est impossible de vous en écrire plus long, parce que « ma folie » ne veut pas me laisser tranquille. Elle est là étendue sur le canapé et me harcèle. Mon pied va beaucoup plus mal ; il ne guérira jamais, si les longues lettres et les gâteries doivent cesser avec sa guérison.

Une poignée de mains, entre hommes.

BRUNO HALLMUTH.

XVII

Rauchenstein, 19 avril.

« Une folie... une grande passion ? » Qu'est-ce que cela veut dire, me suis-je demandé. J'oubliai vraiment que j'étais Ulric l'écolier, et je pensai à l'essaim d'adorateurs de ma grande tante, dont elle nous parle toujours, soutenant qu'elle n'a pas eu moins de onze prétendants. Comme mes arrière grand'père et grand'mère ne vivaient pas, dit-on, trop heureux ensemble, Madame mon arrière grand'mère détourna si énergiquement ses filles du mariage, que toutes restèrent fidèles à leur célibat. Pourtant la petite tante aimait quelqu'un et l'aurait épou-

Digitized by Google

sé très volontiers : c'était un Marquis étranger. Mais il ne plaisait pas à sa mère, aussi elle prit son petit cœur dans sa main, et sans bruit, sans plainte, l'étouffa à tout jamais. Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de soixante-dix ans, elle désira revoir encore une fois son Marquis, et se rendit dans une ville que la discrétion m'empêche de nommer ; là, elle se fit montrer sa maison : un vieillard très, très âgé, coiffé d'un bonnet grec, était sur le balcon, étendu dans un fauteuil, et fumait. Elle le contempla longtemps, puis se détourna et repartit sur-le-champ pour rentrer chez elle. Une fois, à son soixante-seizième anniversaire, nous voulûmes lui faire une plaisanterie, nous habillâmes son petit neveu en costume Louis XV, et nous fîmes annoncer « le Marquis ». Elle devint rouge comme une jeune fille, et tout agitée : « Mon Dieu ! est-ce possible ! »

Nous étions effrayés des conséquences de notre idée. Mais lorsque le bambin parut, plia le genou et lui offrit un compliment en vers, elle rit de grand cœur et trouva l'invention ravissante. Je n'ai jamais vu un vieux visage rajeunir comme le sien l'avait fait. — Voilà le roman de la grand'tante, bien simple, n'est-il pas vrai ? mais la plus belle interprétation

Digitized by Google

possible de la devise : Fidélité ! Devoir ! Une fidélité de cinquante ans vaut encore davantage que la plus poétique des folies.

J'ai eu déjà dans ma vie une demande en mariage, une vraie, sérieuse demande ! J'ai pensé mourir de rire ! Comment peut-on vouloir m'épouser ? C'est pour moi tout à fait incompréhensible. Je supposai que l'individu en question était devenu fou. Sans doute, d'autres lui avaient rebattu les oreilles de moi, car ma petite personne toute seule ne serait jamais venue à bout de pareille victoire. Cette fois encore, il n'y a là ni folie, ni grande passion. Je me suis beaucoup, *beaucoup* enthousiasmée, pour un de mes professeurs ; ses leçons et nos conversations m'étaient plus précieuses que le manger et le boire ; quand mon cœur était lourd, sa parole l'allégeait, parce qu'elle m'élevait au-dessus des mesquineries quotidiennes, et me montrait ce qu'il y a de grand dans les petites choses. Tout ce que je faisais à contre-cœur devenait une tâche donnée par Dieu, une discipline salutaire pour mon caractère indomptable et cassant. C'est ainsi que j'ai appris à me soumettre à tout sans murmurer. Mais il ne s'agit pas davantage de « folie » — Que vous êtes plaisant avec votre mot : « Je fais tout ce que

Digitized by Google

je veux! » — Je ne sais trop si c'est bien ou même si c'est un bonheur. — « Faire tout ce qu'on veut » — signifie : — Je n'aime personne, car je ne me sacrifie jamais. » — Et il n'y a pas d'amour sans sacrifice et sans immolation. Au lieu de vous envier votre liberté, je vous plains, je me sens comme un libre oiseau des bois qui retourne par amour à sa cage, et je ne comprends pas cette farouche indépendance qui revient à dire qu'on s'exclut de la société humaine. Vous vous mettez des rêves en tête, parce que vous auriez voulu une fois dans votre vie, aimer profondément, de toute, toute votre âme, et que vous n'avez jamais pu. Je crois presque que vous êtes malheureux. Quelle drôle de femme que votre idéal, étendue sur un canapé et ne vous regardant pas! Je ne voudrais pas lui ressembler! Je comprends qu'on s'étende sur la mousse, dans un bois, mais sur un canapé! Quand je suis fatiguée, je me couche par terre; c'est bien plat, bien dur, et cela repose le dos.

J'ai éprouvé un sentiment analogue à celui que vous dépeignez, mais ce serait une profanation de les mettre en parallèle. C'était pour le bon Dieu! Il y eut un temps, et cela revient parfois, où je sentais constamment la présence

Digitized by Google

de Dieu ; je lui parlais, je l'interrogeais, et quand j'étais seule, il semblait me regarder sans cesse. Alors, je jetais dans un coin mes livres les plus intéressants, et je préparais ma version d'Ovide ou j'apprenais des vocabulaires, et je détestais moins cet ennuyeux Ovide, parce que je croyais voir Dieu me sourire ! N'est-il pas vrai, c'est présomptueux de m'imaginer que Dieu s'occupe de ma personne ? Mais hier, au souper, je l'ai senti si près, si près, que son souffle m'enveloppait doucement. Le soir, il me semble que je m'endors dans ses bras. On ne m'a pas fait de grandes leçons sur le dogme ; les miens ne l'ont pas voulu. Toute ma religion se résume dans une confiance illimitée en Dieu ! Non, je n'ai jamais entendu dire que j'avais crucifié Jésus-Christ ; je n'en aurais rien cru, puisqu'il n'était pas question de moi dans ce temps-là. Je crois que si le bon Dieu avait voulu me créer parfaite et sans défauts, il en était le maître. Mais il ne l'a pas voulu. Il fallait que j'eusse des défauts et des faiblesses, pour lutter, pour avoir la satisfaction d'acquérir moi-même, par mes efforts, une chose qui ne me soit pas tombée du ciel comme tout le reste.

Ah ! quel beau temps de Pâques ! Je jouis

Digitized by Google

des vacances que je donne à mes écoliers ! Le battement de la pendule de mon petit salon a quelque chose de si paisible ; le lierre qui fait comme un bosquet devant ma table à écrire, est tout paré de jeune verdure, car je lave chaque jour ses feuilles. Le soleil et le parfum des fleurs entrent à flots par ma fenêtre ouverte. J'ai enroulé autour de mon rouet une branche de cerisier à grappes, j'ai mis sur ma table un bouquet fait d'une fleur de magnolia, de chatons de bouleau, et de petits rameaux de hêtre. Il y a chez moi une odeur de printemps presque trop puissante. Dès cinq heures, j'étais assise près de ma fenêtre, je filais et je chantais. Quand je veux rêver et faire la paresseuse, il faut que mon rouet tourne ; et je chante alors les pensées qui me viennent, avec des paroles et sur des airs de mon invention. Non, je suis trop heureuse ! Je suis enivrée de cet éclat, de ce parfum et de cette splendeur. Savez-vous comme les petites feuilles des hêtres étincellent au soleil, quand elles sont toutes nouvelles ? On dirait que le bleu du ciel s'y mire ! Et des gens prétendent que le bleu et le vert ne vont pas ensemble ! C'est à mourir de rire. Est-ce que toute la nature ne se compose pas de bleu et de vert?

Digitized by Google

J'ai couvert de fleurs mon grand poêle de porcelaine ; car il ne sera plus allumé d'ici six mois. Ma seconde fenêtre sera aussi belle que l'autre, quand le tilleul d'en face aura tout son feuillage ; cela produit un demi-jour vert, qui est délicieux. Quand je vois cela, j'en pousserais volontiers des cris de joie. L'arbre s'étend aussi devant la fenêtre de ma chambre à coucher, à laquelle on monte par quelques marches. Elle est si jolie dans cette lumière verte ; tout y est rose ; les tentures, les rideaux, le lit sont roses et recouverts de mousseline blanche, et le soir, on y allume une lampe à globe rose. Lorsque les tilleuls sont en fleurs, il fait délicieux chez moi, et le bourdonnement des abeilles lutte de tapage avec les hirondelles et les moineaux. Quand le son des cloches qui monte de la vallée m'arrive à travers les massifs de tilleuls, ma chambre devient une vraie chapelle. Jamais, non, jamais, je ne pourrais vivre dans une ville ! j'y mourrais du mal du pays !

Voici un rossignol qui commence à chanter. Naturellement ! Ils sont toujours là le 15 avril. Que dites-vous de cela, que les libres oiseaux des bois eux-mêmes soient ponctuels dans leurs habitudes ? Jamais ils ne manquent le

Digitized by Google

15 avril, et cependant ils n'ont pas de cours à faire, pas de père et d'aveugle qui les attendent, comme leur petit soleil supplémentaire! Le coucou, à présent ! — Dis-moi, coucou, dans combien d'années je me marierai ? Imaginez-vous qu'il se tait! Vrai! c'est incroyable, avant un an! Quel dommage ! Non, je ne veux pas de mari ! J'espérais que le coucou me ferait compter jusqu'à cent, et qu'ensuite je pourrais me moquer de vous et de vos « grandes passions ». — J'ai d'avance pitié de moi-même, quand je songe qu'il faudra me marier. Je pleurerais volontiers sur moi. Je suis encore si jeune , et je n'ai rien fait de mal, pour mériter une telle pénitence.

Comme ces oiseaux chantent ! Notre vieux docteur, auquel du reste je n'ai jamais affaire, aime à produire ses petits jeux de mots, et à dire, d'une mine solennelle : — « Il y avait aujourd'hui une bataille terrible dans le jardin. » — Tout le monde est effaré, et il s'agit simplement des rossignols. Quand il veut tâter le pouls aux dames, il leur dit : — Oserais-je solliciter l'honneur de votre main ? — Cela fait le bonheur de nos vieilles demoiselles.

A propos de *soleil supplémentaire*, j'ai entendu un prédicateur dire en chaire que,

Digitized by Google

pour aider Josué et cependant ne pas déranger le reste de l'Univers, Dieu avait fait apparaître dans le ciel un second soleil, et laissé le premier suivre son chemin. J'ai eu tant de peine à m'empêcher de rire que je m'en suis donné des crampes d'estomac. Ensuite, j'ai conté la chose à ma vieille tante, avec l'emphase appropriée et les grands gestes! Nous avons ri à en mourir! Depuis ce temps-là, elle m'appelle toujours son *second soleil!*

Quand mon grand oncle Berthold saura que vous portez des chapeaux mous, il sera hors de lui. Avec cela, une grande barbe, et « l'affreux démocrate » est complet. Que vais-je apprendre après cela? Cette idée me fait frémir!

J'ai lu à mon père votre beau livre; il m'a dit, les larmes aux yeux: — « Dieu soit loué qu'à notre époque, il se trouve encore des hommes pour penser et écrire ainsi! » — « C'est ce que je lui ai dit. » — « Tu lui écris donc toujours? » — Oui, père, puisque je reçois des réponses à mes lettres. — « Mais, mon enfant! tu n'as pas le droit d'accaparer le temps d'un homme semblable. Une petite folle comme toi! » — « Il dit que cela lui fait plaisir. » — J'en doute un peu. — « Mais, père, puisqu'il le dit! »

Digitized by Google

Mon père a ri. Je crois tout ce qu'on me dit ; sans cela, on ne saurait jamais à quoi s'en tenir. Vous ne pouvez dire autre chose que la vérité, n'est-ce pas? Un grand esprit comme le vôtre, mentir ! Dites que vous ne le ferez jamais avec moi ! J'aimerais mieux ne plus recevoir une seule lettre!

Votre

ULRIC.

XVIII

Greifswald, 23 avril.

Mon auguste ami !

Vous aimeriez mieux ne plus recevoir une seule lettre? Cela veut-il dire que jusqu'ici vous les receviez avec plaisir, ou que vous y tenez assez peu pour mettre à leur place un de ces « principes », contre lesquels vous vous débattiez récemment si fort. Je peux, du reste, vous tranquilliser. Depuis que j'ai vu que tout le monde mentait, je ne trouve plus à cela rien de plai-

Digitized by Google

sant ; dès mon enfance, je n'aimais pas à agir comme tout le monde. C'est par ironie que je suis devenu « un démocrate » à chapeau mou et à grande barbe. Votre père a raison ; je devrais m'occuper d'autre chose que de prêcher un jeune Télémaque, qui d'ailleurs veut jouer avec moi au Mentor, et, en outre, redevient sans cesse tout à fait « féminin ». Je ne veux en rien avoir à faire à la princesse Ulrique, sachez-le bien une fois pour toutes ! Si vous sortez encore de votre rôle, ce sera fini entre nous ! Je me permets de vous faire observer, par parenthèse, que nous autres plébéïens, nous ne trouvons pas poli d'écrire aux gens, sans s'adresser à eux par une appellation quelconque. Peut-être avez-vous oublié mon prénom ? Je m'appelle *Bruno*, un nom de roman, mais chez nous, en Poméranie, de simples mortels s'intitulent ainsi. « Cher Bruno », ferait un fort joli effet sur votre beau papier. Si *Bruno* ne vous plaît pas, mon second nom est « *Conrad* ». Il a cet avantage que personne ne m'a jamais appelé comme cela. Choisissez !

Avez-vous remarqué, au timbre de la poste, que je suis de retour dans mon trou ? Qui sait s'il ne serait pas devenu mon tombeau, si, grâce à une lettre de Pâques, la terre ne m'avait re-

Digitized by Google

conquis ? J'ai eu assez d'idées noires tous les jours précédents !

Le 14, le jour même où je vous ai écrit brièvement de Berlin, j'entreprenais un petit voyage professionnel, à la recherche d'un manuscrit ; je vous confie cela sous le sceau du secret. Comme je vous ai déjà fait allusion à ma folie, sur quoi vous m'avez encore répondu en vraie femme, — (vous n'avez donc pas d'imagination, mon camarade !) — je puis vous avouer que je voulais, par la même occasion, en voir de mes yeux l'objet. Ma princesse, comme toutes celles des contes, gardées par des géants et des dragons, habite un château à la pointe d'un roc. La chose était donc difficile.

Si jamais vous vous trouvez en pareille situation, mon Télémaque, et si votre imagination n'a pas d'ici là vu pousser sa dernière dent de sagesse, adressez-vous à moi avec confiance. Dans ces occasions, j'ai du bonheur. Là-dessus, écoutez-moi !

J'étais arrivé à la grande ville de W*** ; j'avais refait ma toilette de façon à me rendre présentable, et repris ma place sur cet instrument de torture, qu'on nomme les banquettes d'un wagon, lorsqu'au moment où le train

Digitized by Google

allait partir, un homme au teint blême se précipite — Conducteur, pour R***? — C'était là que se trouvait mon château enchanté. Le train se met en mouvement; mais comme j'étais près d'une glace baissée, j'entends, j'ouvre vite la portière, et le retardataire s'élance. Naturellement, en cinq minutes, j'apprends qu'il est accordeur de son métier et qu'on l'appelle au château pour accorder tous les instruments avant la fête.

Dans les cinq minutes suivantes, je lui persuade (je vous ai déjà parlé de mon éloquence) de m'emmener avec lui comme assistant. — « Quand vous direz que vous êtes obligé de repartir par le train suivant, on ne s'étonnera pas que vous ayez amené un aide. J'ai envie de voir l'intérieur du château, j'en connais l'extérieur et aussi la famille princière, par ouï dire. »

Je me répands en louanges pompeuses sur cette noble famille. Lui n'en savait pas si long; il était « démocrate » jusqu'au fond de l'âme, une âme d'ailleurs assez mesquine, car la récompense en écus sonnants promise par moi, fut tout ce qu'il trouva d'intéressant dans cette affaire. Mais cela m'importait peu.

Quand nous descendîmes de wagon, il me regarda une seule fois, d'un air soucieux, et

Digitized by Google

dit, en secouant la tête, que je ne ressemblais pas à un accordeur de pianos.

Vous rappelez-vous qu'il pleuvait, le mercredi d'avant Pâques ? On distinguait à peine les belles rives du fleuve ; la seule voiture que je trouvai au chemin de fer avait d'ailleurs de si petites glaces, outre que j'étais un peu distrait ou agité.... bref, je ne vis rien le long de la route avant d'entrer dans le grand vestibule tout en boiseries. Un domestique s'étonna de ce que nous faisions attendre la voiture, et, j'y songeai ensuite, c'était un peu singulier pour des accordeurs. L'intendant nous conduisit au salon et laissa un valet nous surveiller. Je ne pus regarder beaucoup autour de moi, mais en sortant, je trouvai moyen de demander si le piano de la jeune princesse n'avait pas aussi besoin d'être accordé. Jugez de mon bonheur ! La jeune princesse avait précisément un piano dans son petit salon, et le domestique m'y conduisit. Je restai une demi-heure dans l'appartement de l'adorée. Malheureusement, le brave domestique ne me quitta pas des yeux, pendant que je posais les différentes parties de l'instrument sur toutes les tables, une manière de parcourir la pièce. Imaginez-vous, Ulric,

Digitized by Google

que j'y ai vu un volume de Dante tout ouvert, et aperçu trois tercets traduits en allemand, d'une chère et élégante écriture, fortement raturés, ce qui est très bon signe. Le vigilant laquais m'empêcha de lire ; n'est-ce pas, Ulric, ce doit être un passage de l'*Enfer ?* Jusqu'ici, vous comprenez ma conduite ; au besoin, vous en auriez fait autant, mais j'arrive à mon grand coup.

Je voulais voir mieux que l'appartement ; mes aspirations s'élevaient jusqu'à sa maîtresse. Comment l'y attirer ? Je savais par hasard que de onze heures à midi, elle donnait, dans la salle à manger, des leçons à des enfants pauvres. Je jouai à grand fracas l'ouverture du Tannhauser ; c'est difficile, mais je suis un grand musicien. La ruse réussit ; elle parut, ou plutôt elle se précipita comme un ouragan, faisant encore plus de tapage que moi. Je m'interrompis aussitôt et me levai. Je la dominais de toute la tête... Quelle désillusion, lorsqu'elle vit, à l'instrument démonté, qu'il s'agissait d'un accordeur ! Je le lus sur ses traits, si joyeusement épanouis, quand elle était entrée. Cependant elle dit : — « Vous jouez très bien ! » — Je m'inclinai en silence.

Vous ignorez peut-être, Ulric, ce qu'éprouve

Digitized by Google

un « démocrate socialiste » lorsqu'il entend pour la première fois une parole de la bouche... Je veux dire quand une fille de prince condescend à louer son jeu ! Je conservai admirablement mon calme, si on tient compte de cette circonstance qu'elle a une voix unique au monde ! J'ai une organisation très musicale, mais ce n'est pas seulement le charme de cette voix ; il pourrait n'être qu'un effet purement physique, c'est l'âme qu'on y sent vibrer ! Il y a de quoi rendre sentimental ! « Votre Altesse (il s'agit d'une Altesse) ordonne-t-elle que je continue de jouer ? — Oui, je vous prie, cela me fait grand plaisir ! — Cette fois, le son de la voix avait quelque chose d'artificiel. Que voulez-vous, Ulric ! elle est princesse et elle est femme ! Je jouai une suite de Bach, une des anglaises, qui n'eut pas son entière approbation. (Elle n'a que dix-neuf ans, dois-je ajouter). — « Jouez plutôt une chanson populaire, me dit-elle. Mais la cloche du déjeûner sonna et elle se précipita de nouveau hors de la pièce, non sans m'avoir dit— « Mille fois merci! » La politesse est la vertu des grands. Je m'en allai attendre alors devant la grande porte, sous la pluie, abandonnant toute besogne musicale à mon blond compagnon. Le concierge prit compassion

Digitized by Google

de moi, en me voyant ainsi immobile, recevoir passivement l'averse ; il supposa sans doute que j'avais subi un choc violent, de nature à paralyser mes sensations, et n'osa pas néanmoins m'offrir l'abri de sa loge. Finalement, il me prédit comme consolation, que nous aurions de belles fêtes de Pâques. Je ne puis dire que cette prophétie se soit réalisée pour moi. Ma ménagère s'est fort étonnée de me voir revenir avant le commencement du semestre, ce qui ne m'était encore jamais arrivé ; elle l'a attribué à mon pied malade. Peut-être a-t-elle raison !

Je trouve fort belle l'histoire de votre grand tante et du marquis. Ce marquis était certainement un caractère frondeur ; seuls, nous autres frondeurs, nous avons des sentiments loyaux et profonds.

Voulez-vous raconter à votre père que le professeur, auquel vous accordez quelquefois la faveur d'une lettre, ira lui aussi au festival de Cologne ? Vous pourrez ajouter qu'il n'appartient très positivement pas à la catégorie des importuns. Si vous le désirez — seulement dans ce cas — j'aurai l'honneur de me faire présenter.

Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, sire Ulric ; il faut conclure ! Vous croyez que je me sens

Digitized by Google

malheureux, parce que je suis libre et que je n'aime personne ? Mais j'aime l'humanité plus que vous ne pouvez le concevoir, car vous ignorez ses fautes et ses misères. Les malheurs mérités sont tout aussi durs que ceux qui ne le sont pas : d'ailleurs, il n'y a rien d'immérité ici-bas ; l'existence même est en soi un crime. Votre foi est commode ! Vous n'êtes pas coupable de la mort du Christ, parce que vous n'existiez pas alors ! Mais l'Ancien Testament ne dit-il pas que Dieu venge les fautes jusqu'à la millième génération ?

Pardonnez-moi, petit soleil ; continuez à graviter dans votre sphère et ne me suivez pas « dans le sombre empire ».

Votre ami le plus dévoué,

BRUNO.

XIX

Château de Rauchenstein, 28 avril.

Très honoré Professeur.

Si jamais dans votre vie, vous aviez éprouvé ce que signifie le mot « désillusion », vous auriez hésité à me l'enseigner, car vous sauriez que c'est un sentiment très amer. Je ne sais

Digitized by Google

ce que je dois dire de votre franchise par écrit, après votre mensonge en action. Pourquoi m'avoir raconté votre tour d'étudiant? Sont-ce des remords de conscience qui vous y ont décidé? Ne pouviez-vous supporter l'idée que je rentrerais dans le sanctuaire de ma chambrette, sans savoir qu'il avait été profané? J'ai caché mon Dante au plus profond d'une armoire, déchiré en mille morceaux et jeté aux quatre vents la traduction. Si j'avais voulu qu'on en sût quelque chose, je vous l'aurais écrit. Je ne me rappelle ni l'accordeur ni sa musique. Je n'ai probablement pas regardé un individu inconnu, et mes oreilles étaient tout occupées de la cloche du déjeûner.

C'est autrement, tout autrement, que je m'étais peint notre première rencontre. Je me serais précipitée vers vous, les deux mains tendues, comme vers un ami de longue date, un homme qui m'a ouvert un monde de beauté et de grandeur. Voilà ce que vous avez perdu à plaisir! Votre incognito a été complètement respecté! Mais se présenter sous un tel masque à des gens qu'on connaît, qu'on nomme ses amis, n'est pas de bon goût, Monsieur, et je voudrais que la pluie vous eût encore davantage transpercé.

Digitized by Google

Je vous avais décrit ma chambre très minutieusement, vous la connaissiez assez ; qu'aviez-vous besoin de faire le curieux ? Je n'aime pas la curiosité ; c'est si vulgaire ! Il y a des défauts nobles et des défauts communs ; la curiosité est de ces derniers, Monsieur le Mentor ! Je n'avais pas osé m'informer de vos travaux de peur de paraître indiscrète. Vous, vous avez trouvé plus simple de faire votre enquête vous-même. Je ne suis pas une héroïne de roman, et ne trouve aucun charme à de pareilles surprises. Je ne suis pas davantage vaniteuse ; sans cela, j'aurais été enchantée de vous voir découvrir mes graves études. A présent, tout me semble gâté, comme si une gelée avait flétri mes fleurs et les jeunes pousses des hêtres ; elles baissent leurs petites têtes, bordées d'un liseré noir, en signe de deuil. Je n'ai raconté à personne ce que vous aviez fait ; je ne veux pas qu'on se moque de vous.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

P. S. — La salle Gurzenich est vaste ; il y tient deux mille personnes. Vous aurez donc plus de peine à nous y trouver que dans notre propre maison.

Digitized by Google

XX

Greifswald, 1er mai.

Illustre Princesse,

Non, je n'ai jamais subi de désillusion, je ne puis donc sympathiser avec Votre gracieuse Altesse. Je connais le mot ; ainsi que tous les gens de ma classe, j'ai reçu une solide instruction grammaticale ; mais je ne pourrai jamais connaître la chose.

C'est que je n'apprécie jamais les gens au-dessus de leur valeur, quoiqu'en face de vous, je m'en sois parfois donné l'apparence. J'ai toujours su, par exemple, que, dans ce qu'on nomme la haute société, la forme importait plus que le fond. On peut briser le cœur d'un homme, pourvu qu'on le fasse dans les formes ; on peut même tuer quelqu'un si personne ne doit s'en apercevoir.

Quel dommage que la littérature allemande perde par ma faute un traducteur de Dante ! Si je sens trop le poids des remords, je finirai par être obligé de suppléer, dans mes heures de loisir, à ce qu'auraient produit les vôtres. J'espère que vous ne laisserez pas les choses aller si loin.

Digitized by Google

D'ailleurs, pour désillusionner, il faut avoir créé des illusions. Je ne crois pas vous avoir jamais induite en erreur ni vous avoir jamais représenté ma personne autrement que sous les traits d'un plébéïen enraciné dans ses mauvais principes. Cependant la chose est possible. Sais-je toujours ce que je vous ai écrit, pour ainsi dire entre la veille et le sommeil ? Daignez accepter, en tous cas, l'expression de mes regrets et de mon profond repentir !

Et ne vous préoccupez pas du festival. Je n'ai encore jamais été au-devant de personne ; on vient toujours à moi, non que j'aie plus de valeur qu'un autre, mais parce que les hommes, sans distinction de rang, s'imaginent qu'un individu qui va droit son chemin et ne demande conseil à personne,doit être intéressant.

Si j'avais d'avance consulté Votre Altesse sur la façon de me présenter au château de Rauchenstein, Elle m'aurait sans doute donné le conseil de faire comme l'Evêque de Limbourg et le Professeur X... de Giessen. Ces messieurs arrivent par le train de quatre heures, et repartent par celui de dix. Votre Altesse m'aurait reçu dans le salon, « les mains tendues », nous aurions causé en famille de la température, de l'Italie, de la Suisse, ou de quelque

Digitized by Google

question littéraire, j'aurais goûté des bécasses de la chasse princière, dégusté du meilleur vin de Steinberg, etc., — Mais, je dois le dire à Votre gracieuse Altesse, avec des graines de sorbier, on ne prend que des grives et non des sangliers. Plutôt que de vous entendre jouer par ordre du piano après dîner, j'aime mieux faire un plongeon dans le Ryck, ce qui n'est pourtant pas une mort agréable.

Pourquoi vous écrire encore sur ce sujet il ne nous intéresse ni l'un ni l'autre. Nous nous étions (pardonnez ce pluriel arrogant, les habitudes du langage rendent difficile de s'exprimer autrement) nous nous étions réciproquement persuadés que nous avions quelque chose de commun, une parenté remontant à notre ancêtre Adam. Vous croyiez qu'avec un peu de peine, on pourrait me dresser à me conduire dans votre salon comme l'Évêque de Limbourg, vous croyiez même que je n'avais que de nobles vices et aucun défaut vulgaire ; je m'imaginais que, sous l'Altesse, il restait une étincelle de la vraie personnalité humaine. Avouons-le franchement, avant de nous dire adieu ; nous ne l'avons pas cru réellement ; nous souhaitions seulement de le croire.

Je suis heureux d'une chose, c'est que vous

Digitized by Google

n'ayez trouvé en moi aucun défaut *noble*, car, à mon avis, après les nobles vertus, les nobles vices sont ce qui a fait le plus de mal en ce monde.

Cependant, chez nous autres gens vulgaires, la plus grande impolitesse n'est pas de parler de soi, mais de parler aux autres de ce qu'ils ne peuvent comprendre. Comme je n'excelle pas dans ce talent, je préfère terminer ici.

Votre dévoué serviteur,

Dr Bruno Hallmuth.

XXI

Rauchenstein, 9 mai.

Dites-moi un peu, cher Monsieur le Professeur, dans quel état d'esprit vous vous êtes trouvé, après m'avoir écrit toutes ces grossièretés? Etiez-vous allégé? Ne sentiez-vous plus de bile? Ou bien avez-vous en écrivant, surexcité encore votre haine et votre rancune contre les grands de ce monde? J'ai une confession à vous faire : après m'être montrée si

Digitized by Google

raide et si irritable à votre égard, toute ma colère s'est évanouie en fumée, mais complètement ! Je l'ai cherchée ; j'ai voulu lui donner pâture afin de la fortifier et de l'accroître ; mais plus je cherchais cette pâture, moins je la trouvais, et ma colère s'en alla, d'abord d'anémie, puis de phthisie galopante. En recevant votre réponse, j'ai tellement ri que mon chien a pris peur et m'a sauté à la figure, appuyant ses pattes sur mes épaules. Vous le grand savant, moi la pédante écolière, nous nous sommes conduits en vrais enfants, et je ne vous ai fait attendre ma lettre que pour laisser à votre fureur le temps de mourir, elle aussi, d'anémie. Est-elle morte, bien morte? N'est-ce pas, mon ami, vous lui tordrez le cou, et nous n'en parlerons plus jamais?

Je ne sais comment il m'est encore arrivé d'oublier que j'étais Ulric l'écolier, qui doit aimer à jouer des tours cent fois plus fous que celui de mon Mentor, au lieu de parader pompeusement sur les grands chevaux de l'étiquette et du décorum. Je vous cite Horace, et je veux cacher mon Dante! Je vous dépeins ma chambre, et il ne vous serait pas permis de la voir! Je vous occupe de ma petite personne, et la curiosité vous serait interdite! Je vous fais

Digitized by Google

une description effrayante de mes exhibitions musicales, de nos conversations gantées, de nos interminables parties, et vous iriez ensuite les affronter ! Je comprends qu'on ait peur d'une partie de casino, plus que du tumulte d'une bataille.

Votre ami Ulric, comme malheureusement beaucoup de ses semblables, est une mauvaise tête, éprise de tout ce qui sort de la règle, et cette première entrevue a vraiment quelque chose d'aussi original et d'aussi imprévu que possible.

J'ajoute que ma phrase sur les défauts nobles était un peu risquée. Ma grand'tante, par exemple, est affreusement curieuse, et cependant c'est du sang bleu, s'il en fut ! Vous voyez que je suis du moins bon enfant, et que je m'avoue avec franchise dans mon tort, quand j'ai parlé un peu trop vite ! Là-dessus, descendez gentiment de votre chaire, venez me donner une poignée de main et dites que vous étiez d'humeur atrabilaire. Confession générale et absolution réciproque, jusqu'à notre prochaine querelle ! Prenez garde ; ne jurez pas si fort que c'est la dernière fois. Je suis très susceptible, je prends tout à la lettre, je ne comprends pas la plaisanterie, et je deviens

Digitized by Google

tout de suite désagréable. Il faut se dire que j'ai vécu dans un isolement relatif, surtout sans société de mon âge et que je ne suis pas habituée aux taquineries. Mes cousins ont tous un peu peur de moi et disent : « Elle a une langue affilée comme une épée. » Mais je ressemble aux gros chiens; je n'attaque que les forts; je laisse les faibles tranquilles ; tout au plus m'entend-on gronder un peu, en passant mon chemin.

A propos, je voudrais bien savoir comment Mara vous aurait reçu, si elle s'était trouvée dans la chambre. J'ai grande confiance dans ma chienne ; j'adopte aveuglément ses sympathies et ses antipathies. Quel dommage qu'elle n'ait pas été là ! Si elle n'avait pas défendu la citadelle, la reddition s'en serait suivie d'elle-même! Je lui ai fait sentir une de vos lettres, et elle a remué la queue. Est-ce par sympathie, ou parce qu'elle espérait déchirer encore celle-là ? Je n'ai pu le deviner et je suis tout aussi avancée qu'avant. Mon aveugle vous a entendu jouer et a dit : — « La main du maître s'est posée sur les touches, et les cordes ont résonné d'amour ». Or, l'oreille d'une aveugle est au moins aussi fine que l'odorat d'un chien.

C'est ma faute, d'ailleurs, si vous ne vous

Digitized by Google

êtes pas fait reconnaître ; je ne vous en ai pas laissé le temps.

Là-dessus, mon ami, ne nous promenons pas comme des lions rugissants, prêts à s'entre-dévorer. En ce qui concerne le vin de Steinberg, vous l'auriez certes bu avec plaisir; nous en avons d'excellent, et même de 1811 ! On doit le boire le jour de mon mariage ; je ne sais pourquoi, car je rends grâce à Dieu de n'être pas née en l'an 1811. Jusqu'à cet évènement, les bouteilles pourront se couvrir de bien des toiles d'araignée. Je ne suis pas faite pour me marier, car je ne puis me courber sous la main d'un maître. Non, non, jamais ! Quand je songe à ces mots : — « Tu obéiras à ton mari ! — » je frissonne des pieds à la tête.

ULRIC.

XXII

Greifswald, 12 mai.

Très gracieuse princesse !

Enfin ! Je n'espérais vraiment pas que vous auriez tant de bonté et de grandeur d'âme.

Digitized by Google

En voyant passer le 6 mai sans m'apporter la réponse qui pouvait arriver ce jour-là, je me persuadai que je n'en attendais pas. Mais vers le soir, je montai à l'étage supérieur, dans l'appartement de mes parents, que je conserve depuis vingt ans exactement tel que ces êtres chers l'ont laissé en quittant ce monde, je me jetai sur un tapis et m'avouai que j'avais agi d'une façon impardonnable. Si vous étiez un homme, Dieu sait que je vous aurais télégraphié le jour même, pour mettre mes regrets à vos pieds. Vous vouliez m'écraser encore davantage, et c'est pourquoi je reçois aujourd'hui cette lettre d'une bonté sans égale. Si jamais mon imagination vous avait évoquée autrement que comme un de ces êtres de lumière, apparu par ironie en ce monde au milieu des humbles mortels, je vous en demanderais pardon aujourd'hui. Mais jamais je ne l'ai osé. Mon âme est remplie à votre seul nom d'un sentiment qui ne peut s'exprimer en paroles, quelque chose d'indéfinissable, que moi, l'homme rude et dur, je ne puis m'expliquer, car il est en désaccord avec toutes mes théories. Mon unique espoir, c'est que je ne vivrai pas assez pour voir le jour où vous cesserez d'habiter notre terre : voilà tout ce que je

Digitized by Google

puis désirer pour moi. Vous-même, vous ne pouvez soupçonner à quel point vous êtes entrée dans ma vie! Souvent cette pensée traverse ma folle cervelle, quand je reçois une de vos chères pages : —« Maintenant tue-toi, car l'avenir ne peut te réserver un moment plus heureux que celui-ci. » — Mais je ne cherche plus mon bonheur sur cette terre, quoique j'y aie connu autrefois des moments heureux, quand je trouvais quelqu'idée neuve, quand un étudiant intelligent venait me remercier après un de mes cours, quand la mer battait follement la grève de Stubbenkammer, quand je contemplais au Louvre la Vénus de Milo. Dans ces instants de jouissance fugitive, mon individualité disparaissait, je ne savais plus si j'étais moi ou quelqu'autre. Mais qu'il arrive une lettre de vous, je sais aussitôt que c'est bien moi, moi-même qui suis heureux. C'est pour cela que souvent je tombe dans les extrêmes. A quoi bon vous faire cette confession ? Peut-être en serez-vous offensée ?

Oui, petite princesse, vous avez eu grandement raison de m'écrire cette dure lettre. Je mépriserais, certes, un homme duquel j'apprendrais qu'il s'est introduit par ruse dans une maison étrangère. Mais, du reste, je me mé-

Digitized by Google

prise toujours, sauf lorsqu'il m'arrive par hasard de m'adorer. Il fallait que je vous visse, vous et Rauchenstein, et ce désir était si impérieux, qu'il me servait d'excuse vis-à-vis de moi-même. J'avais préalablement persuadé à ma volonté, que je respecte plus qu'un de mes semblables, de s'engager à vous amener à moi. Elle répondait non, que c'était au-dessus de sa puissance, quoiqu'elle se flatte d'avoir beaucoup d'empire sur vous. Pardonnez-lui ; mais je ne sais vraiment rien ni personne qui ait résisté à un vrai vouloir de moi.

A propos de musique ! Je joue souvent des nuits entières. Mais je ne voudrais pas que vous me vissiez jamais à mon piano. Il y a quelque chose de fou chez un homme qui cherche à résoudre avec des sons l'énigme dont les mots lui refusent la solution.

Savez-vous ce qui m'a fait plaisir dans votre terrible épître ? Vous n'avez rien de « la jeune fille » de convention ; ce que j'avais pensé de votre « petite personne » ne vous préoccupe guère. J'avais bâti sur une telle curiosité l'espoir de mon pardon. Vous auriez dû demander l'effet que produit votre apparition sur celui qui vous voit pour la première fois. Comme vous ne l'avez pas demandé, vous n'en saurez

Digitized by Google

rien, quoiqu'un professeur d'esthétique pût avoir le droit de dire son mot là-dessus. Ah ! mon enfant ! je donnerais tout mon bagage d'art et de science, pour le mot de quelques problèmes métaphysiques.

Il faut que je trouve le *pourquoi,* je ne mourrai pas avant ; ce désir intense retiendra ensemble mes atomes terrestres, jusqu'à ce qu'il meure lui-même.

Mais qui donc est venu le premier en ce monde, du corps ou de l'esprit ?

Pardonnez, gracieuse petite déesse, c'est le printemps, le printemps avec son merveilleux regard bleu, qui m'ébranle ainsi.

Hier, pensant que je n'aurais plus jamais de nouvelles de ma princesse, je suis allé au Bois ; partout j'ai rencontré le public. J'ai fini par m'arrêter au plus épais de la foule, près du pavillon où la musique militaire joue sous les vieux arbres. Il commença de pleuvoir, ce qui me fit plaisir. Une telle averse vient en aide à l'imagination : j'avais tout un lac sur les grands bords de mon chapeau. Il ne survint pas de concierge pour me dire que nous aurions beau temps à la Pentecôte, mais une maman, avec trois jolies filles, s'inquiéta que je ne prisse un refroidissement. Je la tranquillisai.

Digitized by Google

Songez donc, Ulric, j'ai moi aussi un chien, qui se nomme le Maure, affreusement jaloux, et qui dort toujours auprès de mon lit. A Greifswald, on dit que je ne pourrai jamais me marier, que Maure étranglera ma femme dès qu'il la verra. Je connais mieux la pauvre bête; elle se coucherait tranquillement dans un coin et elle y mourrait de chagrin. Mara n'aurait donc pas aboyé en me voyant; elle aurait senti que je suis un ami des chiens. Aujourd'hui, je fumerai en écrivant ma lettre, pour qu'elle apprenne à connaître l'odeur de mon tabac, puisque c'est principalement pour elle que j'écris. J'aurais bientôt fait de m'entendre avec Mara ; — avec sa maîtresse, c'est plus difficile.

L'ami dévoué d'Ulric

BRUNO.

XXIII

Rauchenstein, 15 mai.

Prenez garde, mon ami, je commence à m'imaginer que mes lettres vous font plaisir. Il y a dans la vôtre un accent d'isolement et

Digitized by Google

de souffrance, comme si vous n'aviez jamais de votre vie été joyeux. Au premier moment de bonheur, vous pensez à vous tuer, et parce qu'un homme sensé a honte d'une telle action, vous vous réfugiez dans les chambres en deuil et dépeuplées des seuls êtres qui vous aient tenu de près ! Si je n'étais un garçon, Dieu sait que mes yeux seraient humides. N'avez-vous donc personne, — personne ? Ne pouvez-vous jamais dire à quelqu'un : — Réjouis-toi avec moi ; je suis si heureux ! » —

Il m'est arrivé une fois quelque chose d'étrange ! J'avais éprouvé une grande joie, si vive, qu'elle m'avait comme poussée au dehors, au grand air. C'était dans une ville où je me trouvais à peu près étrangère. Une porte d'église s'ouvrant devant moi, j'entrai, j'allai jusqu'à l'autel et je dis : — « Mon Dieu ! je suis si heureuse ! Laissez-moi donner un pareil bonheur à quelqu'un ! » — En sortant, je vis, à genoux sur les dalles, un homme proprement habillé, mais extrêmement pâle. J'allai timidement à lui, et je lui demandai : — « Seriez-vous malade, Monsieur ? Vous paraissez bien souffrant ! — « Voilà trois jours que je n'ai mangé ! — Voyez, homme de peu de foi, le bon Dieu avait entendu ma prière et la sienne, et m'avait

Digitized by Google

inspiré la hardiesse de parler à cet inconnu, dans cette grande ville étrangère. Ah ! je veux vous insuffler dans le cœur ma grande et robuste foi d'enfant, la faire entrer en vous par mon chant ou mon regard ; car les paroles ne servent à rien, la parole est froide. L'homme n'est d'ailleurs jamais dans un aussi terrible isolement, quand il a Dieu avec soi ; il n'a pas envie de se tuer, car Dieu l'aide à porter la joie comme la douleur. Si vous saviez avec quel bonheur je viendrais en aide à toute l'humanité ! Et il n'y aurait que mon ami pour lequel je ne pourrais rien ! Je sais bien ce qui se passera, lorsque votre volonté ou la mienne nous aura amenés l'un près de l'autre : nous parlerons, nous parlerons, sans nous arrêter. Dans les lettres, on ne peut qu'effleurer toute chose ; il y a des malentendus qu'un sourire aurait effacé, si on s'était vus. Peut-être vous sentez-vous moins triste quand vous m'écrivez, car alors vous êtes sûr de faire plaisir. Autrefois, je me suis souvent sentie un peu isolée ; je n'ose plus le penser, depuis que je connais votre solitude. Elle est aussi grande que l'océan. On parle toujours de la solitude des bois ; il n'y a pas d'expression plus inexacte. D'abord, dans les bois, les arbres sont près des arbres,

Digitized by Google

intimement enlacés, se parlant sans cesse entre eux, se soutenant contre la tempête et le mauvais temps. Il n'y a rien de moins désert qu'une forêt, avec sa surabondance d'êtres vivants. Tout s'y tient, tout s'y enchaîne, et, nous autres gens bornés, nous appelons cela une solitude, parce que nous ne la comprenons pas.

A l'Ascension, ma soi-disante solitude sera troublée pour quelques jours. J'attends la visite de plusieurs cousines, visite qui me met dans une extrême agitation. Mon père m'a dit— « J'aurais invité ton Professeur, si c'étaient les vacances. — Père, il viendra au festival et se fera présenter à toi ». — Vous viendrez ! Mon père soutient que je me rendrai malade à force de musique, car je ne veux pas bouger de la salle Gurzenich, tant qu'il y aura une note à entendre, concerts ou répétitions. Puisque vous êtes musicien si passionné, vous en ferez sans doute autant ?

Je crois que mon père a invité mes cousines pour me tenir tranquille jusque-là, car je suis tellement dévorée d'impatience que tout le reste ne m'est plus rien. Je cours sans cesse du haut en bas des escaliers, je vais voir cent fois si tout est en ordre. Ce matin, de très bonne heure, j'ai été cueillir quelques branches de

Digitized by Google

lilas, de cytise, tout ce que j'ai trouvé de joli, et quelques feuillages de chêne, avec leurs pointes rouges? Aiment-elles les fleurs, mes cousines? Se douteraient-elles qu'il m'en a coûté un sacrifice pour cueillir celles-là? Je les connais si peu : l'une est belle, l'autre spirituelle, très spirituelle, et me taquinait tellement autrefois, que j'en restais toute déconcertée. Partageront-elles ma joie de les voir ? Elles ne peuvent en être plus excitées ! Mon aveugle me dit — « Tu donnes trop; tu donnes plus que tu ne peux recevoir — « Tant mieux, Hulotte ! le soleil reçoit-il quelque chose, en retour de la chaleur qu'il nous donne ? — « Qui sait ! Mais tu ne recevras jamais tout ce qu'espèrera ton cœur ; il t'arrivera souvent de réchauffer des pierres, et après toute une journée, elles seront aussi froides qu'avant. — »

Mon Hulotte n'a pas très bonne opinion de ce monde. Ma grand'tante, au contraire, le prend du meilleur côté, disant qu'on n'y peut rien changer, et qu'il est fort bon et beau tel qu'il est. « Seulement vous êtes tous d'un sérieux épouvantable ? Dans ma jeunesse, c'était autre chose ! » — J'ai raconté cela à Hulotte, qui a hoché la tête. — « Oui, oui, on les chassait de leurs châteaux et de leurs terres, mais ils con-

Digitized by Google

tinuaient à danser, à jouer des charades et à être aussi fous que le jour est long. Il est vrai que dans ce temps-là, les nouvelles n'arrivaient pas vite. »

Quand on se représente que toute cette société s'amusait, pendant qu'en France, c'était la grande révolution, et que chaque courrier annonçait d'affreux événements ! — Vous avez prétendu, dans une de vos lettres, que nous nous racontions, en riant et en mangeant des bonbons, des histoires de gens qui se sont suicidés de faim et de misère ! Nous ne sommes pas si mauvais que cela ! Jamais de pareilles choses ne se passeraient autour de nous, parce que nous savons les prévenir. Nous connaissons tout le monde à plusieurs milles à la ronde.

On m'appelle pour passer en revue les chambres de nos invitées.

ULRIC.

XXIV

Greifswald, 18 mai.

Non, mon jeune ami, je n'ai personne et je ne veux de personne. Si j'acquérais une affection, ce serait pour avoir la douleur de la per-

Digitized by Google

dre, car aucune n'a tenu ce qu'elle semblait me promettre. Ce n'est pas la faute des humains, qui sont en général de très braves animaux, mais la mienne. Un individu ne m'intéresse que tant que je puis espérer qu'il m'est supérieur. Dès que je suis allé au fond, — ce qui arrive malheureusement très vite, — il ne vaut plus pour moi que ce que vaut un globe de verre. C'est de même pour les hommes et pour les femmes, car j'ai une certaine expérience de ces dernières. On n'arrive guère à la trentaine, sans l'acquérir, surtout quand on s'est promené à travers le monde. Beaucoup ont excité ma curiosité ; aucune ne l'a satisfaite, la plupart m'ennuient dès notre seconde rencontre... Une femme qui à toute heure deviendrait une personne nouvelle, qui me présenterait chaque jour de nouvelles énigmes à deviner, pourrait seule conserver pour moi de l'intérêt. Aussi l'idée de me marier ne m'est-elle jamais venue à l'esprit. Les hommes de mon caractère ne doivent pas se marier ; ils feraient leur malheur et celui d'une autre ; ils doivent même se garder de l'amour qui pourrait leur devenir mortel ! Je veux bien mourir, mais quand j'aurai écrit mon nom au milieu des étoiles.

Digitized by Google

Comme vous décrivez joliment notre future entrevue, mon enfant ! Avec tout cela, je n'irai sans doute pas à Cologne ; mille choses sont venues se mettre à la traverse. D'ailleurs, gracieuse princesse, nous ne trouverions rien à nous dire, s'il nous arrivait tôt ou tard de nous rencontrer en ce monde. Tout au plus, me demanderiez-vous si, pour mon voyage, j'ai eu de la pluie ou de la poussière ; puis vous vous tourneriez vers votre illustre époux — (le coucou vous a déjà annoncé cette prochaine perspective) et vous lui diriez : — « M. le Professeur m'est déjà fort avantageusement connu par ses ouvrages. »

Moi, j'aurais l'audace de vous examiner des pieds à la tête, ce que j'ai négligé de faire pendant ma courte visite à Rauchenstein, quoique je me fusse bien promis de constater jusqu'au numéro de vos bottines. Puis intérieurement je vous déclarerais « — très passable — » et la question serait vidée. Ne soyons pas romanesques, Ulric, ne faisons pas de sentiment ! Qu'aurions-nous donc tant à nous dire ? Du reste, la parole est froide, dit certain esprit de contradiction qui veut m'insuffler le bonheur, m'en pénétrer par son chant ou son regard. Cela ne réussirait pas mal sur un homme d'écorce aussi

Digitized by Google

épaisse ! Quelle chance que je ne vous prenne pas au mot !

Qu'entendez-vous par « le regard. » Faire comme les enfants, lorsqu'ils se disent : « Nous verrons lequel baissera les yeux le premier. » Ces amusements d'écoliers ! Ce doit être un divertissement incomparable d'y initier un novice. Mais c'est au-dessous de la dignité d'un « socialiste ». Souvent, lorsque je n'ai rien à penser, comme pendant mon cours, quand je m'abandonne au flot de mon éloquence, je me représente à quel point l'ennuyeuse monotonie de mes jours serait transformée si « Ulric » était un véritable Ulric, que je pourrais faire sauter sur mes genoux. Chaque fois que je rentrerais, je lui apporterais un fouet, des guides ou quelques jouets. Je regarde à présent tous les jours le misérable étalage de « l'oncle Jahn » afin de voir s'il a quelque nouveau chef-d'œuvre de Nuremberg. Pour toute éducation, je répéterais quotidiennement au jeune Ulric, jusqu'à ce qu'il en fût convaicu : « N'aie confiance en personne, pas même en moi ; n'attache ton cœur à rien ; alors tu ne souffriras jamais. » Souffrir fait tant de mal ! Mes parents ne m'ont pas jadis donné une assez forte dose de cette salutaire médecine ; j'ai gardé une par-

Digitized by Google

tie de cette disposition maladive qu'on appelle sensibilité. Mon enfant traverserait la vie sans encombre, *mon* enfant, et pourtant je n'en voudrais point avoir qui fût vraiment à moi. Aussi les cigognes (vous croyez, j'espère, à la tradition des cigognes) volent toujours par dessus ma maison dans celle d'en face, et l'huissier du Conseil a vu naître hier son onzième héritier. Je lui ai envoyé en cet honneur trois bouteilles de champagne. Mine a trouvé que j'étais fort peu pratique, et a glissé dans le panier quelque chose de plus sérieux.

Votre aveugle — que j'ai d'ailleurs toute raison de vénérer — est cependant aveugle, lorsqu'elle dit : « — Vous donnez trop. — » Ulric ne sait même pas ce que *beaucoup* veut dire, à plus forte raison, *trop*. Moi seul je le sais, malheureusement. Si je commençais à donner, j'accablerais l'univers, et vous, enfant, je vous étoufferais. Mais n'ayez pas peur ! Ulric, trop donner ! Vous n'osez même pas dans votre correspondance avec votre Mentor, laisser transparaître un mot d'affection. Vous ne donnez rien et vous ne laissez rien prendre aux autres. Ce que je conquiers me fait toujours plus de plaisir que ce que je reçois en pré-

Digitized by Google

sent. L'enfant de mes rêves, j'aimerais assez qu'il fût obstiné, pour pouvoir me montrer son maître. Par exemple, de mon canapé, je lui dirais : « — Viens ici, tout près de moi ! » — Il refuserait, naturellement ; je répèterais mon ordre sans élever la voix, mais je le regarderais, de façon à l'obliger à venir. — « Veux-tu m'embrasser ! — » Encore non. Là-dessus, je le contraindrais de nouveau, et cela me plairait parce que le temps et le nombre des refus dépendraient de moi. Mais laissons ces absurdités !

Il m'est fort désagréable que vous ayez la visite de vos cousines ; (de quelles princesses s'agit-il ?). Je ne sais vraiment pourquoi, à moins que ce ne soit le pressentiment d'avoir cette fois plus longtemps à attendre. D'ailleurs la manie des confidences, entre jeunes personnes, m'est antipathique ; je suis sûr que toutes mes lettres seront exhibées, critiquées, tournées en ridicule. Non, pourtant : je ne suis qu'un humble personnage, de la connaissance duquel on rougirait. Si j'étais le prince régnant de X !!!

Ulric ne songe guère, cela va sans dire, à cueillir pour moi des feuilles de chêne bordées de rouge ! Ici, les chênes sont encore tout à

Digitized by Google

fait chauves ; ils attendent que je mérite une couronne civique, pour se couvrir de feuillage ; ils attendront longtemps. Puisqu'Hulotte prétend que les pierres sur lesquelles tombent sans cesse vos rayons, sont le soir aussi froides que le matin, tournez ces rayons vers la mer. Je parie que le bassin de Greifswald serait sec dès le premier jour. Quelle belle pêche ! ! !

Votre ami, de mauvaise humeur,

Br. H.

XXV

Rauchenstein, 23 mai.

Mais je n'ai rien d'énigmatique, Monsieur Œdipe ; il n'y a rien à déchiffrer en moi ; toute ma personne est aussi simple que deux fois un font deux.

Alors pourquoi m'écrivez-vous ? Je dois depuis longtemps vous ennuyer à mort ; et l'ennui vous inspire des pensées tyranniques. Ho ! ho ! pour contraindre quelqu'un, il faut être deux ; l'un qui veut et l'autre qui se laisse faire. Votre ami Ulric dit à cela. « — Personne ne doit-être contraint ! — Il réclame pour lui la liberté

Digitized by Google

qu'il reconnaît aux autres. Gardez-vous bien de venir à Cologne, ce serait la seconde rencontre où j'aurais le malheur de vous infliger un ennui, le plus grand des malheurs, la plus insupportable des souffrances. Moi ! la causer à un ami ! Non ! ne venez pas à Cologne. Vous avez raison : apprendre à se connaître est chose dangereuse. J'en ai récemment fait l'expérience. On n'a même pas regardé mes petites feuilles de chêne, aussi je les colle en couronne tout autour de cette lettre. Ne sont-elles pas ravissantes ? On a mis mes fleurs dans le couloir, parce qu'elles sentaient trop fort, baissé les rideaux de peur du soleil qui gâte le teint, et enfin sorti deux romans anglais, pour me les offrir. Là-dessus, des moqueries sans fin, quand j'ai dit que mon père ne me permettait pas de romans, et refus absolu de croire que je n'en lisais pas en cachette. Ulric ! en cachette ! vous imaginez-vous cela ? J'ai été tellement offensée, que lorsque mes cousines m'ont demandé à quoi je passais mon temps, ce que je faisais toute la journée, j'ai répondu : — « Rien » — ; et comme elles continuaient à me tourmenter : — « Je cours dans les escaliers ! » — Elles ont ouvert de grands yeux, haussé les épaules. Courir dans les escaliers, sans gouvernante ni femme de chambre à sa

Digitized by Google

suite! Quelle inconvenance! Jamais Maman ne leur permettrait cela! Je leur ai demandé si elles ne le faisaient pas en cachette. Elles m'ont pincé la joue, en disant que j'étais par trop impolie.

Et voilà cette visite dont je m'étais réjouie comme une enfant, d'une joie passant toutes les bornes! Le soir, pour nous amuser, j'offris de coucher dans la chambre de mes cousines. On me mit un matelas par terre, et je leur proposai de les servir. Je démêlai leurs cheveux; je leur ôtai leurs souliers. Cela dura jusqu'à une heure du matin, avec mille folies et mille plaisanteries. La femme de chambre reçut l'ordre de venir à huit heures. Je crus naturellement que mes cousines s'habillaient seules. En dépit de mon agitation, je dormis profondément jusqu'à quatre heures, puis je m'éveillai, et j'attendis pour voir si elles ouvriraient les yeux. A cinq heures, les oiseaux chantaient à tue-tête, mais chez nous, c'était la nuit la plus profonde, derrière les volets hermétiquement clos. Lorsque six heures sonnèrent je ne tenais plus en place. Une de mes cousines ouvrit les yeux, regarda la pendule, dit : — « Encore deux heures! » — et se rendormit. J'attendis jusqu'à près de sept heures; enfin je

Digitized by Google

me glissai hors de la chambre, et je montai bien vite; j'étouffais, surtout en voyant la belle matinée que j'avais perdue. Je précipitai ma lecture à mon père; je raccourcis celle d'Hulotte pour avoir fini à neuf heures et demie. J'avais donné congé à mes enfants. Je ne voulais pas être tournée en ridicule.

Je pensais courir avec mes cousines dans notre forêt; elles préférèrent visiter le château, surtout mon appartement. Cela ne me fut pas très agréable, car elles trouvèrent tout singulier, et ce qui me charme leur déplut. Les tilleuls rendaient la pièce trop sombre et leurs fleurs avaient trop de parfums; les abeilles leur faisaient peur; la vue était triste,mes livres pédants, mon papier à lettres commun. Tout le reste du château leur sembla lugubre à donner le frisson. La salle des chevaliers, avec ses voûtes en arêtes, ses colonnes et ses vitraux, leur fit un effet imposant, de même que les oubliettes et les instruments de torture; elles voulurent savoir la façon exacte de s'en servir. Je leur dis que mon père n'en avait jamais fait usage et que je n'avais aucune expérience sous ce rapport. Elles tenaient à se donner le plaisir de la peur et me demandèrent s'il n'y avait pas chez nous de

Digitized by Google

revenants. Naturellement je répondis que oui ; un château sans revenants ne serait pas complet ; il perdrait de sa dignité et de sa bonne apparence. Je leur montrai un portrait qui sort la nuit de son cadre, et je leur fis une peur affreuse de la chambre d'Hulotte, en leur disant que, si on ouvrait cette porte, on trouverait derrière, une vieille femme, vieille comme le monde, et qui ne remue jamais.

Il fut impossible de les décider à se promener avant la fraîcheur, et encore pour peu de temps.

Le lendemain était l'Ascension. Après l'office, nous fîmes une belle partie de campagne ; mais chaque fois que je croyais les voir stupéfaites d'admiration, elles ne regardaient même pas le paysage, et persistaient à me raconter le dernier roman anglais qu'elles avaient lu, d'une manière si confuse que je n'y comprenais rien. Il y avait une histoire de grande passion qui ne devait être sue de personne, et à laquelle tout le monde s'opposait ; puis des évanouissements, des larmes, des mystères, et finalement on se mariait. Je me demande pourquoi on écrit ainsi tout un gros volume dont l'intérêt est uniquement dans la dernière page, et pourquoi dans les romans,

Digitized by Google

on ne parle jamais que d'amour. Il y a bien d'autres choses qui méritent qu'on les décrive. On devrait écrire un roman qui serait la vie, avec toutes les difficultés, les soucis, les mésintelligences qui suivent le mariage. La vie ne cesse pas à l'heure où l'on est uni devant l'autel. Je leur dis quelque chose de cela.— « Oh! alors, lis *Cranford* de Mrs Gaskell, on n'y parle que de vieilles filles. -- » Ce n'était pas gracieux de dire cela, quand nous avons tant de vieillles filles dans la maison; aussi l'une devint toute rouge, dès que l'autre eut lâché ce mot. Tout dépend de quel côté on regarde les choses. Ici je vis satisfaite et heureuse, tandis que mes cousines traitent Rauchenstein de vieux nid à hiboux.

Elles ne cessaient de me tirailler, de critiquer mes robes, mes chapeaux, ma coiffure, que sais-je encore? Elles ont même voulu me coiffer à leur goût; mais, sitôt que mon père m'aperçut, il me renvoya dans ma chambre, disant que j'étais un épouvantail. Je me débarrassai avec plaisir de toutes les épingles à cheveux qui me piquaient. Avec cela, il avait fallu si longtemps pour bâtir un tel édifice, que j'en avais des crampes dans tous les membres. Où donc trouverais-je une heure pour cela dans ma journée

Digitized by Google

trop remplie? Je leur dis que j'étais une campagnarde, incapable de se façonner aux élégances des villes. Elles voient bien plus de monde que moins et devraient être accoutumées à toutes sortes de gens différents; pourtant, elles ont été plus étonnées de moi que moi d'elles. Je n'aurais jamais osé les tirailler et les critiquer ainsi. Elles me trouvent originale; qu'en dites-vous? Originale? Si elles n'avaient pas été chez moi, je leur aurais vertement répondu; un original est un être dont la cervelle est mal organisée; du moins c'est mon avis. Pensez donc à ce qu'elles auraient dit, en apprenant que je suis maîtresse d'école et que j'écris à un savant. Ce bruit se répandrait aux quatre points cardinaux, et je passerais éternellement pour un bas bleu. Pourquoi ne pas laisser les gens tels qu'ils sont? Toute personnalité est à mes yeux sacrée, intéressante et a droit d'exister en paix.

Nous avions aussi un de nos cousins communs. J'ai terriblement taquiné ce bon garçon, parce qu'il s'était fait beau pour les autres, avec une raie au milieu du front et une rose à la boutonnière. Il leur faisait des compliments sur leur beauté, leurs cheveux, leurs dents, leurs toilettes. Il n'a encore jamais essayé d'en faire autant avec moi; je me serais moquée

Digitized by Google

de lui, ou il aurait reçu un soufflet. Je trouve offensant ce genre de compliments : cela veut dire : « — Comme tu n'as pas un grain de cervelle, on te traite ainsi qu'un cheval ou un chien ; on parle de la couleur de ton pelage, de tes allures, et de tes dents, — » Il y a même des animaux qui ne le supportent pas : Mara cligne des yeux d'un air offusqué et détourne la tête, quand on parle d'elle ou qu'on s'en moque. Je dis à mes cousines ce que je pensais ; elles me regardèrent, stupéfaites, et mon cousin rit si fort que je fus obligée de lui taper dans le dos pour l'empêcher d'étouffer. — « Ulla ! Tu es coquette comme une vache ! » criait-il. C'était très comique ! Vous pouvez vous représenter la scène : mes cousines piquées, moi étonnée et mal à l'aise, et mon cousin dans de vrais spasmes, tout cela pour une réflexion naturelle et fort innocente.

Il me semble souvent que j'ai un voile devant les yeux. Je ne comprends pas pourquoi l'on rit, ni ce qu'on veut dire. Je réponds simplement à ce que j'entends, et ensuite je remarque que la phrase doit avoir quelque sens caché ; alors je deviens toute rouge à l'idée de ma sottise et je me demande comment

Digitized by Google

les autres peuvent bien interpréter mes paroles. Que signifie, par exemple, votre phrase : « que j'ignore ce qu'est *donner*, car je ne donne rien ? » — Je ne puis concevoir ce que vous voulez dire. Que voulez-vous que je donne ? Une de mes cousines m'a dit : — « On se sent toujours incomprise » — Je lui ai répondu : — « Quand je parle allemand, tout le monde me comprend ; c'est moi qui ne comprend pas les autres. » — « Tu es vraiment par trop antédiluvienne ! »

Il faut que ce soit vrai, car les livres ne m'enlèvent pas ce voile, et des gens, qui ne sont certes pas plus intelligents que moi, paraissent savoir le mot de choses que j'ignore. Quand je le soulèverai, le voile, m'arrivera-t-il comme au jeune disciple de Saïs ? Les autres pourtant ne meurent pas de leur science. Je ne sais même pas où la chercher, cette science ; je l'ai dit à mon père qui m'a caressé les cheveux et m'a répondu : — « Ce que la forêt ne t'enseigne pas, tu n'as pas besoin de le savoir. » — Je l'ai dit à ma grand'tante, qui a souri finement : — « N'y touche pas, ma petite ; ça brûle ! » — Je l'ai dit à Hulotte qui est devenue très grave et m'a dit : « — Il viendra un grand maître qui s'appelle l'amour ; celui-là

Digitized by Google

t'ouvrira les yeux d'un seul coup, et tu resteras clairvoyante toute ta vie.

« — A-t-il été ton maître, Hulotte ?

« — Oui, un maître bien dur, dont la main m'a broyée.

« — J'aime mieux rester toujours ignorante, Hulotte !

— « Hélas ! mon enfant, personne ne te demandera si tu veux garder ton ignorance, ou si tu préfères le maitre ; il vient sans qu'on le réclame, comme le soleil, l'orage et l'ouragan, personne ne sait d'où, ni ce qu'il fera de toi, ni comment il modèlera ta vie. Ce qui t'est le plus cher te deviendra étranger ; ce que tu ne connais pas, tu le désireras avidement ; ce qui te réjouit te paraîtra plein de souffrances, et ce que tu ne soupçonnes pas, ton plus grand bonheur !

— « Hulotte ! je ne veux pas ! j'ai peur ! je veux m'abriter sous ton aile ! Cache-moi !

— « Je ne puis te cacher, il est tout proche !

Vous ne pouvez croire quelle angoisse je ressentais ! Je n'ai pourtant pas le cœur timide ; mais je tremblais, parce que celles qui parlent ainsi ont les cheveux gris, beaucoup de rides et soupirent souvent. Je ne veux pas soupirer, je veux vivre !

Digitized by Google

Que devez-vous penser de tout ce que je vous écris ? J'ai été très troublée durant ces derniers jours, comme l'atmosphère avant l'orage, l'oiseau avant la tempête. Tout est changé autour de moi ! J'ai devant les yeux un nuage épais, et il me semble que derrière, ce n'est plus le cher paysage que je connais comme mon Pater, mais quelque chose de tout à fait nouveau que je n'ai jamais vu. J'ai si souvent cherché autrefois la place où était mon cœur, sans pouvoir le sentir battre, et maintenant ses secousses m'ébranlent tout entière ! Je crois que c'est la faute de cette méchante Hulotte et de ses effrayantes prophéties. Je ne veux pas la croire et pourtant je la crois, et je voudrais écarter de moi cette épreuve, si je pouvais la deviner et la saisir. C'est comme le poids perpétuel d'un remords, et je n'ai pourtant rien fait de mal.

VOTRE SOT PETIT ULRIC.

XXVI

Greifswald, 26 mai

Noble ami,

Connaissez-vous le parfum de votre papier ? Je viens de m'en griser ; j'ai fermé les yeux,

Digitized by Google

appuyé mon visage sur les feuilles, pas sur ces feuilles de chêne qui encadrent si gracieusement la première page. (J'espère bien que vous les avez cueillies pour moi, et qu'elles ne sont pas le rebut de vos cousines). Alors passent devant mes yeux les tableaux du souvenir, surtout de ce jour de pluie où je pénétrai dans une pièce à demi obscure.

Une individualité puissante a cette propriété rare de pénétrer d'elle-même tout ce qui lui appartient; c'est ainsi, par exemple, qu'elle agit de loin, par le seul parfum du papier sur lequel a glissé sa main.

Je suis ravi que vos princières cousines vous aient ménagé une bonne désillusion, et cela pour beaucoup de raisons ! Mon arrogance masculine me dit naturellement que mon influence s'est placée entre Ulric et ces nobles demoiselles. D'ailleurs le festival approchant, c'est une satisfaction de vous voir vous accoutumer aux désillusions ; je pourrai peut-être me glisser à la dérobée dans le nombre et y passer inaperçu.

« Personne ne doit être contraint ! » — Quelle erreur, mon enfant ! On « est contraint » du berceau à la tombe, et du moment où la contrainte cesse, c'est qu'on est fou ou mort. Du

Digitized by Google

reste, c'est discuter sur les mots. Qu'appelez-vous « contrainte » ?

La philosophie que vous enseignent les bois me plaît tout particulièrement. Il est vrai qu'elle évite sans cesse de conclure ; mais celui qui veut vivre ne doit pas s'élever au-dessus du niveau commun. C'est par esprit de conservation que l'humanité massacre ses grands génies et ses prophètes. Tout ce qui est grand exerce une action destructive. Voilà pour vous une miette assez dure du pain de l'expérience ; préservez-vous donc, vous et votre race, de ce qui est *grand*. Comme je ne suis pas « de race » et que je n'attache pas une forte importance à ma propre personne, je pourrais sans crainte aborder « le grand » ; mais, lorsque je crois avoir renoncé à tout lien personnel, mon cœur reste accroché à quelque clou. Cette fois il s'agit d'un roman. Je suis descendu depuis quelque temps de la poésie lyrique aux romans ; j'aurais donc pu dire mon mot dans la conversation, pendant votre partie de campagne. Ce qui m'intéresse infiniment, c'est de vous entendre dire qu'on devrait écrire un roman « qui serait la vraie vie » ! Cher enfant, mais c'est tout à fait inutile de l'écrire ! Du reste, Flaubert (un français, Ulric,) a été de votre avis ;

Digitized by Google

il a composé *l'Education sentimentale*, un livre très beau, très vrai, mais pas une œuvre d'art, un livre sans unité, comme la vie ! Vous demandez aussi pourquoi on parle toujours de l'amour ? C'est qu'il a une certaine importance pour l'humanité. Sauf la question de l'alimentation, c'est la seule à peu près, qui soit demeurée exactement la même, depuis qu'existent en ce monde la naissance et la mort. Les autres changent. Et sans le savoir, un artiste est toujours attiré par ce qui est éternel, et défie la mode et le temps. Là ! je prends vraiment un ton de précepteur ! C'est que notre correspondance tire à sa fin. Après une entrevue, nous aurons réciproquement assez l'un de l'autre. Maintenant pardonnez-moi mon impertinence. Vous m'avez traité une fois de « bienfaiteur du peuple ! — » ; je devais donc être avant tout éducateur de princes ; puisqu'à votre avis, un prince sage est le seul vrai bonheur d'un peuple. Vous avez déjà des instruments de torture dans les cachots paternels : que vous faut-il de plus ?

Il y a aussi des revenants dans ma vieille maison, mais des revenants correspondant à son modeste passé. On entend traîner des chaînes dans les caves privées d'air. La nuit

Digitized by Google

où je naquis, ce bruit de ferraille était si fort, que Mine craignit pour moi l'avenir le plus effrayant. Le grand Napoléon mit à haut prix la tête de mon aïeul, et ne réussit pas à le prendre ! Peut-être un petit prince offrira-t-il une faible somme pour la tête du petit-fils, et le prendra ! Alors je secouerai mes chaînes à renverser les rochers.

Ulric, si vous étiez un homme, comme je vous apprendrais à haïr cette médiocrité générale vers laquelle notre siècle dirige tous ses efforts. Grâce à l'influence de votre sexe qui perce toujours, vous ne devez et ne pouvez apprécier que le juste milieu. La médiocrité ne heurte personne ; elle n'est ni chaude, ni froide, mais tiède, température plus confortable.

Votre Hulotte a tort quand elle dit que le plus grand maître de l'humanité s'appelle l'Amour.

Non, Ulric, il s'appelle la Douleur. L'amour épaissit ce voile dont vous parlez ; il n'est lui-même qu'un voile chatoyant qui ne change rien aux choses, mais (ce qui le rend dangereux) les présente sous de brillantes couleurs. Seule, la douleur fait la lumière, dissipe le nuage et montre les objets tels qu'ils sont, au-

Digitized by Google

tant du moins qu'ils sont visibles et qu'ils existent. Parce que tout ce qui est grand est accompagné de douleur, comme la naissance et la mort, il y a aussi un amour très douloureux ; c'est le plus grand de tous ! Peut-être Hulotte parlait-elle de celui-là ?

Ulric, si jamais vous aimez une femme, vous comprendrez peut-être ; car j'ai vraiment en vous cette confiance, quoique fils de prince, que vous pourrez une fois dans votre vie éprouver un sentiment vrai. Même si les petitesses d'ici-bas ne mettent pas d'obstacles dans la voie de votre bonheur, le ciel en mettra sans doute Vous sentirez alors avec un désespoir violent qu'*elle* appartient à un monde et vous à un autre, qu'il peut y avoir bien des ponts jetés sur le précipice qui sépare ainsi deux créatures humaines, mais que ce sont toujours des ponts branlants. Les tendances de sa nature seront différentes de la vôtre. Quand vous chercherez l'ombre, elle fuira vers la lumière, et quand elle se tordra dans l'angoisse, vous serez près d'elle, n'y pouvant rien. Mais vous allez finir par croire sérieusement que je veux vous faire aujourd'hui une conférence, et empiéter sur les droits de mon collègue, le professeur de psychiatrique.

Digitized by Google

« — Personne ne doit être contraint », dit ma Princesse. Je suis pourtant contraint aujourd'hui à m'avouer un peu fou, peut-être parce que je n'ai pas dormi les nuits dernières. J'aurais mieux fait de ne pas vous écrire ; mais il faut que vous receviez cette lettre avant votre départ pour Cologne ; or, donc, à la poste !

Je ne connaissais pas autrefois l'irrésolution ; ce qui me passait par la tête devait s'exécuter, qu'il fallût ployer ou briser l'obstacle. Cette fois, j'hésite et je balance, comme les joncs près de la rive. De grâce, ne vous moquez pas de moi ; il s'agit de mon équipée à Cologne, et une telle vétille demande tant de réflexions ! Il faut déplacer un de mes cours, laisser de côté quelques corrections d'épreuves. Vous comprendrez que des choses si graves puissent me priver de sommeil.

Je suis parti avec aplomb, sans réfléchir, pour Rauchenstein, et quand il s'agit de Cologne où m'attire ma passion pour la musique, je réfléchis des semaines entières, autant de semaines qu'il y en a entre Pâques et la Pentecôte.

Si j'y vais, Ulric, je demande que vous m'accueilliez et me traitiez en ami. Que m'avez-

Digitized by Google

vous dit une fois? — « Je serais venue à vous les mains tendues. — » Mais si le diable, quand on lui donne un doigt, prend la main tout entière, que prendra donc Bruno Hallmuth, lorsqu'on lui tend les deux mains!

A vos pieds.

B. H.

XXVII

Rauchenstein, 5 juin.
4 heures du matin.

Mon Bruno,

Le sommeil n'a pas voulu fermer mes yeux depuis que je suis ta fiancée, et ainsi rien ne me sépare de toi, pas même un instant de sommeil. Je suis restée éveillée toute la nuit, écoutant un terrible orage qui n'a pas cessé un instant. Le tonnerre roulait sans interruption et ne quittait un des points du ciel que pour retentir à l'opposé. Maintenant la pluie inonde les tilleuls et bat mes carreaux comme si les cataractes du ciel étaient ouvertes.

Dans ce tumulte des éléments, résonnaient en moi des milliers d'échos, joyeux comme la musique des sphères, et tout l'Enfer de Dante

Digitized by Google

semblait, au dehors, défier avec des rires et des cris sauvages, mon audace de vouloir être heureuse au-dessus de tout bonheur humain. Mais je le suis, heureuse, j'accepte la lutte avec les éléments, sans hésitation, et je combattrais tous les monstres pour mériter d'être la femme adorée du plus noble des hommes. Tout le château dort encore, et ne se doute guère que son « petit soleil » a disparu de son ciel. Moi, je sais que dans quatre heures, je me présenterai devant mon père inflexible, et que je lui dirai : « — Je suis l'heureuse fiancée de Bruno Hallmuth » — Qu'arrivera-t-il alors ? Le château ne peut pas s'écrouler sur moi ! Mais la paix, la paix profonde de mon enfance a fui pour toujours ! Tout, autour de moi, me semble transformé ; je ne puis plus être la même, puisque je t'appartiens. Bruno, il faut que je l'écrive encore « Je suis à toi ! » Conçois-tu cet inconcevable bonheur ! Le ciel lui-même ne le comprend pas ; car, tout à l'heure, il s'enveloppait d'une flamme claire, et maintenant voici un coup de tonnerre qui ébranle les murs jusque dans leurs fondements. La tempête bat les branches des tilleuls contre ma fenêtre, et les secoue comme si elle allait déraciner ces arbres orgueilleux.

Digitized by Google

Mais un arbre vivant ne se laisse pas déraciner ainsi ; il défie les ennemis qui font rage ; il courbe ses branches, il courbe la tête, mais ses pieds enracinés dans le rocher sont inébranlables comme ce rocher même. N'est-ce pas, Bruno ! c'est bien ta voix, ce n'est pas la neuvième symphonie qui m'a parlé d'amour ? Ce que c'est, l'amour ? Je le sais maintenant : c'est une mer d'harmonie, où se meut une flamme géante, et dans la flamme, l'Hermès de mon rêve, qui me dit : — « Tu étais à moi depuis l'origine des temps; nous nous sommes éternellement appartenus, comme le soleil au ciel. » — L'amour est un grandiose festival, avec des notes hésitantes, des sanglots orageux, des instruments en lutte, et une conclusion triomphante, un splendide cri de joie, qui se perd dans un soupir tremblant, comme la neuvième symphonie :

« — Monde, pressens-tu ton créateur ! »

Tu voyages, à présent, t'éloignant toujours davantage de moi. Quand te reverrai-je ? Mes souvenirs me consument, et pourtant le souvenir est la seule chose que nul ne puisse nous ravir. Je te vois sans cesse apparaître, dans la salle Gurzenich, cette matinée où l'on répétait le *Messie* de Handel. J'avais persuadé à ma

Digitized by Google

tante de se placer dans le voisinage de la porte ; je disais qu'on entendait mieux de loin, et je pensais qu'on voyait mieux de près. La porte s'ouvrait sans bruit ; un flot humain entrait et sortait sans cesse, mais à pas muets. On n'entendait que cette musique céleste, interrompue par le coup sec du bâton de chef d'orchestre de Hiller, et les remarques faites de sa voix claire et sonore ; puis, ô délices ! la reprise de ces passages divins qu'on aurait volontiers écoutés cent fois ! J'attendais, j'attendais toujours !

La porte se rouvrit, et je vis entrer.... Hermès ! Je faillis pousser un cri, tant était incroyable la ressemblance avec la figure qui m'était apparue en songe. C'était cette ressemblance qui déjà une fois m'avait rendue tellement distraite, en écoutant ici, près du piano, certaine suite de Bach, que je n'en avais pas entendu une note. Les dieux se plaisent à venir sous un humble déguisement dans la demeure des hommes, n'est-ce pas, méchant Hermès ! — Il laissa errer son regard dans la salle, mais il ne me vit pas, car j'étais placée à contre-jour. Mon cœur battait follement. Il s'avança tout le long des colonnes, presque jusqu'à l'orchestre, et je le perdis alors dans la demi-obscurité de la salle. Tout d'un coup, il reparut à gauche, près

Digitized by Google

de la colonnade opposée, et vint droit à moi. Il s'arrêta ; je murmurai : « — Le professeur Hallmuth ? — » Hermès s'inclina comme un simple mortel, et je le présentai, en chuchotant, à ma tante, qui entr'ouvrit ses yeux lourds de sommeil, pour les refermer aussitôt. Alors nous parlâmes, nous parlâmes tout bas, et la musique du *Messie* planait au-dessus de nous dans toute sa splendeur et sa majesté. Enfin mon père vint pour nous emmener. Bruno ! comme mon père a été bon ! N'est-ce pas ! tu n'oublieras jamais combien il a été charmant pour toi pendant ces trois jours, notre conversation à table, notre visite à la cathédrale, nos promenades à travers la ville, dans les jardins, et le concert du soir, où il se plaça entre ma tante et moi, pour que je pusse avoir à moi seule mon professeur, qui, Dieu sait comment, était parvenu à conquérir le siège voisin du mien. Les dieux savent faire des merveilles ! C'est ainsi que nous entendîmes Stockhausen, et Madame Lemans Sherrington, gazouillant l'Alleluia, et semblant la voix de cette foule qui l'écoutait. Cet alleluia vibrait en moi, comme si j'étais heureuse pour la première fois de ma vie, comme si je venais de commencer à vivre !

Et ensuite, au souper, avons-nous assez causé !

Digitized by Google

Et le lendemain, pendant la neuvième symphonie! Ah! Bruno! cette neuvième symphonie sera l'histoire de notre amour. Le soir, avant le grand chœur final, je t'appartenais pour la vie entière, et le jour suivant, nous n'entendions plus la musique; elle n'était qu'un accompagnement à l'alleluia de nos cœurs! Comme nous étions devenus habiles à utiliser les *fortissimo*, et à nous taire dès que les *piano* commençaient. Du reste, pendant la répétition du troisième jour, nous étions presque seuls sur le banc près de la fenêtre. Je crois que nous avons causé sans interruption pendant ces cinq heures, Bruno! Toutes ces nuits là je n'ai pu dormir une minute. Hier matin, le jour de notre départ, le ciel était gris et triste comme s'il avait compassion de notre pauvre rêve de bonheur, sitôt fini! A-t-il duré trois jours, trois mois ou trois ans. Je traverserais volontiers tout l'Enfer de Dante pour payer le bonheur de ces courts instants, quand même je devrais mourir avant d'être de nouveau et pour jamais réunie à toi. Je quitterais la vie tout de suite, sans plainte : j'ai vécu trois jours.

L'orage est passé, mais la pluie tombe à flots ; la température est tellement refroidie

Digitized by Google

que les fenêtres se ternissent de buée. L'aiguille du cadran continue sa marche impitoyable, et mon cœur bat très fort. Bruno, j'ai peur! Pourquoi n'es-tu pas près de moi, avec ta grande énergie? Pourquoi mon Hermès n'a-t-il pas des sandales ailées et un casque qui le rende invisible, sous lequel il pourrait toujours être à mes côtés? Ah! je t'aime tant! Je voudrais être le soleil pour t'envelopper de mes rayons, sans que tu y penses, sans que tu saches même pourquoi tout est si clair et si chaud autour de toi! Ne crains rien pour moi! Je crois en toi comme en Dieu, et ton amour est ma force.

Ton petit

ULRIC.

XXVIII

Rauchenstein, 6 juin.
5 heures du matin.

Mon tout!

La grande tempête a passé sur moi avec toutes ses foudres, mais nul ne s'en est aperçu.

Digitized by Google

Il me semblait sentir trembler les rochers sur lequel s'élève Rauchenstein ; pourtant la routine de mes devoirs journaliers ne lâchait pas prise ; il fallait décrire gaîment le festival à ma vieille tante, déchiffrer à quatre mains, jouer aux cartes et sourire toute la journée, quand je croyais voir constamment tourner le salon et les gens qui le remplissaient. Oh ! c'était affreux ! J'aurais voulu t'écrire hier au soir et je ne l'ai pas pu. J'avais comme un grand vide au dedans de moi, comme une lourde pierre à la place du cœur, et j'ai dormi profondément pendant les premières heures de la nuit, pour me réveiller avec une sensation douloureuse que je ne connaissais pas encore. J'ai pleuré, pleuré ; mes larmes coulaient plus vite que la pluie froide et grise qui continue à inonder mes carreaux. O Bruno ! que cela fait mal de pleurer ! Dis-moi ! tu aimeras encore davantage ta petite fiancée, parce qu'elle a tant souffert à cause de toi ? Les jeunes filles aimées des anciens dieux expiaient souvent cet amour de leur vie, et quand je devrais en mourir, mon Hermès, puisque tu m'as aimée, j'ai assez vécu ! Mon appui et mon soutien ! c'est toi qui relèveras mon courage, je m'enlacerai à toi comme le

Digitized by Google

lierre, et désormais aucune plainte ne profanera mes lèvres, qui ont murmuré des promesses d'amour éternel.

J'ai laissé mon père déjeûner d'abord tranquillement, et j'ai fait semblant de déjeûner aussi. Ensuite, il se leva et s'en alla dans la fenêtre. Tu as sans doute observé que nos murs sont très épais et que chaque embrasure de fenêtre forme comme une petite chambre. Il regardait tomber la pluie, en fumant. Je joignis très fort mes mains crispées et j'implorai Dieu de me donner force et courage. Enfin ma volonté triompha ; je m'approchai tout près de lui.

« — Père, j'ai quelque chose à te dire ?

« — Quoi donc, petite ; c'est si grave que cela ?

« — Oui, très grave, mon père, car cela va entraîner de grands changements.

« — Qu'est-ce qui a pu arriver en trois jours, pour changer tant de choses ?

« — Oh ! trois jours sont longs, bien longs quelquefois, et décident de toute une vie.

« — Tu excites ma curiosité !

« — Père, j'aime Bruno Hallmuth. »

Il éclata de rire.

« — Naturellement ! Cette belle passion est a suite de la comédie !

Digitized by Google

« — La suite et la fin, mon père ; nous avons échangé notre parole.

« — Que dis-tu là ?

Les veines de son front se gonflaient.

« — Je veux épouser Bruno Hallmuth ».

Ce qui suivit, je ne puis te le raconter ; je ne le sais plus moi-même. J'avais vu souvent mon père très violent ; mais cette fois ses paroles tonnaient contre moi ainsi qu'un ouragan déchaîné. J'étais debout, ne répondant pas un mot, le regardant toujours. Au dehors, la pluie semblait avoir cessé de tomber ; un silence effrayant régnait. Sa voix seule retentissait comme le tonnerre, et rien, rien n'arrêtait ces terribles paroles. Je le regardais. Il me connaît bien ; il connaît le sang des Rauchenstein, leur volonté de fer, leurs têtes aussi dures que leur rocher. Quand j'étais enfant, il évitait souvent de me révolter, car les plus sévères punitions ne faisaient que m'enraciner dans mon opiniâtreté, et le mot *crainte* était rayé de mon vocabulaire. En cette heure décisive, je ne ressentais pas davantage la crainte, mais j'éprouvais une douleur aiguë, comme si mon père m'avait lui-même labouré la poitrine avec un poignard. Croyait-il ébranler ma volonté ? Voyait-il que j'étais inflexible, et se

Digitized by Google

déchaînait-il ainsi pour écarter de son cœur et de sa maison ce qui lui paraissait une honte, le plus grand des malheurs? Il alla jusqu'à dire qu'il aimerait mieux me voir morte que ta femme. Je le regardais toujours et ne disais rien, pas un mot. Enfin, il demanda :

« — Que décides-tu ?

« — Sur son lit de mort, ma mère m'a dit deux mots dont je me souviens toujours : — « Fidélité ! Devoir ! » — Mon devoir est de t'obéir. J'attendrai qu'il te plaise de me donner ton consentement. Ma fidélité appartient pour toute ma vie au mari de mon choix.

« — Promets-moi de ne faire jamais allusion à lui par le moindre souffle, de ne pas me rappeler son existence par un seul soupir !

« — Oui, père, si tu me promets de ne jamais me donner à un autre.

« — Tu n'as pas besoin de te marier !

« — Certainement, père ; je n'ai pas non plus besoin de vivre, je n'ai besoin de rien ! Je ne demande qu'à garder ma liberté et tu n'auras jamais à souffrir de mes souffrances.

« — Tu étais aussi libre que le poulain dans la prairie, et quel usage as-tu fait de cette liberté ?

« — J'étais libre comme l'oiseau en cage ;

Digitized by Google

je n'ai jusqu'ici jamais vécu pour mon propre compte, jamais songé une fois à la vie que j'aimerais.

« — N'étais-tu pas heureuse ?

« — J'étais joyeuse.

« — Tu as raison ; tu ne sais pas encore ce qu'est le bonheur.

« — Si, père, je le sais à présent. »

L'orage allait éclater de nouveau, mais cette fois, je parlai :

« — Vois-tu, père, nous nous connaissons bien et nous savons que nous sommes tous deux inflexibles. C'est pourquoi nous nous sommes toujours gardés de nous exciter mutuellement. Cela ne mène à rien. Nous allons nous taire comme avant et prier Dieu de nous éclairer. Peut-être viendra-t-il une heure où il nous montrera notre chemin.

« — Mon enfant ! que tu me rends malheureux !

« — Tu me rends bien malheureuse, mon père ! Tu m'opposes de froids et morts préjugés de caste, qui me paraissent semblables aux armures creuses de notre salle des chevaliers ! Moi, je veux vivre !

« — Oh ! tu vivras, tu ne t'imagineras plus que pour vivre, il te faut renier ton père et tout

Digitized by Google

ce qui t'a été jusqu'ici cher et sacré! Je te procurerai tant de distractions et de plaisirs que tu regretteras ta tranquille demeure paternelle.

« — Je ne demande ni distractions ni plaisirs; tout cela n'est rien pour moi.

« — Ceci me regarde ; nous verrons si tu n'en viendras pas à me remercier de ma bonté, qui t'aura préservée du malheur et de la souffrance. Maintemant, va ! »

Je lui baisai la main, et m'en allai d'un pas pesant. Je me traînai dans l'escalier, jusqu'à ma chambre; je tombai à genoux devant mon lit, et alors, je ne sais plus. La nuit se fit autour de moi.

Je sortis de cet état en entendant frapper très fort à ma porte. C'étaient les enfants qui arrivaient pour leur leçon. Mon Dieu! et l'aveugle m'attendait! Je renvoyai les enfants et je montai. Quand j'entrai, Hulotte s'écria aussitôt:

« — Enfant! Un malheur est arrivé!

« — Un malheur et un bonheur, Hulotte! Le maître a frappé les cordes et elles ont résonné d'amour; mais mon père n'a pas voulu reconnaître le maître: il a dit: « — Ce n'est qu'un accordeur; il ne jouera pas », — et il a brisé les cordes.

Digitized by Google

« — Non, elles ne sont pas brisées, elles ne le seront pas d'ici longtemps. Attends seulement; le maître reviendra, lui qui sait leur rendre leur accord. »

Je suis trop fatiguée ; je ne puis plus écrire.

TA FIANCÉE

XXIX

Cologne, 4 juin.

Ulla! ma bien-aimée, ma fiancée, ma femme!

Est-ce bien vrai! Aucun de mes sens ne peut plus ressaisir cette idée, depuis que tu as disparu, à peine conquise, dans la fumée et le brouillard. Mes yeux sont comme éblouis d'avoir plongé dans la lumière de tes yeux ; mes oreilles n'entendent plus rien, depuis que cette douce voix a cessé de se mêler, tout bas, mais si distincte, aux bruissantes vagues d'harmonie; je ne sens plus rien que ta petite main frêle qui tremblait quand je la touchais. Je te respire, je te sens partout, et cependant je ne puis te saisir.

Pourquoi t'ai-je laissé aller ; pourquoi n'ai-

Digitized by Google

je pas achevé ce rapt audacieux ? Je t'ai tout pris et ne t'ai rien donné ! Et j'ai pourtant beaucoup à donner ! Si je suis complétement indigne de toi, j'en deviendrai digne ; l'homme qui t'a obtenue ne peut plus se laisser décourager ; il ne peut être réprouvé, puisqu'il a lu sa grâce dans ton regard. Par quoi ai-je donc pu te conquérir, belle victorieuse ?

Comme la suprême félicité nous rend humble ! Je ne t'ai pas résisté, quand tu m'as demandé de taire mon bonheur. Du reste, je ne crains rien. Non que je m'imagine être aux yeux de ton père plus que la poussière, mais parce que nul ne peut te résister. Tu sauras arracher l'impossible à ton père lui-même, et il me donnera volontairement sa fille.

Ulla, mon Ulla ! Je regarde fixement ces mots en les écrivant. Comment ai-je pu croire que tu étais à moi, quand je voyais, non pas seulement ton nom écrit, mais ta beauté étrange en face de moi. Et cependant, tant que tu étais là, que je pouvais te voir et t'entendre, cela ne me paraissait pas étonnant, mais naturel comme la lumière du soleil. Il fallait qu'il en fût ainsi. Je ne t'ai pas parlé, tu ne m'as rien répondu ; seulement, tout d'un coup, j'ai pris ta main. Elle a cherché un instant à se déga-

Digitized by Google

ger, pendant que je commençais lentement à la dépouiller de son gant.

Alors je t'ai regardée, et tu as su que cette main m'appartenait plus qu'à toi. Puis j'ai défait les innombrables boutons, j'ai suivi les veines bleues que gonfle, sans qu'elles le laissent voir, un sang orageux, les lignes délicates et révélatrices de la paume, j'ai caressé les doigts fuselés aux ongles en amande, (mes doigts croient sentir encore le contact de ta peau fine) et enfin je les ai baisés. T'en souviens-tu, Ulla? Ce mortel l'a osé; il a dans ce baiser aspiré ton âme exquise; sans doute, il en avait lu la permission dans les lignes de ta main gauche, — c'était la gauche, car à droite de toi, sommeillait ta bonne tante.

Et tu veux bien être ma femme? Sais-tu ce que cela veut dire, la femme d'un homme obscur? N'as-tu pas peur des réalités vulgaires de mon existence? As-tu bien réfléchi? Ah! Ulla! mon unique aimée, ne réfléchis pas, ne te laisse pas effrayer. Tu ne t'apercevras pas des épreuves de la vie, je me mettrai entre elles et toi. J'envierais à la souffrance l'empire qu'elle aurait sur toi, tout comme j'étais jaloux de tes joies d'enfant. Je veux être seul dans ton âme, je ne souffre en toi nulle

Digitized by Google

autre pensée ; pendant les dernières heures, j'ai épié avec soupçon dans tes yeux limpides si rien ne te troublait que la peine des adieux. Ma bien-aimée, tu le sais, n'est-ce pas? Il faut que tu ne voies, n'entendes, ne sentes, ne respires que pour moi, ou nous mourrons tous deux? Est-ce que je te martyrise? Ulla, ma princesse, je sais que je te tourmenterai ; mais tu ne m'aurais pas écouté si tu ne m'aimais pas, et je ne puis être autrement. Je ne connais plus ni digues ni barrières. Tu es à moi ; il faut que tu sois à moi tout entière. Tu ne l'as pas oublié? Ou ne m'aurais-tu pas bien compris? Je te laisse encore deux semaines de liberté, pas une heure de plus. Lorsque les cloches de votre chapelle auront encore une fois sonné le dimanche, je viendrai chercher ma femme, et elle ne rentrera plus dans ce château, si ce n'est avec moi. Car je hais les objets qui t'ont connue avant que je n'aie vu ta forme gracieuse. J'en veux aux montagnes, à la rivière, aux rochers et à la forêt, surtout à la forêt à laquelle tu portais tes chagrins. Si j'étais le maître du monde, je la détruirais ; un tremblement de terre engloutirait tout, et je tuerais en toi jusqu'au souvenir. Ulla! tu es à moi, toute à moi! Entends-tu! Je ne supporte en toi pas un souvenir qui me soit étranger.

Digitized by Google

Mon Dieu ! pourquoi ne puis-je effacer ton passé ; je suis devant lui comme devant quelque chose d'irrévocable qui me rend fou. Pendant des années, tu as ri, parlé, pensé, aimé, et je ne puis le défaire ; il faut quo j'apprenne à supporter cette idée. Sais-tu ce que j'ai éprouvé lorsque ta première lettre est arrivée, dans ma vieille maison à grands pignons, il y a bientôt quatre mois ?

D'abord, je l'ai regardée avec étonnement ; puis cette main, qui pour la première fois avait tracé mon nom, m'a fait peur ; j'ai été frappé, dès le premier abord, de la fermeté correcte des lignes. Avant d'ouvrir l'enveloppe, je secouai cette influence étrange, et me couvris d'un masque de railleur frivole. Mais l'influence reparut, et maintenant je suis soumis à son charme magique. Nous autres audacieux, nous sommes plus vulnérables encore que le reste des humains. Lorsque j'allai à Rauchenstein, je t'aimais déjà, du moins l'image que je me faisais de toi.

Je fis ce voyage pour me guérir par le contraste qui devait exister entre mon rêve et la réalité. J'attendais une belle et noble fille de prince, à laquelle manquerait l'attrait suprême, celui d'une âme divine. Je ne sais si

Digitized by Google

je fus heureux ou offensé, quand je vis au premier regard, que tu étais bien au-dessus de ce que je croyais, de ce qu'un homme pouvait d'ailleurs se figurer. Il est dur aux gens de mon caractère de se courber devant une nature supérieure.

J'éprouvai d'abord une sorte de colère contre toi et ton charme triomphant. Jamais je ne t'oublierai, te précipitant dans la chambre, curieuse comme une enfant, brusque et ardente, débordante de vie dans tous tes nerfs. Alors tu te redressas ; tu es très grande ! Je crois que tu atteins plus haut que mon cœur, jusqu'à mon épaule. Quand pourrons-nous nous mesurer l'un près de l'autre, Ulla ! Encore treize jours d'attente ! Ah ! si tu n'étais pas si belle, si tu n'avais rien de ce que les autres admirent ; car tu dois n'être que pour moi seul !

Il faut maintenant que je parte. Une heure s'est écoulée depuis que ta voix a retenti à mes oreilles. Comment supporter tant d'autres heures !

D'ici, au moins, je vois la gare, où tu as disparu à mes yeux, le visage enveloppé de ton léger voile gris. Ton dernier regard n'a pas été pour moi ; il a erré sur la ville,

Digitized by Google

comme si tu lui disais adieu. Ulla, pourquoi ne m'as-tu pas regardé?

A cause des « autres? » — « Les autres » existent donc encore pour toi? — Et pourquoi a tremblé ta lèvre courte et hautaine? De défi, parce que tu me l'avais refusé, le premier, le seul baiser? Ah! mon enfant bien-aimé, mon pauvre petit Ulric, comme tu expieras terriblement ce refus, la première fois que je te tiendrai dans mes bras.

Celui qui s'abandonne à toi,

BRUNO.

XXX

Rauchenstein, 6 juin au soir.

Ma vie!

J'ai ta première lettre dans mes mains, sous mes yeux, dans mon cœur. Je n'ai pas rêvé que je t'appartenais. N'est-ce pas, Bruno? aussi fort que notre amour, ton cœur sera fort! Tu m'aideras, tu me soutiendras dans mon pénible chemin; car je ne puis plus marcher seule depuis que je me suis donnée! Tout mon orgueil, toute mon opiniâtreté sont brisés, et

Digitized by Google

avec eux, le sentiment de ma force ; je vis seulement parce que j'aime ; sans cela, je voudrais me coucher à terre et mourir, tant je me sens faible. Oh ! ne sois pas jaloux du passé ; il est tout en toi, illuminé par toi ! Mais aide-moi à supporter le présent.

N'est-il pas vrai, tu me comprends mieux que je ne me comprends moi-même ? Tu sais donc que je ne ferai rien de violent. Je ne pourrais ni être heureuse, ni te rendre heureux, si je foulais aux pieds des devoirs sacrés. J'espère triompher de mon père par la patience et la fidélité. Il croit certainement qu'il s'agit d'un caprice passager ; que je n'ai pas soigneusement interrogé mon cœur et qu'après des réflexions sérieuses, je lui reviendrai. Ah ! pardonne-lui son chagrin et ses préjugés. Jamais je ne les ai partagés, moi !... L'homme que j'aime est un roi ; il dépasse les autres de toute la tête, il peut donc regarder avec dédain les oisifs qui font honte à l'orgueil de leur nom ; mais il faut que mon roi soit généreux, qu'il supporte et sache comprendre les esprits moins vastes qui ne peuvent se dépouiller des idées de toute leur vie.

Dans quinze jours, tu veux être ici. Oh ! Bruno, Bruno ! C'est impossible ! Qu'est-ce que

Digitized by Google

quinze jours contre des préjugés de soixante ans ! Je sais que tu voudrais venir à mon secours, qu'il te semble terrible de me laisser seule ainsi dans la tempête ; mais pourvu que je me sente environnée de ta pensée, ma force grandira. Ta présence ici ne ferait qu'envenimer la situation, et je tremblerais entre mon père et toi, comme une feuille au vent. Je ne quitterai pas la maison de mon père sans son consentement ; — jamais, Bruno, même pour toi ! Oh ! ne m'en veux pas, n'accuse pas mon amour de faiblesse, parce que tu n'as sur terre aucun autre lien, tandis que je suis liée par des devoirs sacrés. Je douterais de moi même, de toi, du monde entier, si je leur devenais infidèle. Jamais plus je n'aurais le cœur joyeux ; et tu veux me faire entrer comme un rayon de soleil dans ta maison silencieuse !

Il serait bien facile de ne suivre que notre penchant, et de nous appartenir l'un à l'autre en face du monde entier. Mais ce serait fuir lâchement la lutte au lieu de combattre, et nous nous disons des âmes héroïques ! Notre amour est déjà un bonheur si grand, si merveilleux, que nous pouvons bien vivre quelque temps, de cette seule certitude. Unis pour l'éternité ! Rien, rien ne peut plus nous séparer ou nous

Digitized by Google

arracher l'un à l'autre, jusqu'à la mort. Nous nous sommes tous deux débattus, résistant à cette puissance qui nous poussait l'un vers l'autre. Nous voulions ignorer l'amour qui était déjà depuis longtemps notre maître. Oh ! Bruno ! c'est moi, l'élue, l'heureuse, à laquelle il sera donné d'être ta femme ! Laisse-moi te prouver que je suis digne de toi. Mon intelligence et ma science n'atteignent pas à ton cœur, pas même à tes pieds, mais la force de mon amour et de mon joyeux sacrifice peut se mesurer avec la tienne.

Si je pouvais me sacrifier seule, sans que tu eusses à souffrir ! Mais, par moi, tu es accablé de douleur ; par ma faute, le regret brûlant est entré dans ton cœur fier ! Que puis-je faire, mon bien-aimé, pour que tu ne souffres pas ? Tu m'as dit une fois que je ne savais pas donner. Ah ! pourras-tu le dire à présent ? Te semble-t-il que je sois avare ? Ou m'aimes-tu tellement que tu puisses vivre de ma vie et mesurer la grandeur de mon abandon ? Oh ! de grâce, Bruno, ne doute pas de moi, ou je ne pourrai jamais lutter jusqu'au bout.

TA FIANCÉE.

Digitized by Google

XXXI

Greifswald, 7 juin.

J'arrive et ne trouve pas un mot de toi, mon enfant adorée. Durant ce long voyage, j'ai vécu dans l'attente de ta première lettre et je ne reçois rien. Est-ce mon impatience ou bien un pressentiment ? Grand Dieu ! tu n'es pas malade? Non, Ulla, non, la maladie est pour les êtres faibles et non pour ma bien-aimée.

Je suis resté un jour à Berlin, pour y acheter le mobilier de ta chambre. Tout sera ponctuellement ici dans onze jours. Le reste de la maison attend depuis longtemps sa maîtresse. Je t'ai peut-être écrit déjà que cette maison est vaste. N'auras-tu pas peur du profond et obscur vestibule, avec ses froides dalles? Il est à un bout de la maison et la traverse pour conduire à la cour. Tu ne trouveras pas ici de jardin, mais tu n'en souffriras pas. Une porte, cachée dans une niche de pierre, mène aux pièces sombres du rez-de-chaussée que j'habite. L'étage supérieur a des appartements clairs et agréables, même ceux qui ouvrent sur la place leurs vieilles fenêtres en meurtrières ; mais la plupart donnent sur la rue. Il y a en tout

Digitized by Google

onze pièces en haut, dix en bas, mais beaucoup servent pour les usages domestiques. Cela te plaira-t-il ainsi ? Préfères-tu une autre maison ? J'en changerai volontiers ! Si celle-ci t'est désagréable, je la ferai démolir de bon cœur ; j'abandonnerai même l'université, si tu le veux, et nous irons ensemble vers le Midi. Demande-moi seulement quelque chose; fais-moi la grâce d'exprimer une volonté. Tu sais aussi, ma bien-aimée, maintenant que tu es mienne, que je veux te voir tenir tout de moi, fût-ce la moindre épingle. N'emporte rien du château de ton père; je briserais et déchirerais tout !

Je meurs du désir de te voir. Un seul mot, un mot de tendresse, pour me dire que tu es toujours la même ! Je ne doute pas de toi, ce serait faire injure à ta pureté céleste : tu ne peux ouvrir ainsi ton âme qu'à un seul. Non, je ne doute pas, mais tu m'as été aussi rapidement enlevée que si tout n'avait été qu'un rêve. Je le vois encore, dans ce demi-jour, sous la fenêtre, ce merveilleux visage de jeune fille, un peu troublé, un peu railleur, mais gardant cet embarras, malgré toute la dignité de son rang. Un nuage passa devant mes yeux, comme à Rauchenstein, lorsque tu

Digitized by Google

entras pendant que j'étais au piano ; je crus avoir une vision. Je ne sais ce que je dis alors : j'avais perdu la conscience de mes actes, et je ne l'ai pas retrouvée. Je ne me rappelle qu'une chose de ce premier jour, c'est que je ris aux éclats, en t'entendant, sur une question des tiens, parler de quelque détail de la vie quotidienne. Le mot « argent » dans ta bouche !... Tu ne peux t'en faire une idée ; mais ce mot semblait un anachronisme, déesse ! Et la première fois qu'on te voyant rire (suis-je l'heureux mortel qui te fis rire ?) j'aperçus l'éblouissante rangée de tes dents ! Tu vas me dire encore : « Je veux être aimée pour mon âme et non pour ma figure. » Peut-on séparer l'une de l'autre ? Si ton âme était différente, tes yeux, ton teint, ton port de tête seraient tout autres ; et ton cou mince et élégant, dont j'ai étudié les lignes, quand tu te détournais pour parler à ta tante ! Veux-tu me donner la mesure de ta taille ? Je voudrais savoir si je puis l'entourer de mes mains.

Ah ! mon enfant, écris-moi, écris-moi, ou je deviendrai fou. Je n'ai pu dormir, j'ai trouvé ici beaucoup de travail, mais je ne suis même pas capable de corriger des épreuves. Alors je

Digitized by Google

m'en vais au bord de la mer, et je me couche, comme un amoureux ridicule, sur l'affreuse grève de Wieck.

Ulla, tu aurais dû me laisser soutenir la lutte, si tes prévisions t'ont trompée ! Ou bien serait-ce moi que tu as voulu tromper, en me disant: — « Ne crains rien ; mon père m'a toujours assuré qu'il me laisserait libre dans mon choix. »

Mais pourquoi, puisque tu étais si sûre, ne m'as-tu pas laissé lui parler? J'ai été trop aveugle d'espérer ainsi ! La liberté que te promettait ton père était celle de choisir entre tes égaux; jamais il n'a songé à te voir descendre au-dessous de toi, jusqu'à la « populace. » Pardonne, si je suis injuste envers lui ; pardonne ! L'inquiétude me fait presque redevenir l'homme que j'étais, avant de sentir dans la mienne ta main délicate. Si jamais tu me la retirais,...que Dieu ait pitié alors de toi et de moi !

Ton Bruno

XXXIII

Rauchenstein, 7 juin.

Encore un jour d'écoulé, un jour pesant, et une nuit, mon bien-aimé ! J'ai passé la nuit

Digitized by Google

sans dormir, entendant la pluie qui tombe encore ce matin. En bas, la Lahn roule des vagues écumantes et brunes; les feuilles des tilleuls pendent, comme chargées de larmes. Il me semble que je suis une de ces pauvres feuilles de tilleul. Comment peut-on pleurer ainsi ! J'ai honte de moi, quand je pleure, mais je ne puis toujours être forte, je ne suis pas de pierre. Il me faudra encore aujourd'hui renvoyer les enfants. La tête me fait tellement mal, que je suis incapable de leur donner leur leçon convenablement. Il faut une très grande dépense de force pour cela, et pour venir à bout du reste de la journée. Je sens mon visage s'immobiliser au milieu d'un sourire contraint. Mon père souffre aussi, je le vois. Le repos de son âme a fui, et il me semble que j'ai de graves torts envers lui. Mais qu'y puis-je faire, si je t'aime ?

Je t'aimais avant de le savoir. Lui-même a été ravi de toi, et pour des préjugés de caste, je renoncerais au seul homme que je puisse aimer dans le monde entier. Tu sais, Bruno, que nous sommes nés l'un pour l'autre, que nous devions forcément nous rencontrer, que nous ne pouvions vivre séparés ! Si je foule mon cœur aux pieds, j'écraserai le tien en même

Digitized by Google

temps, car tu vis en moi. Une nature violente comme la tienne ne pourrait survivre à un renoncement. Oh ! je te connais bien. Alors que puis-je faire ? Je suis entre vous deux, auxquels j'appartiens de toute mon âme. Pour vous deux, je voudrais me couper en morceaux. Je ne puis vous voir souffrir ni l'un ni l'autre, et je suis impuissante à vous rendre heureux tous deux ! Si je fais ce que veut l'un, je conduis l'autre aux limites du désespoir. Auquel appartiens-je davantage ? Les devoirs filiaux sont-ils plus grands que le devoir d'un véritable amour ? Si tu étais heureux, content, et si tu avais des affections autour de toi, je te dirais : « — Mon bien-aimé, nous ferons comme ma vieille tante et le marquis, et nous resterons fidèles l'un à l'autre quatre-vingts ans, dans le silence de nos cœurs —». Mais je ne vivrais pas quatre-vingts ans ; je ne vivrais pas un an avec cette douleur. Et toi ? Tu n'es pas un marquis de l'ancien régime, à tête poudrée, ayant, sous son jabot de dentelles, un cœur qui ne se brise pas. Tu es orageux comme la Lahn, et tu n'as jamais appris à renoncer à ta volonté ; tu es solitaire, tu n'as personne au monde que ton petit Ulric. — Que dois-je faire ? Cette nuit, je me débattais dans mon lit,

Digitized by Google

si grandes étaient mes luttes et mes douleurs, et personne ici qui puisse me guider, personne à qui demander conseil ! Pourquoi suis-je au monde, si c'est pour rendre malheureux ceux que j'aime plus que ma vie? Pourquoi ne puis-je les prendre tous dans mes bras, les rapprocher et leur dire : « — Soyons heureux ensemble. Qu'importe qu'on ait quelques ancêtres, dont plusieurs du reste ne font pas toujours honneur à la famille, ou qu'on ne puisse accrocher dans une salle des gardes, le portrait d'aïeux qui ont forcément dû exister cependant ? »

Je ne vois pas de différence. Pourquoi serai-je contrainte à rester dans mon milieu, si je n'y trouve personne qui me plaise ? Je regarde comme au-dessous de ma dignité de me marier sans amour ; je vaux trop pour cela à mes propres yeux, et je ne veux pas commettre cette injustice envers un autre, qui désire peut-être aussi trouver l'amour profond et complet auquel il a droit. Je n'aurais jamais pu quitter mon père, si je n'avais rencontré un homme qui m'est plus cher que moi-même, que tout au monde, pour lequel je traverserais l'enfer. Oui, je le traverserais pour toi que j'aime si ardemment, mon Bruno ! Ne doute jamais de moi. Ce serait impie, maintenant que

Digitized by Google

j'ai tant souffert et tant lutté pour toi. Mes aspirations vers toi sont si vives qu'il me semble que tu devrais apparaître ; il est impossible que tu n'en subisses pas l'influence. Et si tu étais ici, je te presserais moi-même d'en partir, car tout deviendrait mille fois plus difficile. Rien ne viendra-t-il à mon secours ! Mes jours seront-ils éternellement gris et froids comme cette pluie qui tombe ? O ! Bruno ! Bruno ! mon soleil ! Comme j'ai besoin de toi !

Celle qui est tienne.

XXXVII

Rauchenstein, 9 juin.

Ah ! je n'aurais pas dû t'écrire que j'avais à lutter. Ta ferme assurance n'aurait pas cessé d'être mon appui. Dès lors que j'ai semé dans ton âme la douleur et le doute, je dois l'aider à les porter, cette âme orageuse et insoumise ! Ah ! je te connais bien, mon autre moi-même ! C'est que ce que je serais, si l'éducation ne m'avait pliée, ciselée, enfermée dans ses limites. Parle-moi encore de notre future demeure. Dis toujours « — Nous » — et « — Notre — »

Digitized by Google

Je consens volontiers à tout te devoir pour ma personne et pour mon cœur. Comment vas-tu t'imaginer que ta maison me semblera triste ? Chaque endroit que tes pas ont foulé me devient sacré : les lieux où s'est promené ton regard, où tu as pensé, lutté, souffert et combattu ! Tu croiras bientôt n'avoir jamais connu ta vieille maison sans ma présence, n'avoir jamais été seul, toujours m'avoir possédée même avant de penser et de sentir. Je bénis le jour où j'ai pris mon courage à deux mains, pour écrire la première fois — « Très honoré Professeur. » — N'est-ce pas une puissance supérieure qui a guidé ma plume?

Bruno, ne t'inquiète pas si je dois un peu souffrir. Mon bonheur est tellement infini qu'il vaut bien un tel prix. L'inaccessible t'a toujours attiré ; je suis de même ! Et maintenant que nous sommes unis, il n'y aura pas de digues que nous ne brisions, pas de barrières que nous ne franchissions, pas de but que nous ne puissions atteindre ! Mes lettres, sans doute, ont été lâches, comme si je ne possédais plus ni force, ni confiance. Je ne sais plus ce que je t'ai écrit, tandis que je n'oublierai jamais ce que tu m'as répondu. Mais j'ai la sensation de t'avoir alourdi le cœur, et cela

Digitized by Google

ne doit pas être. Non, gardons un cœur léger! L'obstacle qui se met dans notre chemin n'est qu'un préjugé, quelque chose d'insaisissable, d'intangible, devenu sans valeur. Je suis trop l'enfant de mon siècle pour ne pas être au-dessus des préjugés; mais je suis trop l'enfant de mon père pour ne pas faire jusqu'au bout ce que je crois mon devoir. Offenser mon père! — Non, Bruno, tu ne demandes pas cela de moi! Toi qui conserves, avec la vénération du souvenir, les chambres désertes de tes parents morts, tu comprendras que je respecte ses cheveux gris. Nous trouverons notre voie quelque jour ; nous ne la voyons pas encore clairement, parce que notre vue est trop courte et troublée par le reflux ardent du sang vers le cœur. Alors des nuages passent devant les yeux, et tout devient grisâtre; puis ces nuages se dissipent et pendant une seconde, on entrevoit le ciel bleu. Mon *ciel bleu*, c'est une certaine maison de Greifswald, où quelqu'un est assis, la tête dans ses mains, devant une montagne de savants papiers. Sur cette montagne, il y a une feuille de forme toute différente, où sont tracés ces mots : — « Mon adorée! ma femme! » — Si cette image pouvait souvent se refléter dans mon âme, et percer les nuages

Digitized by Google

détestés qui la voilent à mes yeux ! Tu sais, cependant, Bruno, que le soleil est toujours immédiatement derrière les nuages et qu'il a plus de force qu'eux ? Ce ne sont que des chimères, des préjugés de notre petite terre, qui s'imagine tout d'un coup le soleil trop lumineux. Il me semble être au milieu d'un jardin pendant la tempête ; c'est un affreux spectacle ; on croit tout perdu, tout détruit. Le lendemain, il refleurit mille fois plus beau. Toutes ses fleurs sont pour toi. Avant l'orage, elles étaient closes et invisibles ; mais, au premier rayon du soleil, tout s'est épanoui dans un élan de joie intense. M'aimes-tu, Bruno ? Dis-moi, m'aimes-tu beaucoup ? Assez, comprends-tu, pour que l'enfer te soit un paradis, si j'y suis avec toi ? N'est-ce pas, il t'est impossible de ne plus m'aimer ? Tu mourrais plutôt et moi aussi.

TON ULLA.

XXXIV

Greifswald, 9 juin.

Alors plus d'espoir ! C'est bien la vie, telle que je la connaissais, avant d'avoir plongé mon

Digitized by Google

regard dans tes yeux pleins de lumière; c'est elle avec tous ces fantômes du cerveau qui remplacent pour vous autres grands du monde la souffrance véritable, car souffrir est une loi, et vous ne pouvez lui échapper toujours.

Ma princesse a dû pleurer, elle est tombée à genoux devant son lit et s'est évanouie sous la colère terrible de son père. Et il me faut supporter cela? Je suis tout à fait calme; ne crains pas que j'aie une seule parole dure; je ne veux pas te blesser, comme font ceux que tu nommes les tiens. Mais jamais je n'ai ressenti autant de haine et d'amertume, qu'au moment où j'ai lu ta dernière lettre.

Toutes trois, les trois dernières, me sont parvenues en même temps. D'abord, ce merveilleux cri d'amour, qui m'a ravi l'âme; la première fois que tu m'écrivais : — « Toi » — et « Bruno ! » Tu m'emportais jusqu'aux hauteurs, d'où je suis retombé tout au fond de ma terrestre bassesse, en lisant ta lettre du second jour. Vois-tu maintenant combien le plébéïen, le démocrate, avait raison, lorsqu'il disait que la famille était le plus dangereux ennemi de l'homme ?

Oh ! mon enfant ! comment as-tu pu m'amener à une pareille situation vis-à-vis de ton

Digitized by Google

père ? Ne t'a-t-il pas dit que cet homme devait être bien lâche, pour ne pas oser affronter sa présence, et charger une frêle jeune fille de solliciter pour lui ? Craignais-tu qu'il ne me fît subir un interrogatoire, et que l'homme du peuple n'eût rien à répondre au prince ? La fin de tout est la mort ; Ulla, je mourrais de grand cœur pour toi, — même de la main de ton père !

Enfin, tout cela est passé ! Il s'agit maintenant de l'avenir. Ton père refuse de te donner à moi de bon gré ; il reste à employer la contrainte, la force. As-tu du courage ? Toi seule en as besoin, car tout est entre tes mains. Et je sais que tu n'as pas ce courage ; je le sais, parce que je te connais. Tu t'attaches aux préjugés, tu les nommes *Devoir*, et tu agis contre la loi suprême de la nature, celle de l'amour. Tu demandes même si je pourrais renoncer à toi ! Comment as-tu pu penser cela, bien plus, l'écrire ? Le jour où tu me diras : « J'ai cédé à mon père — » ce jour-là, je me tuerai. Mais, tu le sais, la vérité vaut plus que la vie. Si ta foi commence jamais à chanceler, alors, parle : si tu hésites, si tu réfléchis, je disparais, je plonge dans l'abîme ; tu n'en sauras jamais rien... Je ne veux pas que, pour moi, il monte

Digitized by Google

une larme dans tes yeux que la colère d'un autre a trop fait pleurer. Si tu n'en avais pas déjà versé, avec quelle volupté je t'aurais fait répandre tes premières larmes ; j'aurais été, je crois, capable de te torturer, pour essuyer ensuite ces pleurs avec mes lèvres.

Non, je ne te rends pas ta liberté, tant que tu m'aimeras. Toujours, tous les jours, je veux te prier et te conjurer, t'importuner et te poursuivre, jusqu'à ce que tu consentes à mettre de côté les lois du monde qui est le tien, pour venir à moi. S'il te faut la bénédiction d'un prêtre, nous en trouverons un dans ce pays ou dans tout autre ; je n'en ai pas besoin pour te rester fidèle. Mais, sans doute, en ta qualité de femme, tu ne saurais te passer de tout cérémonial. Dis, Ulla, le jour où nous nous reverrons, ne sera-t-il pas plus beau que tous les mariages princiers de ta famille, de tes aïeules, de tes cousines, où la fiancée, écrasée sous ses draperies de soie, pâle comme son grand voile, suivie de pages ou de jeunes filles, marche, chancelante, à l'autel, entre les rangs envieux de toute une parenté, qui la critique et l'observe ; près d'elle, un adolescent en uniforme, souriant et gauche, ou peut-être un vieux pécheur blasé, aux cheveux déjà gri-

Digitized by Google

sonnants, décoré de tous les ordres d'Europe et d'ailleurs. Et cela t'aurait suffi ? Jamais ! Ou bien encore le dîner de gala, et la réception du lendemain ? Si tu désires tout cela, dis-le, tu auras des prétendants et des adorateurs en foule.

Quant à moi, ma gracieuse fiancée, je ne pourrais jamais me soumettre à votre étiquette de cour, même si les paroles offensantes de ton père ne se plaçaient entre lui et moi. Tu me les as cachées; mais l'oreille de mon esprit les a entendues. J'aurais dû te dire depuis longtemps que je n'étais pas de votre sorte, lorsque tu me dépeignais ton existence, près de ce Rhin ensoleillé, où tout est chant et mélodie. Je ne le sentais pas alors, parce que l'inaccessible était devenu mon partage, parce qu'une étoile quittait sa sphère pour descendre jusqu'à moi. A présent, je me retrouve marchant sur la terre. Les nuages roses se sont, en effet, déchirés, et je revois au travers le même ciel, avec ses inapprochables étoiles, qui, depuis si longtemps, raillent les fils de la terre. L'amour lui-même est un malheur; c'est la plus raffinée des souffrances avec lesquelles la mort mûrit les fruits qu'elle se réserve. Mais quelle puissanee, quelle force de démon

Digitized by Google

a pu pendant huit longs jours supprimer l'abîme entre nous ? Pour huit jours ou pour jamais, ma bien-aimée ? Je cherche avec soupçon dans toutes tes pages un mot qui m'offense, et l'esprit égaré, je finis par ne plus sentir qu'une chose : c'est que je n'étais pas digne du rêve de ton amour, que je n'ai rien de ta générosité, de ton abnégation. — Pourtant tu m'as ployé, moi aussi, tu m'as chassé hors de ma propre nature, car celle-ci t'aurait blessée par son contact.

Tout autour de moi, le soleil, l'été ! Connais-tu notre été du Nord ? Il a quelque chose d'attendrissant, de douloureux, comme une larme dans les yeux d'un rude guerrier, comme le premier désir de Bruno Hallmuth. Toute ma vie, je m'étais préservé des désirs et des souhaits, parce que je me serais senti humilié de vouloir ce que je ne pouvais seul atteindre ou accomplir. J'étais libre, parce que je ne désirais rien. Maintenant, ah ! maintenant toutes mes sensations et mes pensées se concentrent dans un désir, dans une aspiration vers toi, l'inaccessible !

TON ESCLAVE.

P. S. — Peux-tu continuer à m'écrire ?

Digitized by Google

Si je ne reçois pas de lettres, je partirai aussitôt pour te joindre. Qu'alors ton château, s'il veut, s'écroule sur moi !

XXXV

Rauchenstein, 11 juin.

Ah ! Bruno ! tu souffres, et par ma faute ! Oh ! pourquoi nous sommes-nous rencontrés, pour que je te rendisses malheureux ! Tu n'avais jamais encore éprouvé la souffrance, et il faut que, par moi, tu apprennes à la connaître ! Je voudrais pouvoir mourir tout d'un coup. Alors tu conserverais de moi un souvenir plein de tristesse, au lieu de ce désir brûlant qui te ronge le cœur. Que faut-il faire pour que tu ne souffres pas ? Je puis porter courageusement ma douleur, mais non la tienne ! J'ai été égoïste de tout te raconter, sans réfléchir que je soulèverais en toi une pareille tempête. Je ne pensais qu'à me faire un appui de ta force, car, depuis que je t'appartiens, je ne puis rien à moi seule, je cherche tout en toi ! C'est ma faute ! je n'ai pas

Digitized by Google

été la femme vaillante que nul orage n'effraie; au premier éclair, je me suis précipitée dans tes bras comme un enfant craintif ; tu as été épouvanté, parce que tu ne m'avais jamais vue ainsi, et tu m'as crue frappée à mort. C'est ma lâcheté qui te rend si malheureux ! Sois tranquille ; je ne serai plus jamais indigne de toi ; je ne pleurerai plus, mais je serai reconnaissante de pouvoir te porter dans mon cœur. Ne dis pas que tu n'es pas fait pour ce monde qui est le mien, car cela me déchire l'âme. Quand tu le méprises, il me paraît alors une ridicule mascarade ; et pourtant il a le droit d'exister tel qu'il est ! Pas plus que moi, tu ne peux supprimer ton éducation et tes préjugés héréditaires ; du moins, ne pouvons-nous les fondre ensemble, dans notre immense amour !

Nous voulons tous deux, seulement, faire ce qui est juste, afin de pouvoir toujours garder l'estime l'un de l'autre. Et j'aurais peur, Bruno, si je fuyais la maison paternelle, qu'il ne vînt un moment dans notre vie, où tu t'en souviendrais, pour n'avoir plus confiance en moi. Non, je ne peux pas fuir ! Quand tu ne devrais pas me mépriser, je me mépriserais moi-même, et ton plus ardent amour ne pourrait m'en consoler ; je ne veux pas ramper devant

Digitized by Google

toi comme une esclave, mais être libre et ton égale. Si, pourtant ; je veux bien t'obéir comme une esclave, mettre mes mains sous tes pas, te servir d'échelon pour monter plus haut ; mais parce que ce serait ma joie de t'apporter en sacrifice ce que j'ai de plus précieux, ma liberté, jamais parce que j'aurais honte devant toi et devant moi-même ! Avoir honte ! je ne puis pas ! je n'y survivrais pas. C'est tête levée que je veux marcher près de toi, et dire avec fierté : « Voilà mon mari ! » Peux-tu me comprendre, Bruno ? Ah ! tu es si loin, et tu liras si lentement ce que j'écris, au lieu de le lire d'un regard dans mes yeux. Tu verrais alors que je ne puis vraiment pas ! A la pensée d'avoir trompé mon père, trompé qui que ce soit, je serais obligée de baisser les yeux devant toi, moi, ton Ulla. Fuir, moi ! non, Bruno, tu ne peux le demander. Tu as écrit cela dans le premier soulèvement de colère, dans ta première douleur de ne pouvoir me délivrer ; mais avant que ta lettre ne me fût parvenue, tu savais déjà ce que je répondrais ! Tu connais bien ta petite Ulla ! Oui, c'est ma faute, et cette lettre est ma punition, pour avoir été si lâche.

Notre correspondance n'est soumise à aucune restriction ; mon père m'a dit seulement une

Digitized by Google

fois : « — Je voudrais lire tes lettres que tu écris, Ulla. »

« — Oui, père — ai-je répondu, — » tu peux les lire d'un bout à l'autre ; il n'y a pas un mot que tu ne puisses voir, rien de déshonorant dont j'aie lieu de rougir. Mais, si tu l'exigeais, ce serait pour moi la plus terrible des humiliations, comme si j'avais perdu ta confiance.

« — Qui te dit que tu ne l'as pas perdue ?

« — Oh ! Père ! »

Il se tut, et n'en a plus jamais reparlé. Depuis quelques jours, j'ai été sans cesse pourchassée, et je n'en puis plus. Mes heures matinales se trouvent supprimées, car mon père m'envoie chercher dès cinq heures pour la promenade. Il m'a vertement réprimandée d'avoir négligé les leçons des enfants : « — Ou l'un, ou l'autre : tu n'étais pas obligée à l'entreprendre, mais une fois qu'on s'est créé un devoir, il n'y a rien qui puisse vous en délier. — »

On dirait que tout le monde s'est donné le mot pour ne jamais me laisser en repos. La vieille tante veut me garder plus longtemps ; l'autre veut jouer à quatre mains, et avec cela, elles me répètent : — « Repose-toi donc, petite ! tu es vraiment un peu pâle ! » — Peut-être

Digitized by Google

cela vaut-il mieux ainsi, car, dès que je suis seule, une lassitude me gagne : c'est comme un poids de plomb ; il m'est impossible de penser; on dirait que mon cerveau est paralysé. Je deviens distraite, j'oublie sans cesse, et j'ai toujours une réplique irritable au bout de la langue, lorsqu'on me gronde. Personne n'est habitué à me voir si distraite ; aussi n'a-t-on pas autant de patience à cet égard que pour mes autres défauts qu'on connaît depuis longtemps. Hulotte seule me laisse un peu de paix ; au lieu de me faire toujours lire, elle me raconte des histoires du vieux temps, l'histoire de son propre amour. Mais les histoires d'amour, je m'en aperçois, finissent si souvent mal qu'elles laissent le cœur encore plus lourd. Je ne peux plus chanter ; mon gosier est trop serré ; aucune note ne sort. On s'est aperçu que j'étais toute changée depuis le festival ; quelle grande découverte ! — « Oui », — a dit mon père, sèchement, — « quand on veut faire plaisir aux enfants, ils prennent aussitôt le mors aux dents, et vous jugez des conséquences ! »

Je fais tous mes efforts pour redevenir telle qu'auparavant ; mais rien ne va plus, et le seul résultat est de mécontenter et d'impatienter mon entourage.

Digitized by Google

Ah ! je suis si lasse ! Il me semble que mon cœur est de pierre et qu'à chaque pas il devient plus pesant. Et puis, dès que je marche, je suis tout essoufflée, chose que mon père ne peut souffrir, lui qui m'a si bien appris à ménager ma respiration. Je ne me reconnais plus moi-même. Je ne suis plus moi, il est vrai, mais ta fiancée, et ta fiancée seule vit encore en moi ; tout le reste est éteint, et n'a plus qu'une apparence de vie, sans âme !

Mon père et moi, nous gardons maintenant presque toujours le silence, jusqu'à ce qu'il me dise tout d'un coup : « — Parle-moi donc un peu ! » Alors je redescends du haut de mes rêves, et je dis je ne sais quoi, sans comprendre mes propres paroles, et ce que je dis sonne aussi faux qu'un piano désaccordé. Il me répond avec impatience, et nous nous taisons de nouveau, de sorte que je remercie Dieu, lorsque nous ne sommes pas seuls, mais que notre tête-à-tête est rompu par quelque tiers qui ne se doute pas de la situation. Ah ! Bruno, que nous sommes petits, nous autres hommes ! Chacun de nous ne voit pas plus loin que sa main, toi, mon père et moi, et les autres ! Nous tâtonnons à travers le monde, cherchant notre chemin, ce monde aussi sim-

Digitized by Google

ple pourtant qu'une combinaison d'admirables rouages. Dans toute la nature, les êtres qui s'aiment, se bâtissent un nid et y vivent heureux. L'homme seul foule cette loi aux pieds, et la déclare honteuse. Ah! Bruno! je voudrais pouvoir fuir dans tes bras, me cacher tout entière sur ta poitrine!

TON ULLA

XXXVI

Greifswald, 13 juin.

Quelle enfant tu es, ma petite femme, et quelle femme, ma délicate enfant! Tu voudrais mourir pour que je ne souffre pas. Oui, ce serait plus aisé que de vivre, mais je ne te permets pas cela. Je veux que tu vives, pour moi, par moi et en moi. Voilà ce qui t'effraie et te fait reculer.

Je prétends te posséder tout entière, entends-tu, ma princesse! Chaque atome de ton être deviendra mien, et je me raillerai du ciel et de la terre, quand une fois je te tiendrai dans mes bras. Toutes les nuits, je rêve que je t'emporte du château de ton père, dans ma sombre

Digitized by Google

maison, et je me réveille parce que je sens sur ma joue la caresse de tes cheveux. Puis, je reste éveillé, attendant le jour, et dès qu'il paraît, je le maudis, car il me dérobe les rêves que je fais, les yeux ouverts. C'est ainsi que je commence chaque journée, l'esprit troublé. Le bonheur n'est pas dans l'amour, je le sais à présent ; il n'y a que le désespoir ! Peut-être le bonheur est-il dans la possession ; mais tu te refuses à moi. Parfois, — non, souvent, — je me passe la main sur le front, cherchant à me ramener à la réalité ; je ne puis concevoir que je n'aie pas ce pouvoir sur toi.

Il est vrai ; tu as raison aux yeux des gens soi-disant sensés, et d'après leurs maximes. Qui donc a jamais entendu dire qu'au bout de quatorze jours de fiançailles, (il y aura demain deux semaines que nous nous sommes parlé pour la première fois) on ne puisse vivre l'un sans l'autre. Mais je ne suis pas semblable à ces gens-là, et tu ne l'étais pas toi-même autrefois. Maintenant, au contraire, tu écoutes tout le monde, excepté moi. Tu veux placer au-dessus des miennes les lois des créatures inférieures, car c'est ainsi que je considère la plupart des hommes. Lorsque je te dis : « Ceci est juste » comment peux-tu réfléchir encore, si

Digitized by Google

tu m'aimes réellement? Tu ne dois connaître d'autre autorité que la mienne; c'est écrit, je crois, dans tes saints Livres? Je ne conçois rien à ta façon d'aimer.

As-tu besoin de l'autorité des autres? Les sages de toutes les nations et de tous les temps ont dit et répété que l'amour était la loi suprême, parce que c'est le seul sentiment réel, fondé sur la nature même.

Mais tu dis que tu ne voudrais pas obéir aveuglément; aussi je n'exigerai pas une aveugle obéissance; je développerai ma pensée à l'intelligence masculine logée dans ta petite tête de femme. Je veux tranquillement te convaincre avec des faits, jusqu'à ce que tu voies et que tu sentes que tu dois me suivre, parce que j'ai raison.

Tu n'as aucun devoir à l'égard de ton père; lui seul en a envers toi. Tu ne lui dois aucune reconnaissance (tu n'en dois qu'à ta pauvre mère morte!) de t'avoir donné la vie. Lui, te doit une reconnaissance infinie pour tout le soleil que ta ravissante enfance a mis dans la sienne. Par le don seul de toute son existence, il pourrait t'en récompenser, et il ne pense qu'à lui.

Tu me répondras que moi aussi, je ne pense

Digitized by Google

qu'à moi? Tu te trompes; tous mes sentiments et mes efforts n'ont pour but que toi et notre amour. Tant que tu m'aimeras, tu ne seras heureuse qu'auprès de moi; aussi ai-je le droit de te réclamer comme mienne. Et je ne cesserai de te demander ainsi à tes propres sentiments de justice, à ton cœur, à tes sens! Tous les malheurs des hommes ont pour racine leur lâcheté, lâcheté envers ses semblables, lâcheté à l'égard des forces qu'on a reçues en partage, lâcheté en face de la grande force de la nature. Ulla, ne sais-tu pas que chaque moment qui s'écoule, est irrévocablement perdu? On ne peut le ressaisir; il a fui à jamais, car notre vie est courte et bornée.

Si jadis, rien ne me semblait valoir un effort, c'est que je me disais sans cesse : « Quand tu publierais la plus grande vérité que jamais cerveau humain ait enfantée, après quelques milliers d'années, elle cessera d'être vérité, et ton nom sera oublié avec elle, aussi complétement que celui des momies ensevelies dans les tombeaux des rois. »

Des milliers d'années ne suffisaient pas à mon ambition. Je lutte aujourd'hui pour quelque chose d'immortel, que rien ne peut anéantir, car j'en ai joui, l'heure pendant laquelle

Digitized by Google

je l'ai possédé en a été remplie jusqu'aux bords. Qu'est-ce que le plus grand succès de ma carrière auprès de l'instant où je sentirai ta tête sur mon épaule, où ma main glissera dans tes cheveux ? Ce sera le seul moment de véritable existence dans ma vie apparente, toute de rêve. Quelquefois, en songeant comment cet homme rude et brutal t'étouffera dans ses bras forts, il me vient de la compassion pour toi, pauvre enfant qui n'as pas de pressentiments. Je crois que je ne te laisserai plus respirer d'autre air que celui qui passera par ma poitrine. Ma déesse ! ma souveraine ! ma femme !

Ma femme ! pardonne-moi ma nature étrange et sauvage ! Peut-être as-tu raison ? Je veux apprendre à ployer, je l'essaie réellement, — je ne puis pas. Plutôt mourir comme un chien que de supporter cette pensée, qu'au château, les tiens te poursuivent sans trêve, et que tes petits pieds se lassent au service des autres. Mets-les sur mon cou, écrase-moi, mais ne te fais pas ainsi la servante des autres ! Ulla, Ulla, aie pitié de moi et sois forte. Je mourrai si tu continues à ne ménager que ta famille. Sois à moi ! Le monde est grand : d'ailleurs, que t'importe, si intérieurement tu as vaincu

Digitized by Google

le monde ! Que t'importe la malédiction ou l'approbation de la foule, si tu l'estimes à sa réelle valeur ? Quels droits le reste de l'humanité peut-il avoir encore sur toi, si sa parole n'est pas ta parole, ses actions, tes actions, ses sentiments, tes sentiments ? Que peut sur toi le ciel même, si tu ne crois pas en lui ? Vois en moi ton univers et ton ciel, comme moi en toi.

Tu dis que je t'estimerais moins, parce que tu t'éleverais au-dessus des préjugés de ta caste ?

Non ! La nature te créa libre, et librement tu dois te donner à moi. Nous marcherons la main dans la main au bord des nuages, et tout ce que ton imagination peut à peine rêver, je le réaliserai à moi seul, par mon amour infini qui donnera à mon âme un élargissement divin.

Cependant je suis un être terrestre et je ne puis rien, rien, même sur la femme à laquelle je consacre ce brûlant amour ! Ulla, créature bénie, mon amour touche à la haine ; écoute-le ou je te forcerai à l'écouter.

Ton Bruno.

Voici déjà tes cartes de visite qui m'arri-

Digitized by Google

vent. J'en avais commandé de douze sortes, quelques-unes seulement pour moi. Si ma petite femme avait par exemple une nouvelle à me communiquer pendant une séance d'université ? J'ai pensé que cela arriverait souvent, car j'en ai fait faire cinq cents de chaque façon. Maintenant que je vois ce gros paquet, je m'aperçois que j'ai été un peu excessif. Tu seras probablement de cet avis !

Je me suis tant amusé en les commandant ! Je voulais pouvoir au premier coup d'œil deviner la disposition d'esprit de ma petite femme. Lorsqu'elle sera mécontente de moi, elle m'enverra une « Altesse » ; lorsqu'elle m'aimera très fort ; ce sera : « Ulla ». — Et à présent, tout cela est sur ma table et semble me railler. Je recevrai aussi bientôt ton papier à lettres. Je t'autorise même à conserver tes armes ; je me suis trouvé fort généreux, en le faisant marquer pour toi d'un bel écusson d'or. Mais j'espérais en secret que tu aurais par contre la générosité de le brûler, ou de ne t'en servir que pour écrire à ta vieille aveugle, Hulotte.

Quand tes meubles viendront, j'arrangerai ta chambre. La ville alors me déclarera fou, ce que ma ménagère pense déjà. Je le devien-

Digitized by Google

drai certes, si tu me laisses longtemps à genoux devant ton fauteuil vide.

BRUNO.

XXXVII

Rauchenstein, 16 juin.

Mon unique amour ! mon univers ! ma vie ! Le bon Dieu a eu pitié de moi et, pour la première fois, il a permis que je fusse malade et que je pusse ne penser qu'à toi. Ah ! que c'était doux ; je te voyais jour et nuit, et j'oubliais même l'affreuse douleur qui clouait sur l'oreiller ma tête, entourée et serrée d'un anneau de fer. Je souffrais tellement que je ne pouvais fermer les yeux. Bientôt je n'eus plus envie de les fermer, car tu étais toujours là, caché derrière les rideaux, ou près de moi dans un fauteuil, et la nuit, je croyais même tenir ta main. Je renvoyais tous ceux qui voulaient me soigner ; j'aimais mieux rester seule, car, dès qu'une autre personne entrait, tu disparaissais, méchant jaloux ! Et il se passait souvent une demi-heure, avant que tu ne revinsses. Bruno ! Bruno ! combien tu me man-

Digitized by Google

ques ! A présent, tu es bien parti ! Je regarde dans tous les coins, je ferme les yeux, je retiens ma respiration, mais je ne te vois plus. Tout le monde se réjouit de ce que je me suis rétablie si vite ; moi, j'en veux à mon tempérament de fer qui m'a ravi mon seul bonheur !

Je crois vraiment, Hermès, que tu tiens l'amour des femmes pour quelque chose de faible, parce que tu es un dieu et t'imagines écraser le monde sous tes pieds, oubliant que nous autres femmes, nous nous attachons comme le lierre. On ne peut se débarrasser de nous sans nous faire périr ; nous ne savons que resserrer notre étreinte toujours plus étroite et plus impossible à dénouer. C'est pour cela que nous défions les plus terrible tempêtes ; c'est là notre force ! Nous ne pouvons quitter l'un pour nous attacher à l'autre ; notre salut est dans notre fidélité, et plus nos racines s'enfoncent profondément, plus les nouvelles branches s'étendent avec vigueur pour s'enlacer au delà. Tu veux m'attirer violemment à toi ? Ce n'est pas nécessaire ! J'y viens de moi-même ; je m'étends vers toi, je t'entoure déjà de mille rameaux invisibles ; je veux ne faire qu'un avec toi, comme si nous n'avions jamais existé l'un sans l'autre. Mais si tu m'arrachais brusquement

Digitized by Google

de mes vieilles pierres, tu n'aurais plus dans la main que quelques branches flétries qui souffriraient, se dessécheraient et ne pourraient te prendre pour appui. Il y a des femmes qui sont des papillons ; d'autres des hirondelles, et l'hirondelle même revient à son propre nid. Il y a aussi parmi les femmes des camélias et des orchidées, d'une enivrante beauté, pour lesquels toutes les serres sont bonnes ; moi, je suis un lierre, un petit lierre sombre, que nul ne remarque et qui grimpe à un mur séculaire. Je ne suis ni brillante, ni belle, ni enivrante ; je ne sais ni voltiger ni planer. Je ne puis que m'attacher fortement à ce que j'aime, pour toute l'éternité.

Prends garde, Hermès, dieu païen, de toucher à ma Bible ! Il y a dedans une parole inquiétante qui parle de la bénédiction des pères et de la malédiction des mères. Et si tu n'étais pas un grand païen obstiné, tu dirais comme moi que le Bon Dieu nous envoie ce temps de lutte et de souffrance, afin de sonder notre cœur et notre âme et de savoir si notre amour est assez fort pour l'éternité. Tu veux être mon Dieu et mon ciel ? Hermès, le veux-tu vraiment ? Figure-toi bien que je n'en crois rien ; car tu veux n'aimer que moi seule ;

Digitized by Google

si tu étais dieu, tu ne le pourrais pas ; il te faudrait aimer tout également, ce qui ne me plairait guère ; tu ne pourrais, en outre, ressentir aucune passion, et je veux être étouffée, maltraitée, grondée, punie, ce que tu voudras, pourvu que tu ne me regardes pas de tes hauteurs sereines, comme un pauvre petit ver de terre, comme si je ne possédais rien de toi. Un dieu doit donner sans vouloir prendre. Et tu réclames beaucoup, à ce qu'il me semble ; tu découvres même des lois de la nature à ton usage particulier. Bientôt tu me diras que les pères sont une institution très défectueuse. Alors, réponds un peu : que sont donc les enfants ? Je ne dois pas de reconnaissance à mon père ? O Bruno, quelle erreur ! Sais-tu ce qu'il m'a dit ? Il m'a raconté qu'il avait promis à ma mère de ne jamais me donner de marâtre. Il s'est sacrifié pour moi ! Pour moi, il a supporté cette longue vie solitaire, avec la seule société des corneilles et des hiboux de nos vieux murs. Pour moi, il a renoncé à avoir un fils et un héritier, le plus grand sacrifice peut-être qu'on puisse faire dans notre situation. Et il y a bien peu de temps encore, il n'avait eu rien de moi ; je n'étais qu'une petite folle, avec laquelle il ne pouvait échanger

Digitized by Google

trois paroles raisonnables, et qui jamais ne devait tenir dans sa vie la place d'une femme, car, dès qu'elle deviendrait femme, elle se donnerait à un autre. Sois sincère, Bruno ; ne sois pas aveugle et sourd dans ta colère, et dis-moi que je ne puis être une enfant ingrate.

Tu dis qu'il n'y a pas de bonheur dans l'amour? Regarde-moi une fois dans les yeux, longuement, profondément, comme les derniers jours, et ose le répéter! Non! Un sourire involontaire glisse sur tes lèvres et dans tes yeux, pareil à un rayon de soleil, méchant ami! Sur le Rhin, le proverbe dit : Cheveux crépus, nature farouche! Et tu as certes l'humeur aussi farouche que les cheveux frisés. Je finirai par trembler devant mon maître et seigneur. Tu m'as dit une fois que tu me tourmenterais volontiers à me faire pleurer, pour pouvoir ensuite me caresser et me consoler comme un enfant, et quand les autres me tourmentent, tu prétends les tuer dans ta rage! Quel est l'enfant de nous deux, moi ou toi?

Tu sauras, mon maître, que je ne pleure pas si aisément ; je suis une vraie mauvaise tête, nullement prête à fondre comme le beurre, dès qu'on l'approche du feu. Au contraire, le feu

Digitized by Google

me trempe à la façon de l'acier, et tu tireras de moi des étincelles plutôt que de me fondre.

Tu t'es toujours imaginé que les femmes ne savaient pas penser à elles seules, que nous ne pensions qu'à l'homme et par l'homme que nous aimions. Te voilà à présent stupéfait de ce que je ne jette pas brusquement par dessus bord tout ce qui jusque-là m'a été sacré. Je trouve que c'est un peu trop demander et que cela confine à l'étroitesse d'esprit. Monsieur le socialiste et le bienfaiteur du peuple trouve la liberté, le premier des biens tant que personne ne lui résiste ; mais, dès qu'on est d'un avis différent du sien, cette liberté lui paraît aussi impossible qu'un rêve. Tu ne comptes pourtant pas devenir un despote, mon bien-aimé? Jadis tu te félicitais de mon indépendance ; aujourd'hui, tu voudrais l'annuler. Autrefois, je devais être rebelle comme un garçon ; maintenant tu prétends me courber comme un brin d'herbe ! Vraiment, Hermès, dieu savant, tu n'es guère logique en dépit de ta grande sagesse, devant laquelle je me suis toujours inclinée dès la première heure. Tu me traites de lâche, parce que je ne veux pas quitter, la nuit, comme un voleur, la maison de mon père !

Bruno, songe seulement à ce que tu dirais,

Digitized by Google

d'une autre femme qui agirait ainsi. A mes yeux, c'est là ce qui serait lâcheté ! Il faut bien plus de courage pour supporter les heures mauvaises et vaincre tous les préjugés par la patience et un inébranlable amour.

Si tu avais une fille, tu ne la donnerais à aucun prix à un oisif, à quelque mondain parfumé, qui vivrait de sport, et aurait autant de dettes que de cheveux sur la tête, quand même elle se traînerait à genoux devant toi jour et nuit et déclarerait qu'elle va mourir d'amour.

Et tu aurais peut-être raison, car, vraisemblablement, elle ne serait pas heureuse dans ce monde étranger, après que nous l'aurions élevée avec la plus grande délicatesse de sentiment et l'habitude sévère du travail. Tu penserais comme mon père : que son amour n'est qu'imaginaire, et qu'il faut chasser de sa cervelle cet enfantillage, d'abord par un excès d'occupation, et si cela ne suffit pas, des distractions. Ne le crois-tu pas, Bruno? On me menace de distractions ; on parle d'une tournée de visites de famille.

Ne te mets pas tout de suite hors de toi. Je te ferai part exactement de toutes mes études et mes remarques, afin que mes lettres t'ap-

Digitized by Google

portent quelque chose d'un peu plus intéressant, — pourvu que j'aie encore des yeux pour les autres, quand c'est toujours toi seul que je vois partout.

J'ai envie de distribuer sur mon chemin les cartes de visite, afin qu'on s'habitue à mon nouveau nom. Je trouve que ce serait une manière simple, facile et pratique de faire part de ma résolution inébranlable. Je les regarde sans cesse, ces cartes, comme si j'y découvrais quelque chose de merveilleux, un nouveau monde qu'elles doivent me révéler et dont elles m'expliqueront les énigmes.

Bruno! si j'étais là, quand arriveront les meubles! Quels cris de joie je pousserais à chacun d'eux; comme je danserais tout autour et te sauterais cent fois au cou! C'est injuste que tu bâtisses seul notre nid, sans que je t'y aide. Attends un peu : tu seras largement dédommagé! Je me blottirai sur ton cœur, dans tes bras forts, je m'enlacerai à toi jusqu'à t'étouffer et tu ne pourras plus te débarrasser de moi.

TON PETIT LIERRE DE RAUCHENSTEIN.

Digitized by Google

XXVIII

Wieck, près Greifswald, 20 juin.

Ma sainte !

J'ai lu bien des fois ta lettre, avant de pouvoir rassembler mes pensées, de manière à y répondre. Au début, je n'ai compris qu'une chose, c'est que tu étais malade, et j'ai été envahi par une douleur sans mesure, dont le résultat a été une complète paralysie. Avec cela, il faut que je m'accuse. Comme tu ne m'écrivais pas aussi vite que je l'espérais, je me suis montré infidèle ; j'ai été deux jours et deux nuits sans penser à toi, m'absorbant dans mon travail, que j'ai affreusement négligé depuis des semaines.

C'est triste de voir à quel point l'homme est faible, personnel, comme la chasse au bonheur s'empare des plus graves ; n'ai-je pas juré que ma vie et ma mort étaient dans tes mains, que je ne connaissais plus rien que ton amour et ma passion ? Mais je suis revenu à la conscience de moi-même, avant d'avoir reçu ta réponse.

Tu serais maintenant satisfaite de moi, l'*en-*

Digitized by Google

fant est redevenu un homme ! Pardonne-lui ce rajeunissement passager.

Tu as raison, mon adorable Ulla, parfaitement raison : ce que j'espérais et croyais est une folie. Oui, tu as tellement raison que je sens approcher l'heure où tu m'exposeras logiquement, clair comme le jour, quelle pitoyable erreur a été ta divine condescendance. Je prévois cet instant, et pour qu'il ne te soit pas trop pénible, pour que tu n'aies pas à vider le calice jusqu'à la lie, — que dirait mon auguste princesse, si je proposais dès à présent d'abandonner ce tutoiement de fiancés, qui l'abaisse?

Ce n'était qu'un rêve, Altesse; grand Dieu! quel rêve de printemps. C'est bien fait pour ce fou de plébéïen, qu'il lui en ait coûté la raison ; pourquoi de tels insectes sont-ils au monde, sinon pour servir à notre amusement?

Tout est tranquille à Rauchenstein. Le coquin avait « de la race », ne serait-ce qu'à la façon des chiens, mais de bon aloi dans son genre. Il a apporté un peu de vie et de changement dans les vieux murs ! On s'en est lestement débarrassé : au reste, il n'y avait pas eu de baisers échangés ; le laquais lui-même baise parfois la main de son Altesse, les grands jours

Digitized by Google

de fête. D'ailleurs, rien n'a été négligé; il a dû rendre quelques lettres, ou on lui trouait la tête d'une balle. La petite était mineure; le Duc peut passer sans scrupule sur cet innocent enfantillage! J'ai lu, en effet, dans le journal, qu'on attendait à Rauchenstein le duc de X; je n'ai pas besoin de vous nommer le pays béni dont il est le souverain. Cette nouvelle figurait dans une feuille locale de Wetzlar; j'y étais avant-hier, voulant faire une recherche dans la bibliothèque de la vieille cité impériale. Le prince dont il s'agit cherche sans doute une femme à mettre à la tête de sa maison veuve? D'après l'almanach de Gotha, il possède quatre enfants d'un premier mariage: — quelle belle tâche de leur tenir lieu de mère! J'entends d'ici les transports pleins d'abnégation d'Ulla, devant cette « mission sacrée ». Pendant mon voyage de retour, je me suis tout à fait mis à la place d'une jeune princesse, à laquelle ce devoir tombe en partage. Je l'enviais presque, je crois; pourtant je ne puis l'affirmer; j'ai beaucoup dormi en chemin de fer.

Ma « fiancée » se compare au lierre. La comparaison est juste, car il s'enlace autour d'une pierre sans vie, ou étouffe et dégrade l'appui

Digitized by Google

auquel il prétend s'enlacer. Mais la princesse Ulrique de Horst-Rauchenstein est bien plutôt une rose, de ces roses comme il y en a beaucoup, et dont chacune est néanmoins la reine des fleurs. Elle enivre tout le monde; nul ne résiste à son parfum; il lui manque seulement cette individualité qui rend exclusif. Elle veut faire bon ménage avec Dieu et le diable, et c'est impossible. Qui aime Dieu doit haïr le diable et *vice versa*, s'il ne veut en porter la peine. Elle, au contraire, dit sans cesse : « — Tous deux ont raison. — » Son père a raison, et son fiancé plébéien avait raison. Oui, ma rose enivrante, croire que deux avis opposés sont également justes est le fait des natures moyennes, fort estimables dans leur genre, fort utiles, mais pour ce qui regarde le soi-disant progrès de la race humaine, autant au-dessous des dieux que les hannetons. Du reste, me menacer de ne plus me traiter de dieu, cela sonne comme une dérision. Je suis tout au plus un Hercule, et Hébé ne lui tendit qu'après la terrible épreuve du feu, la coupe de l'immortalité, breuvage qui devait d'ailleurs être agréable. Si le bûcher était toujours la voie de l'Olympe, je ne serais pas loin d'y atteindre. Mais qu'y trouverai-je après tout,

Digitized by Google

moi qui persiste à rester exclusif! Hébé est trop vieille et a souri à trop de gens; — d'ailleurs, Ulla de Horst Rauchenstein m'a versé une fois le breuvage céleste ; — que m'importe Hébé maintenant!

Eh bien! j'ai quitté la ville pour la côte. J'ai loué une modeste chambre, dans une hutte de pêcheurs ; de la fenêtre, j'ai la vue d'une des plus tristes grèves qui existent, de ce côté de l'étoile du soir. Devant la porte, sèchent les grands filets étendus, qu'un gamin raccommode sans cesse. Ma maison m'étouffait; un fantôme charmant flottait toujours entre moi et ma tâche. Par le beau clair de lune d'hier, dont la mélancolie me poussait vers la mer, je suis venu ici. Si je n'ai pas cédé davantage à cette impulsion et si je suis resté sur terre, c'est que j'ai eu pitié des pêcheurs auxquels mon suicide aurait attiré tous les embarras imaginables. Les pêcheurs sont des hommes, après tout. De plus, le suicide est chose fort vulgaire; tous les joueurs finissent ainsi, beaucoup de comédiens, et je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre. Ton père serait trop satisfait, si par un clair de lune, je m'étais précipité dans les vagues, comme un comédien!

Non, Ulla, je ne puis avoir ta patience! C'est

Digitized by Google

comme si, par ta seule volonté, tu voulais changer le cours du sang. Tu me dis : « Ton pouls ne doit pas donner cent pulsations à la minute. » Il les donne quand même, et toute volonté plie devant ce fait. J'étais fier autrefois que rien ne me fût étranger, qu'il n'y eût pas d'émotion humaine que je ne pusse ressentir. Mais pourquoi parler de moi? J'aime mieux revenir à mon Histoire du sentiment artistique qui n'a nul rapport avec toi, car toutes les questions sociales me ramènent la pensée. Qu'est-ce, en réalité, physiologiquement parlant, que la joie de l'art? Réfléchis un instant à cela et tu pourras t'endormir alors sans que je t'aie dit bonsoir.

Sais-tu qu'il m'arrive de raisonner très froidement avec moi-même et de me dire: — A quoi te sert-*elle* après tout? Quel profit intellectuel te rapportent ces efforts? Elle te rattache plus fortement à tout ce qui est terrestre; par elle, tu te vois enchaîné ; déjà elle t'a enlevé le repos du travail, l'ambition de créer ; elle développera de plus en plus chez toi ce qu'il y a de mortel : le cœur ! Elle-même est esclave de tous les préjugés de l'humanité : religion, famille, mariage. Pourras-tu jamais l'attirer aux suprêmes hauteurs où habite ton

Digitized by Google

intelligence! Et sinon? Si tu dois rester solitaire dans la meilleure partie de toi-même, dans ton indépendance de tel ou tel préjugé; si, au lieu de t'aider à avancer toujours, elle retarde tes pas, pourquoi l'arracher de la voie qu'elle suit à cette heure? De même que tu ne la comprendras jamais tout-à-fait, elle aussi ne pourra jamais te comprendre; tu éprouveras la plus tragique des douleurs humaines, et ce qui est pire, elle en aura peut-être la vague conscience?

Ulla, ton père a raison; il a raison! Pardonne cette parole orgueilleuse: autant tu es au-dessus de moi dans l'esprit de ta caste, autant je suis au-dessus de toi dans mes moments de plus pure intelligence. Jamais nous ne pourrions nous compléter mutuellement.

Vois-tu, lorsque je me suis clairement démontré toutes ces choses, quand je sens l'abîme infranchissable qui est entre nous, entre moi et tout autre mortel, alors je me sens plus que jamais consumé de ton amour, et tout mon être se fond dans un sanglot Ulla! Ulla! laisse-moi une seule fois baiser tes lèvres? Enfant, femme ou ange, mourons ensemble, puisque nous ne pouvons vivre ensemble. Dans un moment d'extase où je serai élevé au-des-

Digitized by Google

sus de moi-même, je puis être digne de toi, et tes yeux, en se fermant, recevront un rayon de lumière à la clarté duquel ils me comprendront. Alors nous aurons eu tous deux raison, comme tu l'as dit une fois ; nous ne pourrons tous deux avoir raison, qu'à l'instant où nous cesserons ensemble d'exister.

Déjà la nuit ! Il me semble que le jour n'a pas paru. Pour moi, le jour ne luit plus, tant que tu n'es pas mienne.

BRUNO.

XXXIX

Château de Nachheim, 28 juin.

Mon Bruno,

Ta lettre m'a poursuivie partout, et a fini par m'arriver, quand j'étais presque morte de cette attente, au milieu des distractions dont on m'accable. Et avec cela, tu m'écris une lettre folle, comme si tu voulais pulvériser les barrières que toute mon existence a élevées autour de moi ! Bruno, tu ne sais pas quel mal tu peux me faire ! Comme j'ai pleuré ! Évidemment je te suis tout à fait inu-

Digitized by Google

tile ; je n'ai jamais pensé pouvoir t'être bonne à quelque chose, sinon à force de tendresse. Mon amour n'est donc pas assez puissant pour vaincre mes préjugés et les tiens? L'amour ne connaît pas d'abîme qu'il ne franchisse, pas d'obstacle, puisqu'il est insaisissable, pas de malentendus, puisqu'il ignore l'idée de soi. Tu crois m'effrayer en étant si brusque et si dur ; je ne m'effraie que de l'immense souffrance que tu supportes à cause de moi.

Ici, tout le monde est bon et excellent ; chacun, en dépit de « sa caste », s'efforce honnêtement de se rendre utile au prochain. Le Comte est un savant et écrit de gros livres ; tandis que ma grand'tante est le médecin de tout le pays. On vient la chercher de jour et de nuit comme un vrai docteur, et sans la moindre humeur, elle se met en route pour aller porter secours, autant que c'est en son pouvoir. Les jeunes filles s'occupent d'une foule de choses, lisent, font de la musique et me plaisent beaucoup par leur simplicité et leur modestie. Demain, nous allons chez une autre de mes tantes. Comme j'aurais été ravie autrefois d'un pareil voyage ; maintenant, je le fais sans entrain et sans plaisir ; personne ne se doute de ce qui m'occupe. Je me demande

Digitized by Google

toujours ce qu'ils diraient s'ils le savaient ! Me lapideraient-ils ? Cette femme qui est médecin, qui doit mieux qu'un autre connaître la nature humaine me comprendrait-elle ? Deux fois déjà, mon secret m'est venu sur les lèvres, mais elle a dit par hasard un mot qui en a refoulé l'expression.

Il m'est venu tout d'un coup un inexprimable désir d'avoir ma mère ! Si j'avais une mère, elle saurait me comprendre et m'aider. J'envie tant leur mère, à ces jeunes filles qui ne paraissent pas sentir leur bonheur et qui trouvent tout naturel, comme si cela ne pouvait être autrement. J'avais envie de le leur dire, mais je n'ai pas osé. Je suis par le fait très timide, moi, Ulrique la sauvage ; tu ne peux t'imaginer ma timidité ! Cela vient sans doute de la solitude dans laquelle j'ai grandi ; je ne sais jamais au juste ce que je dois dire, et ce que je dois taire. Je me sens bien plus sûre de moi, quand je suis dans la maison paternelle. Dès que j'en sors, je perds complètement mon orientation, mes pôles, c'est-à-dire, je n'ai qu'un pôle, là-haut dans le nord, et je le croirais impossible à atteindre, si ma petite boussole ne s'obstinait à se tourner toujours dans cette direction. Si j'acquérais un seul

Digitized by Google

jour la puissance de diriger moi-même mon navire, tu verrais comme il voguerait à pleines voiles vers le Nord. J'y pense toujours : un tour de gouvernail et ce serait fait. Le Dieu bon aura pitié de nous et enverra dans mes voiles un vent favorable. Vois-tu, Bruno, c'est pour moi un si grand bienfait de croire que Dieu me guide et me protège et de garder cette ferme confiance : « Si Dieu le veut, je serai sa femme ! »

Pourquoi Dieu ne le voudrait-il pas ? Les préjugés de caste n'existent pas devant lui ; il sait lorsqu'un être humain fait honnêtement son devoir, et lui vient alors en aide ; il ne punit que la révolte contre sa volonté. C'est Lui qui a guidé ma main, la première fois que je t'ai écrit ; Lui qui nous a conduits à Cologne et nous a permis de nous retrouver dans cette grande salle. S'il a pu tant de choses, il peut faire encore bien davantage. Oh ! si je pouvais te communiquer ma foi d'enfant, simple, profonde, entière, combien tu serais plus heureux ! Tu possédrais un bonheur que je ne pourrai jamais te donner. C'est ma seule consolation, aujourd'hui que je me sens si douloureusement privée de ma mère, ma seule consolation, de me dire que Dieu en sait plus

Digitized by Google

long que la meilleure des mères et qu'il a plus de puissance. Mais je crois aussi qu'il me châtierait d'une manière terrible, si j'oubliais mes devoirs et si j'agissais un seul instant contre ma conscience. Ne l'exige pas, car cela me fait peur, et je ne veux jamais avoir peur, pas une seule fois dans ma vie.

N'est-ce pas une faveur de la Providence, de t'avoir donné à moi, avant que je n'aie entendu parler du veuf avec ses quatre petits enfants ? Je l'aurais infailliblement accepté, même s'il ne m'avait pas plu du tout, rien que par pitié pour ces orphelins. Que savais-je de l'amour avant de te connaître ? Je n'y croyais pas, j'en riais, et j'aurais trouvé tout naturel de me sacrifier pour ces pauvres petits. Le bon Dieu le savait, et il a voulu me réserver un sort meilleur. Comment ne m'inclinerais-je pas sous sa main, s'il lui plaît d'éprouver la force de mon amour et de l'accroître par la contradiction ? Oh ! Bruno, tu ne serais pas si dur et si amer, si tu pouvais, seulement un instant, croire ce que je crois. Je remercie Dieu si fort, que mes remerciements se transforment en prières ; je n'ose rien demander autrement, car je suis trop sûre qu'il sait ce qui vaut le mieux pour moi.

Digitized by Google

On m'appelle. Nous partons demain. Après-demain, je pourrai te dire où tu devras m'adresser ta prochaine lettre.

TA PETITE ULLA.

XL

Wanburg, 30 juin.

Bruno ! mon Bruno !

Il y a un Dieu dans le ciel, et sur la terre, et dans le cœur des hommes ; quelquefois, il entr'ouvre un peu son ciel et nous y laisse jeter un regard, afin que nous reprenions des forces pour continuer notre pèlerinage.

A peine ma tante m'avait-elle considérée qu'elle dit à mon père : — « Dans huit jours, nous partons pour Ragatz, et il faut que tu me confies ta fille, mon cher beau-frère. Elle paraît délicate, un peu anémique, avec cette pâleur, ces yeux creux, ces mains transparentes. Tu verras ! dans six semaines, je te la rendrai fraîche comme une rose ! — »

Mon père a soupiré, m'a regardé et a dit oui ! J'ai failli tomber à genoux de reconnaissance. Vite ! Bruno ! Sois avant nous à Ragatz ; fais-toi

Digitized by Google

présenter par hasard à ma tante, elle a la passion des savants. Tu sauras lui plaire tellement qu'elle voudra t'avoir toute la journée, tous les soirs, à toutes ses parties. Bruno ! Mon tout ! ma vie ! Je vais pouvoir enfin me rassasier de te regarder, pour me dédommager d'une si longue privation. Je voudrais me faire toute petite et me cacher en toi, ne plus exister qu'en toi, jamais par moi-même. Il me semble que je devrais fondre comme la cire dans le rayonnement de ce tout puissant amour. Car tu m'aimes, n'est-ce pas ! tu m'aimes avec assez de violence pour me tuer, je le sais bien ; tu m'a déjà presque tuée par tes amères paroles. Tu savais qu'elles me feraient mal et tu les écrivais pourtant. Tourbillon d'orage, arrive, remplis mes voiles, pousse-moi, emporte-moi, et si par toi, je dois périr, j'aime mieux périr que de vivre sans toi.

Je sais que tu viendras. Et pourtant, écris-moi un seul mot, afin que je puisse supporter l'attente, jusqu'à ce que tu sois avec moi. Je voudrais que chacun de ces mots que je t'écris fût un regard : tu verrais comme mes yeux rayonnent.

Je sens qu'ils rayonnent, et de peur de me trahir, je les baisse dès qu'on me regarde, ou

Digitized by Google

ils raconteraient mon secret. Quelle étrange chose ! Je ne me fais pas de scrupule de tendre un piège à cette tante qui m'est à peu près étrangère. Je suis maintenant l'étourdie et la mauvaise tête ; quand tu seras là, tu sauras décider ce que nous devons lui dire, car elle ne devinera rien. Elle n'a jamais eu d'enfants ; elle plane sans cesse dans les nuages, en compagnie de Kant, de Shelling et d'autres philosophes. J'ai peur que tu sois obligé d'écouter bien des discours ennuyeux : ce sera encore ma faute ! Son escorte consiste en une vieille dame de compagnie qui est myope, et sa nièce, une jeune personne déjà mûre, à laquelle tu devras faire une cour assidue ! Bruno ! j'en ris à mourir. Comment t'y prendras-tu pour faire la cour ? Lui jetteras-tu à la tête quelques-unes des douceurs dont tu m'as si libéralement comblée ?

Ma tante dit m'aimer beaucoup et veut me découvrir une ressemblance avec ma mère. Or, je suis tout à fait « le petit vin nouveau » du Rauchenstein, comme tu m'as une fois surnommée, et je ressemble aussi parfaitement à mon père que si j'avais travaillé à devenir son portrait. Comme nous allons rire souvent ensemble ! Viens, viens, je t'en prie ! Le

Digitized by Google

courrier part ; je ferme cette lettre à la hâte. Je compte les heures jusqu'à ta réponse. Que faire seulement, pour que la joie ne m'étouffe pas !

TA FIANCÉE.

XVI

Greifswald, 2 juillet.

Toute puissante souveraine !

Tu décrètes comme une vraie princesse ! « A Ragatz, au commencement de juillet ! » Oui, oui, ce serait trop beau ; mais je suis un humble sujet, qui a des devoirs et qui est attaché à la chaîne : — pas de liberté avant le mois d'août ! Cela vaut mieux ; tu pourras au milieu de ta noble parenté réfléchir d'ici là, au prétendant qui t'offre ses quatre enfants et sa couronne ducale ! Je t'ai écrit des volumes depuis ma dernière lettre ; c'était fort bon de les écrire, mais non moins sage de les déchirer. Je suis parvenu ainsi à l'apathie suffisante pour te répondre « comme une créature humaine » et je ne t'aurai pas fatiguée de mes discours.

Ma douce enfant ! je crois que je te hais ! j'ai

Digitized by Google

lu une fois, deux fois, puis à des reprises sans nombre tes pages touchantes ; mais dès que je les quitte, il me prend un rire ironique, et lorsque je commence à t'écrire, je suis insensible comme une brute. Chaque goutte de mon sang est empoisonnée ; je ne respire plus le même air que les autres hommes ; c'est la passion que je respire partout. Pour me torturer davantage, tu me parles de « tes mains transparentes ». C'est encore moi qui en suis cause, moi qui ai détruit ta belle et jeune santé ! Tu n'entendras plus parler de moi, si cela peut te guérir !

TON ESCLAVE DÉSESPÉRÉ.

P.-S. — Naturellement je pars demain pour a Suisse, avec ou sans congé. Je n'avais pas besoin de te le dire ? Quant au reste, repose-t'en sur moi.

XLII

Ragatz, 11 juillet.
Hôtel des Sources.

C'est toi ! C'est là ton visage, ta démarche ! Diane ! Diane ! jette ton carquois sur ta gracieuse épaule, et perce-moi d'une de tes flè-

Digitized by Google

ches. Tu n'es pas une mortelle. Je ne puis te revoir, je n'ose pas ! Tes yeux bleus sont si merveilleux, ta haute taille si majestueuse ! Etais-tu aussi belle lorsque je t'ai vue pour la première fois? Et je te dis — Toi ! — Oui, comme on parle aux divinités, parce que notre langue n'a pas d'autre mot. Je vais partir d'ici ; mon audace était trop présomptueuse. Comment oser t'approcher? Ne sois pas si séduisante dans ton innocence. Je t'entends rire sous ma fenêtre. Grand Dieu ! j'en deviendrai fou !

XLIII

Ragatz, 12 juillet.

Mon bien-aimé,

Séparée de toi jusqu'à demain, je veux t'envoyer vite un bonsoir et te dire que tu as débuté par un coup de maître. Nos deux demoiselles de compagnie chantent tes louanges, et ma tante dévore des volumes, pour être demain à la hauteur de ta conversation. Elle m'engage à causer avec toi, afin de m'instruire, et je lui dis : — « Oui, ma tante, pourvu que

Digitized by Google

tu m'en laisses le temps! » — Si elle s'était doutée de tout ce que j'éprouvais, à l'instant de notre entrée en gare, pendant que je collais ma figure à la vitre pour admirer le paysage! Sur le quai, mon Hermès, qui m'aperçut de loin! La tête me tourna si fort que je me cramponnai au bras de la vieille dame de compagnie, pour ne pas tomber. Ce fut une inspiration de génie de te présenter tout de suite à elle, en lui exprimant le désir d'offrir tes hommages à l'illustre princesse dont tout le monde vante la haute intelligence. Vraiment! tu deviens un diplomate, tu es magnifique! Demain je m'arrangerai pour que la promenade soit beaucoup, beaucoup plus longue qu'on ne l'a projetée. Tâche de trouver d'autres personnes à nous présenter, afin de ne pas demeurer le centre de l'attention générale, et que nous puissions causer un peu. Ah! Bruno! je suis trop heureuse.

ULLA.

Digitized by Google

XLIV

Hôtel des Sources, 13 juillet 18...

Ma belle aux cheveux d'or !

Décidément, aimer une femme « de grande race » a ses avantages ! Eh bien ! tu possèdes une belle dose de sang-froid ! Je suis encore tout bouleversé de ta présence : la tête me tourne, depuis que je t'ai vue, toi, toi-même, et non plus l'image qui me hantait sans cesse ! — Et tu passes devant moi, comme si j'étais le fils de ton précepteur qui t'aurait servi de camarade toute ta vie, en m'adressant un sourire amical. Si je....

Voici ton billet qui m'arrive par la fenêtre. Oh ! chère petite intrigante ! Je vais accrocher immédiatement un vieux comte français, membre de l'Institut, qui fait ici une cure quotidienne ....de truites. Je l'amènerai demain au rendez-vous, avec deux diplomates américains, logés à l'Hôtel Ragatz. Comme tous les démocrates, les américains sont furieusement jaloux d'être présentés à une vraie princesse. Je les ai connus par hasard à Berlin. Mets demain une robe blanche, veux-tu? Si tu as, avec cela,

Digitized by Google

une rose rouge à la main, cela voudra dire que tu consens à ce que je veux, car j'ai un plan pour après-demain. Un petit sentier un peu à pic monte du parc, où on te laisse te promener seule, à la route de Wartenstein. La route traverse la forêt. Je t'attendrai là à six heures du matin. De grâce, sois courageuse.

Il faut en outre que vous quittiez le pavillon de la Solitude pour le grand corps de logis, afin que nous soyions sous le même toit; nous pourrions alors nous rencontrer sur l'escalier ; tu laisserais tomber ton mouchoir, selon l'usage invariable au théâtre, et nous échangerions ainsi nos lettres. Ne nous confions même pas à ta femme de chambre; je déteste toutes les femmes de chambre et ne te permettrai jamais d'en avoir une. Demain, je préviendrai ta tante du dangereux voisinage de l'étang, devant la Solitude; je lui dirai que ses miasmes donnent le typhus. Fréquente aussi le jeu de boules russes qui est dans le parc; mais ne joue plus jamais au croquet! Je ne puis suivre avec calme tes gracieux mouvements; je me mords les lèvres jusqu'au sang, dans ma rage de ne pouvoir t'envelopper de mes bras et t'emporter bien loin.

Digitized by Google

XLV

Ragatz, 15 juin.

Ah! mien! toujours mien! Qui dira les délices de cet instant avec toi! Nous étions tout seuls, toi et moi, dans le monde, comme les anciens dieux! Un seul moment, le premier! Et j'étais dans tes bras, sur ta poitrine; à nos pieds, la plaine lointaine inondée de soleil; autour de nous, les montagnes géantes, si petites auprès de notre bonheur! Si l'éternité peut tenir dans un instant, cet instant a été une éternité, car il semblait que nous étions unis à jamais. Il n'y avait plus d'hier ni de demain, plus rien que notre amour. Bruno! je pourrais mourir de bonheur! Je ne suis pas digne de t'appartenir, si je ne reprends pas la lutte et si je n'arrive pas à triompher. Pas de fuite lâche; non, se présenter de front, être inflexible et dire : « Je serai sa femme quand le monde devrait s'écrouler. »

Si je me laissais faire, je répèterais sans cesse tout bas — « Bruno! Bruno! Bruno! — comme les mahométans disent: Allah! jusqu'à ce qu'ils rêvent du ciel! Je ne pense, ne sens, ne sais plus rien, sinon que je suis ta fiancée,

Digitized by Google

que tu m'as donné le premier baiser et que tu m'as dit « — Mon tout ! — » Ah ! Dieu ! comme je t'aime ! Pourvu que je ne meure pas de bonheur !

TON ULLA.

XLVI

16 juillet.

Bien vrai, déesse, tu ne m'en veux pas ! Si tu savais avec quelle mortelle angoisse j'ai attendu ces quelques lignes. Il me semblait être devenu indigne de toi, t'avoir abaissée jusqu'à ma sauvage passion terrestre, en osant te toucher. Sais-tu combien de baisers je t'ai donnés dans mes rêves ? Si nombreux que la réalité me paraît un rêve. Je ne l'aurais pas osé de sang-froid ; mais j'avais perdu la raison en apercevant ta robe claire passer entre les troncs d'arbres. J'allai au devant de toi : chose étrange ! nous ne nous dîmes pas un mot avant de tomber dans les bras l'un de l'autre. Ah ! songes-y une fois encore, à ce moment d'ivresse ; le sens-tu comme je le sens ! Et maintenant, avec toute la délicatesse tendre d'une femme qui sait ce qu'elle fait, tu m'écris une parole

Digitized by Google

céleste, tu me permets d'avouer ce baiser à toi et à moi-même. Quel mot terrible — « un baiser » — n'est-ce pas, Ulla, nous ne pourrions le dire tout haut ! Mais, une autre fois, malgré cela, tu le permettras encore ?

Mon enfant, mon unique aimée, sois plus prudente, adresse toujours à ton propre nom les lettres que tu m'écris. Si elles tombent dans les mains de quelque étranger, elles n'éveilleront ainsi aucun soupçon. Je saurai bien qu'elles sont pour moi. Ne les signe pas.

XLVII

22 juillet.

Au premier jour, je vais étrangler le petit américain. Il se poste avec toi sur la terrasse des ruines, et se met à divaguer à propos du Rheinthal, dont on n'a qu'une mince échappée, qui pourrait aussi bien être le commencement des plaines de La Plata. Et « Your Highness » s'exalte en sa compagnie, les yeux rayonnants, pendant que je suis à deux pas derrière, damnant cet impie de Lord Byron (avec quelle sincérité !) pour être agréable à la princesse. Je

Digitized by Google

te ferai cadeau de tout le paysage : le parc, ton balcon et ses fenêtres voilées de stores, tout cela pris de *notre* banc, à condition que ne tu partageras plus ton enthousiasme avec les autres.

Cette après-midi, souviens-toi bien ! derrière le petit restaurant, sur le chemin de Pfeffers, on aperçoit à droite, en montant, des roses des Alpes. Mon étourdie escalade aussitôt la montagne pour les cueillir et disparaît derrière un rocher. Le professeur Hallmuth s'élance immédiatement à son secours. Qu'en dis-tu ? La ramènera-t-il saine et sauve dans les bras de sa tante ?

XLVIII

30 juillet.

Bruno, je suis jalouse, Dieu le sait ! terriblement jalouse ! Tu fais par trop la cour à notre vieille tante ! Elle est tellement éprise de toi qu'elle ne parle plus d'autre chose. Si tu l'entendais parfois, c'est à mourir de rire. Je joue l'incrédulité, ou je m'amuse à la contredire ; alors elle se fâche et te loue encore davantage.

Digitized by Google

« — Quel dommage! quel dommage! — disait-elle hier. — « Quoi donc, tante? — Quel dommage! — « Mais enfin? — « Ce serait le mari qui te conviendrait! — « Tu trouves? — « Certainement! tu ne le vois pas toi-même? — « Comment puis-je savoir cela, ma bonne tante? — « Ah! oui, je sais bien comme tu es dédaigneuse; tu te moques de tous les hommes, tu les traites de haut en bas, comme des gens sans conséquence! Mais tu n'oserais pas en faire autant avec le professeur; il ne le permettrait pas, d'ailleurs! Il a quelque chose d'imposant. »

A la bonne heure! pensai-je; la voilà folle de lui, à son tour. Si mon père le savait! Mon Dieu! Bruno! il faudra pourtant retourner là-bas. Que le ciel tombe sur ma tête!... Je suis à toi.

XLIV

Ragatz, 12 août.

Cette fois, je suis fâchée et il faut que je gronde très fort. Hermès jaloux! Non, non, je ne te laisserai pas faire. Si tu es jaloux, je ne

Digitized by Google

m'effraierai pas, je redeviendrai aussitôt un garçon. Sérieusement, Bruno, n'essaie pas ; c'est dangereux. Mon seigneur et maître ne doit me laisser voir aucune faiblesse et la jalousie en est une grande. Tu mérites que je ne te dise plus un mot et que je m'occupe, pour te punir, de ces sots petits jeunes gens. Mais j'ai peur que tu ne perdes la tête ; les petits jeunes gens pourraient le remarquer, en causer ! C'est dommage ! tu l'as bien mérité, et le démon de la révolte, qui loge dans ma cervelle, m'y encourage vivement. Je me hâte de m'en confesser pour m'en faire passer l'envie. Mais écoute, Bruno ! ou je ne sais ce que je ferai ! Si j'ai tort, je veux bien m'humilier devant toi jusque dans la poussière, pour que tu me pardonnes. Si je n'ai rien, absolument rien fait de mal, tu n'as pas le droit de froncer le sourcil ; l'Olympe ne tremble pas, et ton indignation cesse d'être terrible, quand elle se produit mal à propos. Regarde-moi donc une fois dans les yeux ! Mais non, tu ne veux pas, au contraire ! Il faut que ton petit Ulric sente tout le poids de ta colère, et tu ne t'aperçois pas qu'il en rit? Bruno, je te le répète, laisse mon démon tranquille, garde-toi de l'éveiller ! Se fâcher n'est rien, mais rire est désastreux ! Tu

Digitized by Google

n'as seulement pas regardé le soi-disant objet de mon inclination, et son titre seul te rend malade! Il est aussi fade que sa cravate nuance tisane d'orge ; il a le cou aussi long et mince que son épingle et des yeux aussi intelligents que les verres de son pince-nez! Mais vous me faites injure, mon seigneur et maître! Bruno! ne sois pas mesquin ; je ne le supporterais pas. Sois différent de tous les autres ou tu m'abaisses avec toi ! Pense donc! j'en pleurerais presque et je ris pourtant sans cesse. Je veux bien marcher avec toi sur les nuages, mais pas sur un vulgaire grand-chemin.

TON FIDÈLE CAMARADE.

XL

12 août.

Non, ma souveraine, je ne suis pas jaloux, mais, quand tu liras ces lignes, je ne serai plus dans ton voisinage. N'aie pas peur ; je reviendrai, il faut bien que j'emporte ma chaîne d'esclave, j'ai sur le front la marque des galères ; mais tant que l'archiduc restera, je m'en vais dans la montagne. Tu trouves « son titre »

Digitized by Google

si beau? Un archiduc! Même en civil! Un homme, mon enfant, peut, pour des femmes, se plier à tout, — n'ai-je pas réglé mes journées sur les tiennes? — mais devant un jeune fat, qui songe à toute minute à sa condescendance extrême, c'est impossible! Je suis trop bien élevé pour lui dire ce que je pense de lui; mais il me dit par chacun de ses mouvements ce qu'il pense de l'intelligence des humbles bourgeois. Et tu sautilles à son bras dans les allées, — ne dis pas le contraire! — tu sautilles comme tu ne l'as jamais fait avec moi! C'est bien! tu en es la maîtresse; comme je ne puis pas te mettre en morceaux pour te punir, je m'en vais. Il y a des choses que je ne puis pas, pourtant! Je ne te manquerai pas; tu ne me manqueras pas davantage; je vais à Interlaken admirer la Jungfrau, je ne perdrai rien au change. Elle est belle toujours, belle pour tout le monde, (tu adresses à présent tes petites mines même au français) elle plane, souriante, au-dessus des humbles mortels qui tentent de l'approcher; c'est tout à fait la même chose. Je laisse pour ta tante une ravissante épître, avec des détails sur les cités lacustres.

Peut-être vas-tu te jeter sur tes oreillers de

Digitized by Google

soie, — (les princesses, je crois, ont toujours des oreillers de soie?) et les mordre de colère, parce que je ne suis pas jaloux! Car tu vois que je ne le suis pas... Je cède la place, et cependant il est en civil! Ah! s'il était « en uniforme » — c'est une séduction pour les petites filles? Qu'en penses-tu, Amazone?

LI

Ragatz, 17 août.

Il est parti, Othello. Tu ne risques plus de commettre un meurtre ou de m'étrangler avec mes cheveux! Tu peux tranquillement revenir, si tu n'es pas dans l'intervalle devenu amoureux de la Jungfrau, au point de m'oublier tout à fait, puisque tu trouves que cela revient au même. La Jungfrau a encore un avantage sur moi; elle ne contredit jamais, tandis que mon esprit de contradiction m'a déjà, hélas! valu plus d'une pénitence. Me mettras-tu aussi en pénitence? Prends garde, Bruno! Je ne te promets pas de dire, comme la Catherine de Shakespeare — « Oui, la lune brille — » quand il fera grand jour. Autrement, j'aurais répliqué tout de suite : — « Non! je ne puis avoir pareille idée! Mon seigneur

Digitized by Google

n'est pas jaloux, pas du tout! Car il a trop conscience de sa divinité pour concevoir la moindre crainte. Grand Dieu! non! Cela lui fait plaisir de me voir sourire à tout le monde! Il est fier que l'univers soit amoureux de moi — » Puis j'ajouterais « — Pardonne-moi! Je sautille! » — Tandis qu'Othello ne se doute pas qu'il m'oblige à courir près de lui, quand il est dans ses rages et qu'il fait des enjambées d'un mètre. Mais cela ne compte pas ; c'est tout naturel et se comprend de soi-même. Un si bel homme, l'archiduc, et si séduisant, si intéressant! Un si digne objet pour tomber aux mains d'Othello! On se le figure aisément en uniforme; à quoi servirait cette « puissante imagination » pour laquelle on a déjà plusieurs fois été grondée, comme pernicieuse chez une vraie ménagère allemande, qui doit tenir ses livres de cuisine et de blanchissage pour des manuscrits précieux ou même écrire des poésies sur les marges!

Reviens donc, Othello! Je ne laisserai pas tomber de mouchoir, même pour toi, car cela pourrait à la fin me jouer un mauvais tour. Je deviendrai, du reste, beaucoup plus froide; autrement ce serait dangereux, mon seigneur et maître exigeant tous les jours davantage.

Digitized by Google

Quels tyrans que les hommes! A peine échappée à son père, on se précipite dans les bras d'un mari, et si le premier était dictateur, le second est despote. Et nous autres pauvres femmes, nous ne savons pas nous défendre ! Après cela, on nous traite de déesses ! Les Italiens, dit-on, battent leurs saints, quand ceux-ci n'exaucent pas leurs prières.

CATHERINE-DESDÉMONA.

LII

Schaffhouse, 8 septembre.

Non, c'est impossible, que le plus beau temps de ma vie soit passé ! Oh ! Bruno, cela ne peut pas être. Et pourtant je le sens à ces larmes brûlantes et rebelles, qui me remplissent sans cesse les yeux et que nul baiser n'essuie. J'ai éprouvé à l'heure de notre séparation une douleur aussi intense que si tout était fini, si je descendais dans la mort. Comment le cœur peut-il nous faire tant de mal ! Il me semble que la terre, le soleil, la rosée, tout m'a été enlevé en même temps, et je suis comme un arbre aux feuilles flétries, aux racines dessé-

Digitized by Google

chées, secoué sans force et sans défense par le vent. Ce n'est pas dans une telle disposition qu'il faudrait affronter mon père, ou je succomberai dans la lutte, car cette lutte sera chaude et je devrais me cuirasser d'acier.

Il n'est pas difficile de défier ses ennemis ; c'est un jeu d'enfant. Mais combattre ce qu'on a de plus proche et de plus cher, il faut pour cela un courage héroïque. Je n'ai d'autre arme que l'affection, pour triompher de l'affection même ! N'est-ce pas contre nature que je ne puisse appartenir à un homme supérieur, parce qu'il n'est ni prince ni comte souverain ? Quand il ne serait rien, si je l'aimais, je ne vois pas qui pourrait prendre la responsabilité de me le refuser et de se substituer à la Providence ! Pourquoi n'ai-je pas rencontré de prince ou de comte, que j'aie aimé ? Il y en a tant ; et des hommes très nobles et très bons, qui travaillent, eux aussi, se donnent de la peine, et ne passent pas leur vie à chasser et à monter à cheval. Mais quand ils auraient tous les mérites, mon cœur n'a jamais battu plus fort pour un seul d'entre eux, tandis qu'il se brisera pour mon professeur ! Est-ce ma faute ? Oh ! Bruno ! mon ami, mon bien-aimé, mon idole ! Est-ce un péché d'aimer

Digitized by Google

quelqu'un à ce point, qu'on sacrifierait pour lui sa paix, son repos et son salut éternel ? Conçois-tu combien il faut que je t'aime pour être toute prête à causer à mon père une pareille douleur ? Jadis, je n'aurais jamais osé penser autrement que lui, et aujourd'hui je vais agir, agir de manière à lui déchirer le cœur. Bruno ! pourquoi ne puis-je plus te voir ? Quand tu es près de moi, je n'ai plus de doutes et plus d'angoisses, mais, dès que je suis seule, la nuit se fait autour de moi, une nuit noire, orageuse, et le vertige me prend. Je vais peut-être lui donner la mort ! Ah ! j'aimerais mieux qu'il me tuât au premier mot ; toutes mes tortures seraient finies ! Comprends-tu que j'aie peur ?

Que me dira-t-il ? Que dira-t-il en apprenant que j'ai passé tout ce temps avec toi, sans qu'il l'ait su ? Il est capable de lancer des paroles si terribles, quand il est en fureur ! N'est-ce pas ? tu ne te mettras jamais en colère contre moi ; tu ne me diras jamais de ces choses que je ne pourrais te pardonner ! Tu te rappelleras toujours ce que j'aurai souffert pour toi ; tu seras bon et patient avec ta femme...

Digitized by Google

9 septembre.

Ma lettre a été interrompue, et comme ma figure était bouleversée par les larmes, on m'a traînée tout le jour de place en place pour me distraire de force. Nous étions ce matin à la chute du Rhin, recevant son écume perlée. Dans le tonnerre et le mugissement des eaux, j'ai approché mes lèvres de l'oreille de ma tante et je lui ai dit : « Tante! Bruno Hallmuth est mon fiancé. » De frayeur, elle a été obligée de se cramponner à la balustrade. Le tapage était sans doute devenu dix fois plus grand ; car je ne pouvais entendre sa réponse. Mais je me sentais redevenue si vaillante que j'aurais défié les flots du Rhin, et je fus prise d'une folle envie de rire. Ma pauvre tante!

Elle me tira loin du bruit de la cascade et commença à m'accabler de questions ; je lui racontai tout ; puis je m'agenouillai devant elle en souriant et lui demandai pardon de la comédie que j'avais jouée si longtemps. Enfin, je me jetai à son cou : « Sois-moi donc reconnaissante, chère tante, de n'avoir pas voulu te charger la conscience ni te causer des scrupules, et d'avoir porté la faute à moi toute seule. Tu n'as besoin de rien savoir vis-à-vis de mon père ; car tu ne peux m'aider ; il faut que

Digitized by Google

je combatte mon propre combat. Mais je ne voulais pas prendre congé de toi, avec le sentiment de t'avoir trompée tout le temps et jusqu'à la fin, d'autant que tu aurais appris la vérité d'ici quelques jours. Le temps des secrets est fini. Pardonne-moi seulement, Tante ; ne sois pas fâchée ; rappelle-toi que tu as aimé une fois, toi aussi.

« — J'ai été mariée, je n'ai jamais aimé ! — dit ma tante avec tristesse. — Je voudrais plutôt avoir aimé et ne jamais m'être mariée. Mon enfant ! contente-toi de ton grand amour et ne demande rien de plus ! Tu ne serais pas heureuse !

« — J'aime mieux être malheureuse avec lui qu'heureuse avec un autre.

Elle eut le cœur très soulagé, en apprenant que mon père connaissait notre engagement et que cela ne s'était pas conclu sous sa surveillance. Je lui dis aussi que je ne me marierais jamais sans le consentement de mon père, et que je voulais l'obtenir à force de prières, le lui arracher, le contraindre à me le donner.

« — Hélas ! dit-elle, — deux Rauchenstein l'un contre l'autre ! Qui sera le pot de terre et qui sera le pot de fer ? Mon enfant ! mon enfant ! cela finira mal ! »

Digitized by Google

Mon angoisse d'hier était bien loin.

« — Crois-moi, Tante, si mon amour, mon sentiment du devoir, ma volonté résolue ne finissent par triompher, je ne mérite pas d'être heureuse. Tu verras : j'amènerai ces deux hommes qui sont aujourd'hui des ennemis mortels, à s'aimer l'un l'autre ; quand j'aurai remporté cette victoire, je t'écrirai.... pas avant !

— « Alors je ne recevrai jamais de lettre !

— « Tu verras ? Je suis du vrai cru de Rauchenstein, rouge, âpre, avec beaucoup de force et de chaleur. Je viendrai à bout de tout ce que je veux ! »

Ma tante me regarda, toujours triste, et me caressa les joues : — « Comme elles brûlent !

— « Oui, Tante, je suis maintenant un peu grisée. Il le faut, ou l'angoisse reviendra, cette affreuse angoisse qui me paralyse, me serre le gosier et qui dépasse presque mes forces. »

Sais-tu que je ne puis presque plus prier ? Quand je suis ainsi, je me dis que c'est déjà la première punition de mon amour terrestre et coupable ! L'amour ne peut cependant exister sans avoir quelque chose de terrestre ; il ne peut habiter seulement dans le ciel. Je me figure maintenant le ciel comme Ragatz et le bon Dieu comme les portraits des électeurs, aux tê-

Digitized by Google

tes plus blanches que la neige, si graves, si loin et si près à la fois ! Mon Dieu n'a jamais changé pour moi depuis mon enfance : il ne sera jamais une pure abstraction. — Bruno ! Bruno ! Si tout était fini !

TON ULLA.

LIII

Francfort-sur-le-Mein, 12 septembre.

Bruno ! mon père est ici ; il est venu pour m'emmener. Il m'a longuement regardée et a dit : — « Fraîche comme une rose ! Merci, chère belle-sœur, de m'avoir rendu ma fille rétablie au physique, et j'espère aussi, au moral ! »

Je suis devenue pourpre, ma tante blême. Elle a évité son regard ; j'ai plongé le mien dans ses yeux. — « Oui, père, je suis tout à fait forte ! —

Il s'est détourné, en fronçant les sourcils : — « Comme tu es pâle, chère sœur ! l'air de la Suisse t'aurait-il été défavorable ? » — « A moi ! Oh ! non, au contraire ; mais je me

Digitized by Google

sens fatiguée du voyage ; je ne suis plus aussi jeune qu'Ulla ».

On a causé de choses diverses, avec des arrêts et des hésitations, et lorsqu'on s'est enfin souhaité le bonsoir, tout le monde a été soulagé. A présent, j'entends mon père marcher de long en large dans la chambre voisine ; j'ose à peine respirer, de peur qu'il ne veuille m'interroger dès ce soir, s'il se doute que je ne suis pas couchée. Rien qu'une étroite porte entre nous, et en réalité un précipice, un abîme, comme celui de la Via Mala !

Te souviens-tu du jour où nous y étions ensemble, et où je t'ai dit : — « Viens, jetons-nous tous deux au fond, à présent que nous sommes si heureux ! »

Tu m'as demandé si nous avions changé de rôles, ou si j'étais soudain devenue tellement pessimiste que je ne crusse plus au bonheur !

Cette impression me revient, maintenant que tu n'es plus là, qu'il n'y a plus de Via Mala, et que je sens approcher cette épreuve terrible, que j'essayais alors d'oublier.

Mon père se déshabille. Comme ses mouvements sont brusques et violents ! On dirait que ses mains sont gantées d'acier et ses pieds chaussés de fer. A quoi s'est-il résolu ? Car il

Digitized by Google

a pris une résolution, je le sens! Oh! pourquoi se faire la vie si lourde? Chacun de nous sait pourtant que l'autre ne cèdera pas! Nous savons tous deux que l'heure mauvaise approche, l'heure de la révolte, où l'un des deux succombera! Nous le savons trop bien! Pourquoi tout ne peut-il s'apaiser avant cette heure effrayante? Pourquoi ne puis-je entrer m'agenouiller devant son lit, le prier, le supplier, tout lui raconter, attendrir son cœur? Pourquoi le mien devient-il toujours plus dur depuis que mes yeux ont rencontré les siens? Mes dents se serrent, mes mains se crispent, mes yeux sont secs comme s'ils ne pouvaient plus pleurer, et un seul mot me revient sans cesse : — « Je veux, père, je veux! » — Je ne puis trouver une parole de douceur. Bruno, je ne serai douce que pour toi. Près de toi seul, je ne pense pas : « Je veux! » Près de toi, mon cœur s'attendrit comme lorsque je songe à ma mère! Le voilà qui recommence à marcher, et il est plus de minuit. Allons-nous veiller ainsi toute la nuit à quelques pas l'un de l'autre! Il sait ce que je pense, et il réfléchit aux moyens de me broyer. Que me dira-t-il? J'aimerais mieux qu'il me frappât! Ah! Bruno, il me semble que je vais me jeter

Digitized by Google

dans un brasier dont la flamme me brûle déjà la poitrine et le visage.

ULLA.

LIV

Berlin, Hôtel du Nord, 11 sept...

Mon Ulla,

J'ai parlé à ton père ! Ne t'effraie pas ! Tu vois que nous sommes encore tous deux en vie ! Il a été aussi poli qu'un prince l'est envers les gens qu'il méprise, et moi, j'ai été ce que je devais être dans ma situation.

Lorsque nous nous sommes séparés, — oui, dès Ragatz, au milieu de l'ivresse de notre amour, ma merveille, jamais je n'ai pu me débarrasser de la sensation écrasante que j'agissais en misérable. Ni à la ruse, ni à l'influence des femmes, je ne veux jamais rien devoir, pas même un fil de tes cheveux d'or...

Tu deviens impatiente, tu veux savoir comment, et non pourquoi, cela est arrivé. Attends un peu ; la bruyante locomotive m'a tellement secoué qu'elle m'a, par l'effet des contraires,

Digitized by Google

rendu mon calme. Si je t'avais écrit de Francfort..... non, il m'aurait été alors impossible de t'écrire ! Car, vois-tu ! tu es son enfant, et je le hais, je hais toute sa race, et la haïrai jusqu'à la millième génération. Et cependant, à quoi bon !

Ulla, je crois que je t'aime maintenant d'un amour cent fois plus violent, depuis que je sais à quel point cet amour le blesse et l'offense, plus que tout au monde ! Si seulement je pouvais vous séparer dans ma pensée. Mais je ne le puis pas. Chaque fois qu'en rêve, je t'attire dans mes bras, tu as les traits de ton père, et alors je te regarde avec fureur et défi ! Tu dis que ce sont des petitesses ! Je devrais peut-être sourire avec mélancolie ; ce serait « plus noble ».

Eh bien donc ! j'étais décidé à aller à Rauchenstein, et tellement plein de mon idée que j'en supportai facilement notre séparation. Je couchai une nuit à Francfort. En descendant le matin l'escalier de l'hôtel, je vis ton nom écrit en grosses lettres sur le tableau noir. Cette hallucination me fit plaisir. Tu as un beau nom sonore, et un musicien comme moi l'entend très volontiers, même de sa propre bouche. Je ne pensai pas un instant, qu'au lieu d'une illu-

Digitized by Google

sion, ce fût une réalité.— Une heure plus tard, dans la serre du jardin botanique, je me trouvai soudain en face de ton père. Lequel reçut la plus forte secousse? Je ne sais ; peut-être la muse de marbre qui nous regardait tous deux. Il ne pouvait m'éviter ; tu sais que les allées sont étroites.

« — Quelle agréable surprise de vous voir ici ? — me dit-il, d'une voix terne.

« — Je viens de Suisse, de Ragatz — répliquai-je audacieusement — et je me rendais au château de Rauchenstein.

Il devint très pâle, ses yeux semblèrent rentrer dans leurs orbites ; il n'a sans doute jamais rencontré semblable insolence.

« — Vraiment ! vous n'auriez, pas été reçu, je le crains, — répondit-il, un peu plus haut.

« — J'ai de bonnes recommandations, et Rauchenstein passe pour hospitalier, — dis-je, en souriant, de quel sourire !

« — Cela dépend ! — fit-il sur le même ton d'amère plaisanterie.

Il voulut continuer son chemin. Le lieu était mal choisi ; il est vrai que je n'avais pas eu le choix.

« — Puis-je solliciter de Votre Altesse de

Digitized by Google

me fixer une heure où je pourrais l'entretenir ?

« — Je regrette de n'avoir pas un moment de libre.

« — Je le regrette encore davantage. »

Et je me rangeai pour le laisser passer.

Je restai plus d'une heure dans la grande serre ; la chaleur humide me donnait des étourdissements. Ce que je pensai t'importe peu et ne signifie plus rien, du reste, pour moi !

Lorsque je revins à l'hôtel, le valet de chambre de ton père m'attendait à la porte de mon appartement ; je connais assez la livrée ; je l'enviais si souvent à Ragatz. Il me demanda de me rendre chez Son Altesse. Mon premier sentiment fut de refuser ; mais je pensai à toi et je me dis aussi qu'il regrettait sans doute des paroles prononcées dans un mouvement de colère. Je sentais — tu sais que je suis toujours sincère — que j'avais gravement offensé cet homme, et d'ailleurs tout moyen m'était bon pour arriver à l'aborder. En traversant le corridor, j'éprouvai soudain pour lui une incompréhensible sympathie. « — Le père d'Ulla ! Le père d'Ulla ! — me répétait mon cœur, quelque chose d'elle !

La pièce à trois fenêtres était étouffante de toute la chaleur de midi : je ne sais comment

Digitized by Google

l'idée me vint de compter ces fenêtres : une, deux, trois ; jusqu'à l'entrée du prince. Je n'eus pas besoin de le regarder pour savoir qu'il n'avait employé le temps écoulé depuis notre rencontre qu'à se monter davantage.

« — Asseyez-vous, je vous prie, — » commença-t-il d'un ton contraint. La froide insolence que j'avais montrée le matin, dans la serre, s'empara de moi une seconde fois ; je restai debout et je dis :

« — Je me rendais à Rauchenstein pour vous demander (je ne disais plus « Votre *Altesse* ») la main de votre fille. La princesse Ulla m'a jugé digne de sa sympathie...

Il m'interrompit, sans violence, mais avec une froideur tranchante.

« — Moi et toute ma maison, nous vous savons gré de l'honneur que vous nous faites.

Il s'inclina ; je le regardai fixement avec un sourire, et jetai ces mots au travers de sa phrase :

« — Je me réjouis que vous sachiez apprécier cet honneur.

« — Mais j'ai sur ma fille d'autres desseins, dont je n'ai naturellement à rendre compte ni à vous ni à personne.

« — Certainement non ! Je me trouve aussi

Digitized by Google

dans un cas analogue; j'ai des desseins sur votre fille, dont je prétends ne rendre compte à personne.

« — Le cas n'est-il pas un peu différent? reprit-il, avec un sang-froid admirable, comme si nous discutions sur les institutions des habitants de la lune; mais ses yeux étincelaient, ses lèvres prenaient un pli hautain. — « Je suis le père de ma fille ; vous n'êtes qu'un étranger.

« — Vous êtes le père, en effet; je suis, moi, le mari choisi par votre fille.

Cette dure parole agit comme un coup de fouet. Mon Dieu! Ulla, pardonne-moi, je n'ai été qu'une brute. En t'écrivant, je revois ce que j'ai fait et ce que j'aurais dû faire! Il est ton père, après tout! Je ne suis pas digne que tu me foules sous tes pieds délicats. Mon amour, mon adorée! il fallait que cela arrivât. Nous en avions l'un et l'autre trop lourd sur le cœur, et nous ne sommes que des hommes. Mais j'eusse été un ange du ciel, que la scène n'aurait pas mieux fini, car il ne peut me comprendre, et je le comprends encore moins.

Toi, ma douce créature, toi, noble fille, forme lumineuse, tu planes au-dessus de nous! Qu'arrivera-t-il à présent? Retournerons-nous

Digitized by Google

à la Via Mala? Je languis après ses pierres froides et dures, pour pouvoir m'y broyer, comme le bonheur de ma vie se broie sur les rocs de Rauchenstein. Ma vie n'a pas de valeur; elle n'en a jamais eu que lorsqu'elle était suspendue à tes fauves cheveux d'ondine. Le flot des hommes passe ici à grand bruit comme l'eau sur les rochers; — l'un et l'autre murmure, se perd et se brise, également impuissant!

Ton désespéré,

BRUNO.

LV

Rauchenstein, 13 septembre.

Pendant ma nuit d'angoisses mortelles, j'écrivais à mon Hermès, et le matin venu, j'avais sa lettre entre les mains. Mon cœur cessa de battre, et je sentis que mes lèvres devenaient blanches.

Comment affronter les yeux de mon père ? Mais il avait déjeûné, il était déjà sorti, et avait donné l'ordre de me dire qu'il viendrait me chercher à l'heure du départ. Il n'y eut

Digitized by Google

donc pas de conversation entre nous. En wagon, il se mit dans un coin, prit un journal, et ne prononça pas un mot. Je regardais par l'autre portière, renfonçant les larmes qui me montaient sans cesse aux yeux. Une fois dans la voiture qui nous transportait au château, il me dit :

« — D'ici deux heures, tu descendras en grande toilette. J'attends le prince héritier de Wehnheim qui m'a demandé la permission de faire ta connaissance ; dans ce but, il passera quelques jours avec nous. Je désire que tu t'arranges pour lui plaire ; — c'est compris ?

« — Non, père ; je ne comprends pas. Je ne comprends pas comment tu veux voir ta fille menteuse et fausse à ses promesses ; je n'épouserai pas le prince.

Le regard de mon père devint froid comme l'acier :

« — Laisse-moi le soin de juger comme il me plaît de toi et de tes prétendues amours, qui, du reste sont à leur fin, car tu épouseras le prince.

« — S'il veut de moi, répondis-je ; une idée m'était venue.

Au château, je fus accablée de baisers et de cris de joie. « — Notre rayon ! Notre petit

Digitized by Google

soleil ! Notre oiseau chanteur ! — » Ainsi jasait tout le monde, de tout côté, me trouvant grandie et embellie, avec un éclat inconnu dans les yeux. Lorsqu'enfin je fus libre, je courus à Hulotte.

« — Hulotte ! On veut me forcer à me marier, et j'appartiens à Hermès ; on me tuera ou je l'épouserai ! Je veux être à lui, car je l'aime plus que le monde entier. Je sens que mon cœur se refroidit même pour mon père.

« — Tu l'épouseras, en effet, et bientôt ; mais tes souffrances seront si grandes, que tu seras gisante dans la poussière, et que tu crieras vers Dieu pour lui demander du courage !

« — Cela ne fait rien, Hulotte ! Le courage me viendra par l'amour ! Je n'ai pas peur !

Le prince arriva ; il se montra aimable et bon, de sorte que mon plan fut vite mûr. Après le dîner, on passa dans le billard pour nous laisser seuls au salon, par un bienheureux hasard, comme toujours en pareil cas. Nous étions debout dans la profonde embrasure de la fenêtre, regardant le cours de la Lahn. Un instant, mes mains se nouèrent convulsivement ; puis je dis d'un ton résolu :

« — J'ai quelque chose à vous confier ; je vous prie de m'écouter avec calme. Je sais dans

Digitized by Google

quelles intentions vous êtes venu; je vous remercie de votre estime et de vos bonnes dispositions pour moi. Mais si vous voulez me donner une grande preuve de ces dernières, dites à mon père que nous ne nous convenons pas et partez demain. Je ne puis être votre femme; je me suis promise à un autre. »

Il parut très ému et saisit ma main.

« — J'étais déjà sous le charme; mais désormais je suis votre chevalier, votre esclave, ce que vous voudrez. Je n'ai qu'un regret, celui de ne pas vous avoir connue plus tôt, quand j'aurais pu gagner votre cœur. Puissiez-vous être aussi heureuse, que tous mes efforts auraient tendu à vous rendre heureuse avec moi! Je partirai sur-le-champ, pour ne pas vous être à charge, ne fût-ce qu'une heure.

Il demanda aussitôt à mon père un entretien, et partit le lendemain matin. Impossible de décrire l'état de mon père! Mes tantes me faisaient grise mine. Je leur ai déclaré aujourd'hui que j'étais fiancée et avec qui! La scène a été unique! Tu aurais ri, assurément. Moi, je ne songe guère à rire. Car je ne sais plus ce qui va se passer. Que comptes-tu faire? Les choses ne peuvent rester ainsi. Nous avons été trop loin, et nous nous sommes rendu mutuelle-

Digitized by Google

ment la vie impossible. Les paroles mordantes pleuvent de tous côtés. Mon père ne me parle plus et m'a fait dire de déjeûner chez moi. Il m'envoie ses ordres par les domestiques, qui ne prennent pas un air étonné en me les apportant, mais semblent agir comme des automates, au lieu de me confier, ainsi qu'autrefois, toutes leurs histoires et leurs petits ennuis. Je suis vraiment en quarantaine. Si cela continue, on refusera de me passer le pain. C'est à se sauver !

TON ULLA.

LVII

Berlin, 17 septembre.

Ce que je ferai, dame Ulla ? Ce que je ferai ? Je viendrai t'enlever ! Mais que veux-tu ? Il faut que tu te réfugies de toi-même près de moi, car je ne veux pas te contraindre. On peut te poursuivre, nous rejoindre avant que nous ayons fait célébrer notre union à Londres : plus tard, le prince peut attaquer la légitimité de notre mariage. Jamais tu ne retomberas entre ses mains, je m'en porte

Digitized by Google

garant ; mais il peut nous susciter des difficultés. Des difficultés seulement, non des chagrins, n'est-ce pas, Diane ? car nous ne le connaîtrons plus. Ce qu'il fera nous importe aussi peu que l'éléphant blanc de Siam, auquel nulle déesse grecque n'a jamais fait la chasse.

Ulla, viens, sois courageuse, sois toi-même ! Ne veux-tu pas te montrer plus grande que ta haute origine ? Tu sais que les heures de la vie s'écoulent rapidement ; tu ne pourras jamais me rendre ce que tu me ravis à présent.

Aujourd'hui même, je pars pour Wetzlar et j'y attends tes ordres. Un mot de toi à l'hôtel de la Couronne, et je serai avec une voiture sous le hêtre sanguin, à l'entrée du parc ; je connais bien le pays, je l'ai parcouru ce printemps.

Si on te cherche quelque part, ce sera d'abord à la station du chemin de fer. Nous irons en voiture jusqu'à Wetzlar, où le rapide s'arrête à minuit dix. Si tu es à onze heures sous le hêtre, nous arriverons à temps, nous serons le lendemain à midi à Calais et à quatre heures à Londres. Personne ne soupçonnera la direction que nous avons prise ; le re-

Digitized by Google

fuge des amoureux est plutôt l'Italie. Jusqu'au 1er novembre, je puis rester à l'étranger ; nous saurons d'ici là ce que ton père compte faire.

Il me faut ton consentement trois jours avant notre fuite, pour que je puisse télégraphier à mon ami de Londres, qu'il se procure une licence spéciale de mariage. Si nous trouvons trop de difficultés à nous marier en Angleterre, nous irons jusqu'en Amérique. Crains-tu la mer? C'est une traversée de neuf jours seulement. Si tu veux y rester tout à fait, je vendrai tout ce que je possède, et nous émigrerons là-bas. Veux-tu? Dieu ! je le ferais de grand cœur ! Du reste, quelle est la chose qui me sera difficile, quand je te verrai, ondine aux cheveux d'or?

Ton père nous donnera vraisemblablement son consentement, dès que tu te seras enfuie. Pour prévoir ce cas, laisse, dans une lettre à ta tante, l'adresse suivante à Berlin, où il pourra envoyer ce consentement dans les règles. Si nous le recevons, nous ferons faire une seule publication à l'église allemande de Londres, et une heure après, la célébration du mariage.

Est-ce que le souffle te manque, que la pensée

Digitized by Google

vacille dans ta petite tête? Viens à moi! je te rendrai le calme et j'apaiserai ta fièvre par mes caresses. Tu n'auras plus besoin de penser ni de craindre ; je suis là, avec une force surhumaine, pour te porter à travers le monde jusque dans notre ciel. N'entends-tu pas la neuvième symphonie dominer et couvrir de sa musique grandiose toutes les dures paroles des hommes, comme en ce jour de Pentecôte? Ne sens-tu plus ce premier serrement de main, par lequel tu te promis à moi, presque contre ta volonté ? Ta vie s'écoulera ainsi, harmonieuse, au milieu de la musique et des chants, ravie à la terre ; nous cesserons tous deux de compter les années, et tout ce qui est le souci et la souffrance, tu le laisseras derrière toi, dans le sein du passé. Crois-moi seulement, je guérirai d'un souffle ton orgueil blessé et ton cœur malade ; dans mes bras, tu béniras à toute heure le jour où, de ton libre arbitre, tu auras rompu les liens héréditaires qui t'enchaînaient. Viens, virginale, ensorcelante Loreley; sois déesse, ne sois pas magicienne ; donne le bonheur au lieu de détruire.

J'attends que tu parles.

TON ÉPOUX, SOUMIS A TA VOLONTÉ.

Digitized by Google

LVIII

Rauchenstein, 20 sept...

Sais-tu ce que j'ai fait en recevant ta lettre ? Je suis allée tout droit à mon père et je lui ai dit : — « Père, je veux épouser Bruno Hallmuth !

Pas de réponse.

« — Je te conjure de me donner ton consentement, mon père, car ma volonté ne changera pas.

Toujours pas de réponse.

« — Vois-tu, père ! ma résolution est si ferme que rien ne peut l'ébranler, même pas ta colère !

« — Que feras-tu donc ?

« — Je partirai avec celui que j'aime !

« — Alors pars !

« — Mon père !

« — Je t'ai dit : — « Pars » — Qu'attends-tu encore ? Pars ! pars ! mais je ne veux savoir ni le jour ni l'heure ; je ne demande rien ; j'ai appris à me passer de toi.

« — Père !

« — Pas un mot de plus ! Va t'en avec lui et sois heureuse !

Digitized by Google

Je joignis les mains ; mais il me montra la porte..... Oh ! Bruno ! Bruno !

Je renonce à la bénédiction de mon père, parce que je t'aime si follement que je ne veux et ne vois plus que toi seul. Viens m'emmener, mon fiancé, mon mari ! Je veux te vénérer, te servir, t'adorer tout le long de ma vie ; et tu me soutiendras quand la douleur m'envahira au souvenir de mon père. Tu ne diras plus alors : — « Je le hais ! » — N'est-ce pas, Bruno, tu ne le diras plus, et tu ne m'en voudras pas de lui ressembler ? Tu m'as aimée pourtant, en dépit de cette ressemblance. Tu m'aimeras encore davantage, maintenant que j'ai foulé aux pieds ce que j'avais de plus sacré. Il m'a dit cependant : — « Sois heureuse ! » — Ce n'est pas une malédiction ; dis, Bruno ? Je sens une angoisse terrible. Viens vite ou je ne pourrai jamais !

TA FIANCÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

I

Greifswald, 20 octobre.

Je ne puis faire autrement, Bruno; il faut que je parte. Rien, rien ne peut me retenir, pas même une défense catégorique comme celle que tu as prononcée hier soir. Tu ne peux revenir là-dessus; ce serait au-dessous de ta dignité ; c'est pourquoi je ne demande plus rien et je pars.

Comme la tempête mugit ! On croit entendre hurler la mer ! C'est par une nuit semblable qu'il y a un an, je quittai seule Rauchenstein pour te suivre sur la grande mer de la vie !

Tu dors si profondément ! Tu ne m'as pas entendue me glisser hors de la chambre ! Comment pouvais-tu entendre, au milieu de cette tempête ? Elle ressemble à notre amour qui nous empêchait de rien entendre, et qui

Digitized by Google

est resté agité, orageux et violent ; sais-tu pour quoi ? Parce que mon cœur ne pourra trouver le repos, tant que la bénédiction de mon père me sera refusée. Il est perpétuellement rongé par une sorte d'impossibilité d'être heureux.

Et maintenant mon père est malade, gravement malade ! Je ne t'ai plus rien dit des nouvelles que je recevais ; tu parlais trop durement de mon père. Mais que crois-tu que j'aie senti, quand on m'a écrit que c'est à présent un vieillard absolument brisé ; personne n'a pu le rendre à lui-même ; il s'est renfermé dans une solitude absolue. Il ne m'a pas renvoyé mes dernières lettres comme les autres ; sans doute il les a brûlées sans les lire. Oh ! Bruno ! Bruno !

J'ai sacrifié le salut éternel de mon âme, ou tout au moins sa paix sur la terre, pour te suivre. Je t'appartiens, tu le sais bien, car je n'ai plus que toi. Mais à côté de toi, j'ai encore une autre idole qui s'appelle *le devoir*. Et mon devoir est de courir vers mon père mourant, même s'il refuse de me recevoir, même si je ne dois entendre aucune parole d'amour tomber de ses lèvres. Ce sera l'expiation des chagrins que je lui ai causés. Vois-tu ! Si tu avais encore

Digitized by Google

tes parents, tu comprendrais que l'homme qui t'a si gravement offensé, dans la torture de son cœur, lorsque tu lui arrachais ce qu'il avait de plus cher, est pourtant mon père, malgré tout. Il peut me faire tout le mal qu'il voudra, il sera toujours mon père. Ce n'est pas un étranger auquel je puisse tourner le dos, s'il offense mon mari.

C'est toujours notre vieille querelle, Bruno, si vieille que nous n'en parlons plus jamais, parce qu'aucun de nous deux ne convaincrait l'autre.

Notre orgueil peut être froissé, jamais notre cœur ! Le cœur ne se laisse pas froisser, car il ignore l'orgueil.

Bruno ! je te demande pardon à genoux de te désobéir ! Mais je ne puis faire autrement. Ah ! pourquoi me faut-il être toujours placée entre vous deux ? Mon amour est-il si faible qu'il ne puisse vous unir ! Est-ce une tâche de géant qui dépasse mes forces ? Nous serions pourtant si heureux !

Il est vrai, nous sommes tous deux des natures d'orage, mais nous pourrions souffler du même côté, au lieu de nous précipiter des deux bouts de l'horizon, jusqu'à ce que le ciel soit plein de tonnerre et d'éclairs. Tu savais cela

Digitized by Google

d'avance ! Mon cœur t'était ouvert comme un livre, je t'avais dit toutes mes pensées ; tu avais vu que sur beaucoup de points, mes idées différaient des tiennes. Cela n'a pas fait tort à notre amour ; au contraire, il n'en est devenu que plus vif ; la contradiction l'aidait à grandir. Nous nous imaginions qu'il est ennuyeux d'être toujours du même avis et que chacun doit apprendre quelque chose de l'autre. Mais comment faire, si l'un brise les idoles de l'autre, si la division atteint au plus intime de l'âme et de la vie ? Si je pouvais te convaincre que mon devoir est là-bas ! Quand je songe que je te laisse seul dans cette nuit de tempête, qu'à ton réveil, tu trouveras ta maison vide, j'ai envie de me coucher à terre et de te dire de me fouler aux pieds, si tu veux, mais ensuite de me relever et de me pardonner.

Est-ce ma faute si mon devoir me paraît tellement impérieux que je défie même ta colère ? Et ta colère est terrible ! J'ai souvent tremblé devant toi, Bruno ! Mais le bon Dieu tient ton cœur dans sa main, et il l'inclinera de nouveau vers moi quand j'aurai assez expié. Oh ! quel destin !

Je ne connaissais que ma devise : — Fidélité ! Devoir ! — Et maintenant j'aurai été infidèle et

Digitized by Google

désobéissante envers les deux seuls êtres que j'avais sur terre. Je les aurai fui tous deux, quand je mourrais volontiers pour assurer leur bonheur.

Les rochers sont bien plus immuables que les idées des hommes ! Pourtant un petit ruisseau finit par user et entraîner le rocher ; et j'ai toujours été semblable à un torrent de nos forêts, sauvage et indompté. Tu as essayé de me maîtriser, mais ma nature intérieure ne se laissait ni dominer ni contraindre. J'ai souvent eu peur de toi. Je te le dis aujourd'hui, dans la confession sans réserve de cette nuit de désespoir : tu as cru que je te défiais, mais je tremblais ! Vois-tu, cela vient de ce que j'avais une première fois oublié mon devoir et appris ainsi à connaître la crainte. Je craignais que tu ne t'imaginasses que je voulais te faire sentir ma haute naissance ; je craignais d'être une maîtresse de maison maladroite et incapable ; je craignais de te voir désillusionné, après m'avoir tant idolâtrée. Toutes ces craintes m'ôtaient ma sécurité vis-à-vis de toi, et comme je n'osais rien en dire, elles grandissaient de plus en plus et empoisonnaient toutes mes heures. Quand j'éprouvais le plus de frayeur, tu t'impatientais, car cela te sem-

Digitized by Google

blait chez moi quelque chose de nouveau et d'étrange. Je te le répète encore, je suis intérieurement très craintive et facile à effrayer; tu ne l'aurais pas cru peut-être. Ah! Bruno, si je pouvais t'épargner ce réveil. Plus l'heure avance, plus mon cœur devient pesant! Je crois qu'il arrivera une catastrophe, si je pars. Auras-tu la patience de lire cette lettre? Ne me la renvoie pas, du moins, Bruno! Je ne pourrais le supporter, je me tuerais!

Pardonne-moi! Pardonne-moi de ne pas t'avoir rendu heureux jusqu'ici comme tu le méritais, malgré mon amour sans limites. Tu as eu beaucoup de patience avec moi, et c'est ainsi que je t'en récompense! La seule chose que tu m'aies défendue! Où puis-je prendre le courage de te désobéir en ce moment? Je ne sais, car mon cœur se brise! J'ai envie de courir t'éveiller et de te dire, en te suppliant :

— Attache-moi bien fort ; enferme-moi sous triple serrure, pour que je ne puisse partir. Ne me laisse pas m'éloigner de toi. Je n'y survivrai pas : que vais-je trouver? Serai-je repoussée de la porte de mon père, méprisée de tous! Bruno! Bruno! protège-moi, aide-moi, sauve-moi! Pardonne-moi, mon mari, mon bien-aimé! Pardonne-moi d'avoir traversé

Digitized by Google

ta route, lié ton destin au mien, seulement pour te rendre malheureux !

Tout est en ordre dans le ménage, les livres, l'argent, tout; les domestiques ont leurs ordres; tu n'auras à t'occuper de rien. J'ai tout prévu jusqu'à ce que je revienne : bientôt, si Dieu le veut.

Bruno ! ne me brise pas le cœur ! garde-moi ton amour et pardonne moi !

TA FEMME.

II

Rauchenstein, 23 octobre.

Bruno ! je voudrais n'être jamais venue ! Si pourtant ! je voulais venir ! je savais d'avance ce que ce serait.... Canosse !

A mon arrivée, on m'aurait volontiers fermé les portes, mais j'étais entrée et déjà dans le vestibule, avant qu'on sût que c'était moi. La pluie dégouttait de mes vêtements ; j'étais lasse à mourir et pénétrée d'angoisse ! Ce fut alors une inexprimable confusion ! On me traita avec une froideur glaciale, comme la première étrangère venue; seule, mon Hulotte

Digitized by Google

me tendit les bras; je tombai à genoux devant elle, la tête sur son sein, sanglotant à me briser la poitrine. Bruno! pourquoi ne m'as-tu pas enfermée? Je n'aurais pu alors faire ce que j'ai fait. Je souffre à mourir de t'avoir quitté! Je crois que j'ai pris sur moi une tâche trop lourde; je ne pourrai jamais l'accomplir. Je m'étais imaginé pouvoir soulever les rochers! Moi!... qui suis-je donc, pour faire des miracles!

On m'appela bientôt; je pus entrer tout doucement près de mon père, mais sans qu'il s'en aperçût. Il ne reconnaissait personne et ne passerait pas la nuit. Je tremblais tellement que mes jambes refusaient de me porter. Toute la famille était réunie autour de son lit. On me regarda à peine. Mon père était couché, en proie au délire de la fièvre et méconnaissable dans l'obscurité de la chambre. Il me fallait rester là et entendre ce qu'il disait de moi; les autres l'entendaient aussi et me regardaient comme s'ils voulaient me lapider. Mais cela me donna du courage. Je me dis que si j'avais des devoirs, j'avais aussi des droits. Je m'avançai tranquillement vers le lit, quoique mon oncle m'eût saisi le bras, et sans un mot, je commençai à placer sur le front de

Digitized by Google

mon père des serviettes glacées, à retourner ses oreillers, à lui baigner les mains et les lèvres. Il devint plus calme et tomba dans un sommeil saccadé, coupé de râles. On voulut s'approcher de moi en chuchotant; je posai le doigt sur mes lèvres, je montrai la porte et ils sortirent tous. Qui me donna cette autorité ? Je ne le sais pas; je sentais seulement qu'ils devaient obéir à ma volonté de fer. Depuis, je ne me suis pas déshabillée, je n'ai pas quitté mes chaussures; je t'écris au crayon, à la lueur d'une veilleuse, pour éviter le moindre bruit.

Il était grand temps que j'arrivasse. Tout ce monde ne faisait que des sottises. Je ne leur adresse pas la parole, puisqu'ils n'ont pas voulu d'abord me l'adresser, et comme je ne quitte pas mon malade, j'exige le silence.

Il parle presque constamment de moi, tantôt avec attendrissement, tantôt avec fureur; les autres entrent toujours dans ces moments là et me jettent des regards pareils à des coups de poignard. Je me contente d'incliner la tête, pour que mon visage soit caché dans l'ombre

Ah ! oui, j'expie. En quelques heures, j'ai déjà vidé un plein calice d'amertume. Tu diras :

Digitized by Google

« C'est bien fait ! pourquoi es-tu partie ? » Je sais et je vois pourquoi ; cependant il me semble que je devrais être près de toi. Mais mon père ne veut accepter d'autres soins que les miens, bien qu'il ne me reconnaisse pas ; il repousse tout le monde et s'apaise seulement dans mes bras.

Que se passera-t-il, quand il découvrira ma présence ? Je n'ose même y penser, en entendant ce qu'il dit dans son délire. Et s'il mourait ainsi, sans m'avoir dit un mot de pardon.... je crois que je n'y survivrais pas ! Que je suis malheureuse ! Pourquoi faut-il que tout cela soit arrivé !

Et je voulais vivre dans le ciel avec toi et marcher sur les nuages !...

Qui me délivrera de cette torture de l'âme, de ce feu de purgatoire ? Sais-tu ce que cela veut dire : Canosse, pour un orgueil tel que le mien ? Je ne me vois plus d'avenir, rien qu'un présent noir comme la nuit qui m'environne, où ne pénètre aucun rayon.

TA FEMME.

Digitized by Google

III

Rauchenstein, 30 octobre.

Toujours rien de toi, Bruno! Pour l'amour de Dieu, une seule parole. Quand elle devrait être aussi terrible que celles qui tombent des lèvres de mon père, je l'accepterais avec humilité. Mais supporter à la fois ton silence et son délire, cela dépasse presque mes forces. Je n'ai pas encore pu reposer un instant.

L'angoisse que je souffre à cause de toi, m'aide, je crois, à résister à celle que j'éprouve pour mon père, mais tu es cruel, Bruno! Il est impossible que je ne sois plus rien pour toi. Tu ne peux m'effacer de ta vie quand tu le voudrais. Il faut que tu traînes cette chaîne; je ne puis moi-même t'en délivrer, si Dieu ne te délivre. N'as-tu aucune pitié de moi? Peux-tu me repousser ainsi, comme si je n'avais jamais rien été pour toi? N'ai-je rien été qu'un fardeau et une désillusion? Rien de plus?

Quand tu devrais me frapper, je me courberais sans plainte sous ta main! Mais renonce à ce terrible silence! Songe que je ne dors pas, que je pense à toi jour et nuit, pendant que je

Digitized by Google

lutte avec la mort pour lui arracher mon père qui me maudit. Bruno! c'est au-dessus des forces humaines.

TA FEMME.

IV

Rauchenstein, 7 novembre.

Veux-tu donc être mort pour moi, ou crois-tu que je ne suis pas assez broyée et humiliée? Oh! Bruno, est-ce là ton grand amour? Est-il si vite éteint et mort, aussi vite que notre bonheur?

Non, tu n'as jamais souffert, ou tu aurais pitié de ma torture! Ah! je voudrais par instants fuir vers toi, loin de cette chambre de malade, pleine de désespoir; alors je m'arrête et me dis: — Comment me recevrait-il?

Il me semble vivre dans un de ces cauchemars où l'on est balancé en l'air, suspendu entre le danger de s'écraser contre le plafond ou d'être englouti dans un abîme. Je n'ai plus de place ici-bas; nulle part, on ne veut me reconnaître, ni mon père, ni mon mari, comme si j'étais déjà morte et effacée de la surface de la

Digitized by Google

terre. Mais je vis, je vis et j'aime. Et c'est mon amour qui me tue; il ne trouve pas de pardon. J'ai parfois envie de me briser la tête contre le mur, pour me délivrer de cet haïssable rêve. Car la réalité ne peut être aussi affreuse. Non, ce n'est pas possible; je suis épuisée par les veilles et je vois des fantômes. Vous ne m'avez pas repoussée tous les deux! Vous reviendrez vers moi et vous me direz: « Tes souffrances ont été plus grandes que ta faute; maintenant sois à nous.

Pourtant mon père va mourir avec une malédiction sur les lèvres, et cette malédiction me poursuivra jusqu'à ma propre mort. Oh! qui peut me sauver de ce supplice! Bruno! Bruno!

TA PAUVRE PETITE ULLA.

V

Rauchenstein, 18 novembre.

Oh! mon Dieu! N'y a-t-il aucune miséricorde chez les hommes! Suis-je donc jugée et condamnée par lui et par toi? Je me cache aux yeux de tous, je me dissimule derrière les rideaux, pour que l'air même qui entre dans la chambre ne m'effleure pas.

Digitized by Google

La nuit dernière, j'ai quitté mon père pour la première fois, et je me suis glissée là-haut près d'Hulotte. Elle était encore assise dans sa grande chaise et m'a dit qu'elle m'attendait. Je me suis couchée par terre à ses pieds, secouée de sanglots, me roulant sur le plancher, gémissant comme un petit enfant. Elle tâtonnait avec ses mains pour me trouver ; enfin elle s'est assise à terre près de moi, elle a pris ma tête sur son sein et m'a tenue dans ses bras jusqu'à ce que je fusse endormie. Je crois que, sans Hulotte, je me serais tuée cette nuit-là. Bruno, si je ne puis survivre à cette épreuve, pourras-tu te pardonner d'avoir tant accru la mesure de mes souffrances qu'il m'ait été impossible de les porter ?

Tu étais pour moi un dieu ! Si tu me faisais miséricorde, je t'adorerais encore. Je t'ai pourtant tout sacrifié, et tu ne peux pardonner une seule désobéissance. La faiblesse de mon malade augmente. Il m'appelle sans cesse ; je lui réponds « Oui, père ! » Et je l'entoure de mes bras. Alors il sourit et s'endort.

Il sourit pourtant au son de ma voix.

N'as-tu plus un seul sourire pour

TA FEMME ?

Digitized by Google

VI

Greifswald, 19 novembre.

A Son Altesse la Princesse

Ulrique de Horst Rauchenstein.

Je ne puis avoir pitié de ma femme, parce que je n'ai pas de femme. Je n'en ai jamais eu ; toute trace, tout souvenir en est à jamais anéanti. Il va de soi que je vous souhaite un heureux avenir et la parfaite guérison de Son Altesse.

Je n'ai rien à ajouter.

Bruno Hallmuth.

VII

Rauchenstein, 10 février.

Pendant sa longue et terrible maladie, mon père a oublié que j'étais mariée. Je le lui ai raconté hier, sous forme de conte, pour le faire rire, et il a ri en effet de tout son cœur. Je vais redire cette même histoire au professeur Bruno Hallmuth : peut-être en rira-t-il aussi.

Il y avait une fois un roi qui possédait une

Digitized by Google

unique enfant et l'aimait plus que sa vie. L'enfant l'aimait de même, comme on aime son vieux père, quand on n'a que lui au monde. Un jour, il s'en alla avec sa petite fille se promener sur le rivage de la mer. Soudain une puissante symphonie s'éleva des flots ; chaque goutte d'eau avait une voix, et sur ces vagues sonores s'avançait un esquif ; près du mât, un homme beau comme un jeune dieu, était debout et chantait. Et la fille du roi sentit qu'elle aimait cet homme, plus que son père, plus que sa vie !

Le roi demanda : — « Dis-nous, beau jeune homme, qui donc es-tu ?

Celui-ci répondit : — « Je suis un pêcheur de perles ; je plonge dans les profondeurs inconnues et je rapporte au jour d'innombrables trésors. Veux-tu me donner ta fille pour femme ? Elle sera riche et heureuse plus que personne au monde.

« — Va-t-en au diable ! s'écria le roi, qui était fort en colère. — Tu n'auras pas ma fille ; il faut qu'elle soit reine !

« — Oh ! père ! supplia la jeune fille, — ne vois-tu pas que c'est un dieu ? Je le préfère à un royaume. Si je pouvais seulement être une perle dans sa main !

Digitized by Google

Le roi se fâcha encore plus fort et menaça si violemment le pêcheur que celui-ci leva l'ancre et son esquif retourna aux lieux d'où il était venu. Mais la jeune fille s'arracha des bras de son père, s'élança vers la barque et se laissa emmener, sans vouloir entendre le vieillard, qui s'arrachait les cheveux et appelait à grands cris son unique enfant. Elle ne songeait qu'à une chose : être une perle dans la main du dieu. Et tous deux vécurent ensemble dans une cabane de pêcheur, au bord de la mer orageuse; elle fut pour lui une femme fidèle et le servit loyalement, même lorsqu'il avait des caprices ; elle se croyait toujours trop peu de chose près de ce dieu qu'elle adorait. Et il lui avait dit : — « C'est pour l'Éternité ! — » Il avait juré de l'aimer éternellement comme au premier jour ! Mais il fallait qu'elle oubliât le vieux roi qui avait été son père, et elle ne le pouvait pas. Alors il la querellait et la traitait de femme orgueilleuse, de hautaine fille de roi. Même lorsqu'il ne le disait pas, il le pensait encore ; elle lisait cette pensée dans ses yeux, devenait toujours plus humble, et s'efforçait d'oublier son vieux père.

Enfin elle reçut la nouvelle que son père était malade de chagrin, malade à en mourir.

Digitized by Google

Elle le dit à son mari, le suppliant de la laisser aller, pour quelque temps seulement. Elle lui appartiendrait bien davantage, quand elle aurait obtenu à force de larmes la bénédiction paternelle. Mais il la menaça, en lui disant : « Si tu me quittes, tu ne seras plus ma femme. » — Elle se rappela sa parole ; — « Pour l'Éternité ! » — prit un petit esquif, et s'enfuit secrètement à travers les vagues et la tempête. Mourant de froid, de faim, ruisselante d'eau, elle arriva à la porte du roi ; on ne la reconnut pas, on voulut chasser la pauvre mendiante.

Elle, qui avait triomphé seule de la tempête et des vagues, sut être plus forte que les hommes. Elle pénétra dans le palais, et soigna son père de longs mois, sans qu'il la reconnût. Lorsqu'enfin il se trouva mieux, il avait tout oublié, la fuite, le mariage de son enfant ; il ne savait plus rien des malédictions que sa bouche avait proférées contre elle à toute heure, alors qu'en même temps, il ne voulait accepter d'autres soins que les siens. Il fut donc grandement étonné de voir sa fille devenir toujours plus pâle, et si faible qu'elle ne pouvait plus que se traîner sur le rivage, et attendre, muette, les yeux fixés sur l'horizon. Car *il*

Digitized by Google

avait dit « — Pour l'Éternité — ». Un jour, la mer commença à chanter... quel chant douloureux! Du milieu des vagues, surgit l'esquif, comme jadis, mais il avait une voile noire, et cette fois, près du mât, se tenait la Mort. Elle descendit à terre, prit doucement dans ses bras la pauvre femme qui attendait toujours, la porta dans la barque. Et la barque s'en alla vers la haute mer, pour l'Éternité.

Quand j'arrivai à cet endroit, mon père se mit à pleurer si amèrement, que je fus obligée d'inventer bien vite une autre conclusion, dans laquelle le pêcheur revenait, le roi lui ouvrait ses bras, tout allait pour le mieux, et s'ils n'étaient pas morts, certainement ils vivaient encore. Mais je sais que les choses ne se sont pas passées ainsi. Peut-être le pêcheur revint-il ; seulement il ne trouva plus sa femme ; il ne trouva qu'un vieillard en enfance qui lui réclama sa fille et l'accusa de l'avoir tuée. Sans doute, la fille du roi tenait bien peu de place en ce monde, ou ces deux hommes ne l'auraient pas si tranquillement laissée s'en aller, sans lutte, simplement parce qu'elle n'avait plus la force de vivre. Elle ne disait toujours que ce seul mot : « L'Éternité ! l'Éternité ! » Et l'Éternité vint à son appel, car elle n'est

Digitized by Google

jamais contenue dans un cœur humain ; nos cœurs sont bien trop petits ; il faut qu'ils mentent ou qu'ils meurent, il n'y a pas de milieu.

Le grave et savant professeur rira très fort de mon histoire enfantine, qui n'a aucune valeur esthétique, ni philosophique, un vrai conte de nourrice, pour un convalescent dont le cerveau et les membres sont également faibles, un récit bien pauvre d'imagination, monotone comme la vie d'une garde-malade. Souvent aussi je raconte au reste de mon entourage des histoires de ma façon, quand je veux me venger des phrases glaciales ou impertinentes, avec lesquelles on s'imagine flageller « la femme du professeur ». Mes coups portent plus justes, car ma langue s'affile tous les jours ; c'est un vrai plaisir ; elle donne froid comme le contact d'un instrument tranchant.

Un de ces jours, le professeur recevra de même, non plus un conte d'enfant, mais une histoire qui lui donnera froid à lui aussi, je le lui promets, tant je suis sûre de mon effet. Beaucoup de gens ne reconnaissent plus ni mon visage ni mon humeur ; mes cheveux mêmes sont devenus beaucoup plus foncés, et mes satires ont cet à-propos effrayant qu'a

Digitized by Google

parfois la folie, parce que je ne tiens plus compte de rien ni de personne.

ULRIQUE.

VIII

JOURNAL DE BRUNO.

Greifswald, novembre.

Tu crois que je t'en veux ! Oh ! non, ma petite ! Mais puisque cela devait finir ainsi, il faut que cela finisse brutalement et sans retour. Ton orgueil sera blessé ; il te donnera des forces et guérira la plaie de ton cœur. Non, je ne t'en veux pas de ce que je suis seul, en cette nuit d'hiver, à veiller et à travailler près de ta petite lampe. Te rappelles-tu encore, Ulika, mon Ulika, le jour où tu avais acheté cette lampe, et où tu me regardais, toute déconcertée, en soupirant : « Comment faut-il faire, pour que cela brûle ? » Car ma douce petite princesse ne se doutait pas qu'on met des mèches aux lampes ; elle s'imaginait que les mèches y poussaient toutes seules.

Digitized by Google

La nuit, je ne t'en veux pas ; serait-ce possible, près de ta lampe? mais le jour, quand le soleil tardif commence à se montrer ! Cependant, ce n'est ni au fond rancune ni colère ! Tu n'y peux rien, moi non plus ; c'est le destin commun à tous les hommes, et c'est pour cela que je dois le subir. Nous n'avons pu nous comprendre ; l'abîme énorme qui sépare deux créatures humaines ; — abîme, hélas ! bien plus large qu'entre l'homme et l'animal, — était entre nous ! Je le savais déjà il y a plus d'un an ; mais que sert la sagesse à celui que la passion rend insensé? C'est pour cela que je porte la punition de ma faute, et la porterai en silence toute ma vie. Que sont tes violents accès de désespoir auprès de ma muette agonie? Tes paroles passionnées me causent de la joie; plus elles sont passionnées, plus tôt se dissipera ton chagrin. Quand les années auront passé sur le rêve de notre mariage, ce souvenir s'adoucira ; tu souriras mélancoliquement de ta propre folie et alors tu seras sauvée pour toi et pour les tiens, rendue à ce qui est et doit être ta vie : une uniformité de petits soucis et de plus petits bonheurs. Moi, j'ai toujours été en révolte contre cette existence, j'ai rompu avec toutes

Digitized by Google

les bourgeoises traditions ; je reste ici jusqu'au printemps parce qu'il le faut, mais alors je m'en irai dans ces pays au delà des mers, où ce qui est ici le Mal, devient le Bien, où nos étroites idées européennes se voient transformées. Quand j'en aurai assez appris là-bas, je reparaîtrai devant mes compatriotes et je leur enseignerai la manière relativement la plus facile de porter le fardeau de la vie. Pourquoi cette expression ? Je leur enseignerai ce qui m'aura à moi-même donné le repos de l'esprit : la ferme espérance de l'anéantissement général et complet de tout ce qui existe, la nouvelle foi fondée sur la science. Mais me croiront-ils, alors qu'elle ne m'a pas cru, celle qui sentait mon souffle brûlant sur sa joue, quand je lui parlais ?

Grand Dieu ! quels jours vont recommencer pour moi. Elle m'a quitté, oui, quitté ! Je voudrais persister dans ma philosophie, mais je la sens de nouveau, cette rage impuissante de la première semaine. Je n'ai rien pu, pas même cela sur cette femme que j'aimais jusqu'au délire. Elle m'a livré à une honte publique. Je le lisais sur le visage de tous ceux qui étaient dans ma maison, et je les ai tous chassés, tous, excepté la vieille. Elle aussi, je

Digitized by Google

viens de la chasser. Elle avait osé dire un mot contre ma déesse. Quoique jadis elle m'ait porté dans ses bras, elle ne devait pas avoir cette audace. Contre mon Ulla! Non! quand les autres disent que tu as mal agi, je sens alors que tu as bien fait de partir!

Maintenant la vieille maison est déserte comme autrefois, plus déserte encore : le charme qui l'avait animée un instant s'est évanoui. Parfois je cherche ce qui manque! Je me glisse à pas muets dans les chambres d'en haut. Rien n'est aéré, tout est couvert de poussière; les objets sont jetés confusément, ceux que je n'ai pas mis en pièces dans la première heure de cet affreux réveil. Comment ai-je pu y survivre? Aujourd'hui ma colère est calmée! C'est fini! J'avais vu venir ce dénoûment; comment m'a-t-il épouvanté ainsi? Dès les premiers jours de notre mariage, je t'ai torturée, en évoquant cette perspective. Comment l'ai-je pu, quand j'y songe? T'en souviens-tu, sur ce vaisseau qui nous emmenait loin du pays des brouillards, pour nous ensevelir ici dans une autre brume?

Jour et nuit, j'ai épié ton visage, pour y découvrir la résolution que tu viens de prendre enfin. Tu l'as sagement exécutée : entre

Digitized by Google

nous, les ponts sont coupés ; tu ne me reverras jamais. Ce n'a été pour toi qu'un supplice continuel, cette année de mariage ? Avoue-le ! La première fois que nous nous sommes querellés, à Londres, quand tu étais déjà ma femme, et non plus ma fiancée, libre de sa volonté, te rappelles-tu que tu prenais à poignées avec désespoir, tes cheveux fauves? Et à la fin du premier jour passé dans notre maison, tu te demandais, le cœur mort : « — Est-ce donc là tout ce bonheur tant désiré ? — » Et tu avais un goût fade dans la bouche, comme pendant un cauchemar.

Étais-tu assez oppressée de cette vie étroite de petite ville, assez froissée et effarée de la familiarité bien intentionnée de nos voisins ? Chaque fois, je recevais un coup dans le cœur, car je lisais mieux en toi que toi-même. Mais peu à peu l'angoisse dévorante de te voir malheureuse me rendit fou et méchant, je te traînai dans l'atmosphère empestée de bière et de tabac d'une vulgaire taverne. — Jamais je n'aurais exigé cela d'une autre femme ! Je feignis de n'éprouver aucune répugnance ; tu luttas contre un évanouissement, ta volonté fut plus forte que ton corps, mais mon opiniâtreté plus forte que tout le reste. Il semblait

Digitized by Google

que je voulais t'arracher la parole détestée : — « Je suis fille de prince, je ne puis pas ces choses-là ! — » pour te la rejeter au visage et avoir un motif de te haïr. Tu ne le disais pas, ce mot, mais je l'entendais, je l'entendais sans cesse ; je sentais que tu t'abaissais, ton humilité m'irritait. Je la prenais pour de l'ironie. Oui, je ne me comprends plus à présent, mais c'est la vérité, j'étais brutal, je le serais encore ! Je ne puis supporter que tu m'aies tout sacrifié et que tu le saches ! Ulla, Ulla, je sais que je suis un misérable et toi un ange ; mais mon cœur n'en devient que plus endurci. Ah ! si tu avais eu quelque tort envers moi, si tous, tous ! n'étaient pas de mon côté — comme je serais bon, indulgent ! Mais tu ne peux avoir aucun tort, surtout envers moi.

Tu sais que tu es absolument libre ? Ne sois pas trop fière pour accepter de moi ta liberté, du moins, ou je me tuerai !

Ta famille triomphe-t-elle ? Les entends-tu chaque jour répéter qu'ils l'avaient bien prédit ? Revenir au bout d'une année ! Veux-tu que je te raconte aujourd'hui ce que ton père m'avait dit à Francfort ? Hélas ! je ne te raconterai plus jamais rien, — à quoi bon ? ni de vive voix, ni par lettre. Et il y a plus d'avenir, plus d'espérance !

Digitized by Google

Greifswald, décembre.

Tu n'écris plus. Voici une, deux, trois semaines que j'attends ; maintenant, je suis tranquille. J'ai donc été un bon médecin. Tu as franchi le moment le plus difficile, et moi.... moi, je ne ferai plus que penser à toi. Nous touchons à Noël. Avec quelle joie bruyante cherchions-nous, il y a un an, à oublier les larmes amères que t'avait arrachées le mal du foyer ! Je le savais, Ulla, ma bien-aimée, je t'avais entendue sangloter et j'avais feint de dormir. Lorsque vint la nuit, tu n'y tins plus, tu voulus du moins entendre l'orgue, puisque tu ne pouvais toi-même rassembler par tes chants suaves tous les habitants du château. Tu me supplias de te conduire à la messe de minuit. J'y consentis volontiers ; mais auparavant, je crois, je me raidis et fis parade de mon incrédulité. C'était bien beau, cette messe ! Hier je suis retourné dans l'église Saint-Nicolas, — par mégarde — ; je n'ai pu y rester, peut-être parce qu'un affreux vent d'est sifflait dans les voûtes et que l'église était glaciale.

Dernièrement, je ne m'étais pas couché pendant deux jours, comme cela m'arrivait jadis, avant que la petite lettre d'Ulrique de Horst-Rauchenstein fût parvenue dans la vieille

Digitized by Google

maison de Wallenstein. Quand l'aurore vint à poindre, rien ne put me retenir dans ma chambre. J'allai jusqu'à la gare, comme font nos bourgeois, qui ont journellement encore besoin de se convaincre qu'ils possèdent un vrai chemin de fer ; — je voulais voir partir le train par lequel tu as fui.

Deux étudiants me rencontrèrent, et m'ayant reconnu, me demandèrent si je ne voulais pas présider le soir leur « Commerce ». La petite femme du capitaine vint aussi à moi, elle partait pour une visite chez ses parents et s'informa de « Son Altesse ». Je lui dis que je venais de recevoir une lettre de ma femme, avec les meilleures nouvelles ! Depuis, je ne suis plus retourné à la gare.

Tout va de travers dans la maison ; mon domestique est aussi gauche que moi. Une maison où il n'y a pas de femme ! Au fond, cela me fait plaisir ; toute sorte de destruction exerce sur moi un effet salutaire, mais je ne pourrais plus être violent, non, l'âme est partie.

Combien de temps cela doit-il durer ainsi ?

Janvier.

J'ai brûlé tous mes manuscrits. Maintenant j'éprouve un soulagement extrême. L'é-

Digitized by Google

poque où je pourrais partir approche, mais je crois que je resterai ici. C'est ici que je t'ai vue pour la dernière fois ; ici sont les mille objets que ta main a touchés. Peut-être t'attendais-tu à ce que je te les renvoie ? Il est maintenant trop tard, et au commencement, je n'y ai pas songé. Du reste, tu n'en aurais pas voulu, ils ne venaient pas de ton château ; c'est à dessein sans doute que tu es partie avec les mêmes vêtements que tu avais en quittant Rauchenstein. Moi-même, je t'avais appris à fuir ainsi secrètement ; — de quoi puis-je me plaindre ?

Tout l'hiver, j'ai vécu de deux rêves, Ulla. Le premier.... tu reviens ! Chaque soir, entre cinq et six heures, je crois entendre rouler la voiture. Je suis assis à ma table à écrire, je ne bouge pas, je reste, la plume en main, fixant la feuille blanche. La porte de la maison — cette lourde porte que pour nous amuser, nous poussions parfois tous deux ensemble le soir, quand nous revenions de notre pélerinage au bord de la mer, le long du Ryck, en passant près des salines, au travers des marais, un chemin que personne ne prend jamais, — tu l'ouvres, vivement, toute seule. Il fait sombre dans le profond vestibule ; mais tu trouves la porte cachée dans un recoin, tu as vu briller

Digitized by Google

la lumière à travers les fentes. Tu repousses sans bruit la portière ; je ne bouge pas. — Me voilà ! t'écries-tu, souriante, triomphante, comme jadis à Ragatz, quand ma belle fiancée savait combien d'heures je passais à l'attendre là-haut dans le bois, pour la serrer un seul instant sur mon cœur. Quelquefois aussi, tu ne dis rien, mais tu m'entoures de tes bras, et tes cheveux couvrent mon visage.

Quand six heures sonnent, je me lève : « Pas aujourd'hui, mais peut-être demain. » Voilà ce que je pense.

Le matin, c'est un autre rêve. Je suis parti réellement avec le premier train ; j'arrive au château, je n'interroge ni le concierge, ni aucun des laquais dans la grande salle ; je passe devant eux sans rien dire ; je monte à ta chambre, celle où les tilleuls allongeaient leurs branches fleuries. Tu es là, à la fenêtre ; je te dis : « Viens ! viens ! » et je te prends par la main et tu me suis. Mais j'ai renoncé au droit de te réclamer ainsi. Et si je le faisais, à quoi bon ! La torture recommencerait pour toi, car je t'aime mille fois plus follement. Je n'ai rien appris, nous ne pourrions davantage nous comprendre. Je t'aime jusqu'au délire, et je te tuerais plutôt que de revivre cette année de

Digitized by Google

mariage, avec la conscience perpétuelle de te rendre malheureuse. Te tuer, mais dans notre premier et brûlant embrassement.

Février.

Je ne sors plus, je ne travaille plus, j'ai fini par m'apercevoir que je n'étais plus capable de rien. Mon amour est le symbole de mon être et de mes facultés; il a voulu escalader le ciel et n'a pas même pu ramper sur terre. Tout n'a été qu'une creuse apparence ; tous les efforts se brisent contre la réalité, chacun y est enchaîné, même ceux qui rêvaient être des demi-dieux. Si je n'avais pas voulu jouir, au lieu de me soumettre au renoncement, à combien de mes semblables aurais-je pu servir d'aide et d'appui ? Mais, que signifie au fond la plus grande œuvre ? — Rien, et c'est une consolation, car je paie le tribut de toute chose terrestre.

Sais-tu ce que je pense la nuit, en regardant les étoiles, de mon lit ? C'est que toi et moi, nous n'avons existé qu'en apparence, que nous étions en réalité deux mondes, destinés, par les lois éternelles de la nature, à ne se rencontrer sur le même chemin que pour se briser. Là-haut, quand les mondes se croisent et se touchent, s'ils ne se détruisent pas,

Digitized by Google

ils sont renvoyés avec tant de force dans des directions opposées que leurs orbites ne se rencontrent plus jamais. Mais souvent un de ces corps célestes pulvérise l'autre et continue tranquillement sa marche, pendant que le plus faible s'abîme dans le néant. Je suis fier d'avoir été ainsi le plus faible de nous deux. Néanmoins l'orgueil finit par s'éteindre, comme tout le reste, la douleur, le désespoir et la folie. Toi seule, tu demeures au milieu de tout ce qui passe, Diane, qui, pour moi est devenue Loreley.

Greiswald, 16 février.

Une lettre, une lettre de toi, de Rauchenstein! Cette même écriture longue et ferme, le même timbre! Et mon nom une fois encore écrit de ta main! Qu'as-tu senti, Loreley? Ta bouche a-t-elle eu un pli douloureux, ou bien as-tu serré tes lèvres l'une contre l'autre et tes fines narines transparentes ont-elles frémi de mépris? J'ai pris la lettre et je suis monté dans ta chambre, je me suis assis à ta petite table noire, sur laquelle sont encore trois de ces verres de Bologne que tu t'amusais à briser dans ta main pour jouer avec leur poussière! En as-tu brisé beaucoup? Ainsi tu te

Digitized by Google

préoccupes encore de moi, humble poussière? Le souvenir de cette année n'est pas encore tout à fait effacé? Oui, ton conte est touchant comme tous les contes. Eux aussi sont éternels, car il n'y a d'éternel que ce qui n'a jamais existé! Enfant, la réalité n'a pas de bonheur qui vaille ceux du rêve. Ma vie recommence à prendre une forme étrange. Je vis avec toi, j'ai oublié que tu as réellement habité ici; tu peuples ma maison. Chaque livre, chaque objet se rattache étroitement à toi. Souvent je te prie de me tendre quelque chose ; alors j'entends le frôlement de ta traîne; tu portes toujours des robes très longues, mais la plupart du temps, des étoffes qui ne font pas de bruit. Te souviens-tu comme on t'admirait au bal des officiers? Il y a un an, aujourd'hui. Tu étais vêtue de blanc, un blanc lumineux. Je devins fou de jalousie en te voyant si royalement traverser cette grande salle, car tous les uniformes se pressaient autour de toi, surtout les cuirassiers de Pasewalk qui étaient venus pour la fête... Non, plutôt, ce jour de patinage, où dans ton costume de velours sombre, tu glissais avec moi sur la baie, pour que personne ne pût te voir, au lieu d'aller avec les autres sur les

Digitized by Google

prairies inondées. Ulla ! Ulla ! penses-tu quelquelquefois à l'été du Nord, cet été passé à Stubbenkammer. Pourtant je te possède davantage que tu ne m'appartenais alors, et tu es sauvée ! Tu m'écriras encore une fois, quand tu voudras donner ta main à un autre. Crois-tu que je me révolterai ? Non, ma bien-aimée. Le jour où tu réclameras loyalement ta liberté pour en disposer de nouveau, ce jour-là, je serai le plus heureux des mortels, car je saurai ma faute expiée. Alors je me coucherai dans le cercueil, je fermerai mes yeux qui gardent ta douce image, et je rêverai de toi éternellement. Je le fais déjà, je rêve toujours, je ne pense plus ! Souvent je ne vois plus avec netteté les objets, et je relis trois fois de suite la même page ; je ne peux plus que faire machinalement les choses dont j'avais l'habitude. C'est étrange, petite, tout est mort, il ne me reste qu'un rêve doux et vague. Tu es à moi pour l'éternité, parce que je t'ai perdue !

IX

Rauchenstein, 12 avril.

Une fois encore, une dernière fois, il faut

Digitized by Google

que tu m'entendes, car sans doute en cette vie tu ne m'entendras plus. Quand tu recevras cette lettre, j'aurai peut-être cessé de vivre. Bruno ! je t'ai jusqu'ici caché quelque chose que tu dois apprendre aujourd'hui. Les premiers mois, je l'ignorais moi-même ; je n'avais pas de mère pour m'éclairer sur mon état ; lorsqu'enfin je l'ai su, l'amertume et l'orgueil m'ont imposé silence. Aujourd'hui c'est mon droit et mon devoir de t'appeler près de moi ; d'ici quelques jours, je vais devenir mère. Peut-être arriveras-tu trop tard et ne me trouveras-tu plus vivante, car je suis certaine de mourir dans mon épreuve. Du moins, prends ton enfant dans tes bras et jure sur mon cadavre de l'élever comme je l'aurais élevé, pour en faire un être bon et loyal. Son éducation sera bien difficile, quand on songe aux circonstances dans lesquelles il naît ; mais tu comprendras ce qu'il faut faire, car en voyant notre enfant, l'ancien amour brûlera de nouveau en toi, plus pur, plus sacré, dépouillé de tout ce qu'il avait de terrestre. O Bruno ! je t'ai aimé d'un amour surhumain ! Je te le dis devant Dieu, à l'heure de ma mort ; c'est pour cela que j'ai été si durement châtiée, parce que j'avais fait de toi mon idole et décla-

Digitized by Google

ré ne pouvoir vivre sans toi. Tu le vois ; je meurs ! Pardonne si je n'ai été pour toi qu'une amère désillusion : tu attendais trop de moi, peut-être, et c'est pour cela que tu n'as pas su prendre ce que je te donnais, si tu l'avais voulu. A présent, je te donne ce que j'ai de meilleur, mon legs suprême : ton fils ! Promets-moi de l'élever en dehors de tes préjugés et des miens, d'en faire un homme sans esprit de caste, sans révolte contre l'ordre existant, car il ne peut renverser l'édifice social, même s'il réunit en lui nos deux natures orageuses ! Et quand tu seras devant ce vieillard qui était mon père, aie de la patience, ne sois avec lui ni dur, ni amer et injuste. Pardonne-lui ce qu'il est. Il m'a fait la promesse sacrée d'être, lui aussi, bon et patient ; mais lorsqu'il me verra morte, il ne pourra peut-être se contenir. N'est-ce pas, Bruno, il n'y aura pas de querelle auprès de mon cercueil ? Tu m'as tant aimée jadis, qu'il ne te semblait jamais trop faire pour moi. Je te demande aujourd'hui plus que je ne t'ai jamais demandé, parce que c'est la dernière fois, ta dernière preuve d'amour. Et puis, Bruno, tu parleras quelquefois à notre fils de sa mère, tu lui diras que sa mère plaçait toujours son bu

Digitized by Google

très haut. Remplis son cœur de cette droiture qui a toujours été notre mobile, qui nous a conduit l'un vers l'autre. Je remercierai Dieu éternellement que nous nous soyions ainsi rencontrés. Nous étions sans doute indignes d'un bonheur si grand et, au lieu de la suprême félicité, nous avons dû souffrir les plus profondes douleurs. C'est à notre faiblesse et notre impuissance que nous le devons ; car Dieu nous avait donné la plus belle des destinées. Quand je songe que nous pourrions maintenant recevoir et élever ensemble notre enfant, une angoisse infinie me déchire le cœur. Il me semble qu'il n'y aura pas pour moi de bonheur au ciel ; le regret de mon bonheur terrestre perdu me suivra jusque-là ! C'est peut-être mal de penser ainsi, après avoir tant prié Dieu de me faire mourir, pour que je ne commisse pas le crime d'attenter à ma propre vie. Maintenant, en exauçant ma prière, il me montre quelle chaîne me rattachait à la terre, tant que mon enfant et toi, vous y étiez encore.

Et si tu te remariais, Bruno, pense à l'enfant ! Eprouve d'abord celle que tu prendras ; vois si elle a un cœur maternel, et alors aime-la bien, aime-la, avec calme pour que l'enfant ne voie jamais entre vous d'orages qui puis-

Digitized by Google

sent assombrir sa petite âme délicate. Rappelle-toi que la moitié du bonheur vient de la patience, et l'autre moitié du renoncement à soi-même ; qu'on ne le trouve jamais dans les désirs orageux et les efforts incessants vers le plus haut, le plus grand! Tu as toujours cru que la force consistait à maîtriser et à faire plier le destin ; je te jure que la vraie force est dans la résignation silencieuse et l'abnégation. Je te parle à ma dernière heure, Bruno ; sans cela, je n'aurais jamais osé t'écrire ainsi. Je voudrais tant te montrer que c'est une erreur qui a gâté notre existence, une erreur de nous trois, qui nous faisions gloire de posséder une volonté inflexible.

Qu'est-ce que la volonté, après tout ? Une chose imaginaire ; nous ne cessons d'obéir tantôt à une influence, tantôt à une autre, et nous nous imaginons vouloir. Oh ! cette volonté de fer est pure folie, tant qu'elle ne sert pas à supprimer en nous toute volonté. Je vois cela clairement, parce que je suis à la fin, parce que j'ai traversé un enfer, toute seule, sans appui, sans secours, sans ami près de moi. A présent, je pourrais être pour toi un véritable ami ; et j'entends la cloche de l'agonie, qui, doucement, mais bien distincte à

Digitized by Google

mon oreille, m'appelle loin d'ici ! Ah ! Bruno, si j'avais pu te revoir encore une fois !

A TOI DANS L'ÉTERNITÉ.

X

Rauchenstein, 15 mai.

Chère Tante,

Je t'ai promis jadis de t'écrire, quand j'aurais remporté la victoire ! J'ai vaincu ! J'ai passé au travers des ombres de la mort, mais je vis, je ressuscite plutôt, car j'étais déjà morte, et je suis maintenant tout étonnée de vivre, et heureuse d'une joie indescriptible, paisible, infinie ! La crise a été terrible ; je croyais tout à jamais perdu. J'écrivis à Bruno une lettre d'adieu, immédiatement avant mes couches, car je pensais que j'allais mourir et qu'il ne me retrouverait plus vivante.

Mais je ne reçus aucune réponse.

Les douleurs commencèrent. Mon père, plein d'angoisse, était assis au pied de mon lit, quand les portes s'ouvrirent et Bruno entra. Je me dressai toute droite et poussai un grand

Digitized by Google

cri ; une seconde après, j'étais dans ses bras, sans connaissance. Je crois que cette syncope dura longtemps. Quand je revins à moi, il me tenait toujours. Je me cramponnai à lui et le conjurai, au nom de Dieu, de ne pas me quitter, maintenant que j'allais mourir, d'être bien tendre pour moi, une seule fois encore, ou je ne pourrais être heureuse dans l'éternité. Il m'embrassait très fort, en pleurant. Je regardai mon père, auquel jusque-là j'avais caché mes pressentiments de mort ; sa longue barbe tremblait. Je lui saisis la main, la portai à mes lèvres et la mis dans celle de Bruno, en disant : « Ma mort vous unit ; je n'ai pas acheté trop cher cette réconciliation. Vous ne pourrez plus vous haïr, car je paie de ma vie votre pardon mutuel. »

De grandes douleurs me reprirent ; je ne pouvais plus parler. C'était atroce ! Cela dura deux jours et deux nuits ; Bruno ne me quitta pas un instant. Mon père sortait souvent de la chambre ; il ne pouvait plus y rester ! Je leur parlais le plus que je pouvais, comme si j'étais déjà dans l'autre vie, je leur montrais notre folie et nos souffrances inutiles, puisque nous sommes tous égaux devant Dieu et devant la mort. Je ne pouvais pas beaucoup

Digitized by Google

parler ; plus du tout, à la fin, les forces me manquaient.

Le docteur demanda à demi-voix : « — Faut-il sauver la mère ou l'enfant ?

« — Ma femme, à tout prix ! que me fait l'enfant ? dit Bruno, hors de lui.

« — O mon enfant ! m'écriai-je ; sauvez mon enfant ! Je meurs si volontiers, sans effort. La mort est si douce ! »

Mon père s'enfuit alors et Bruno me saisit fortement dans ses bras. Il se passa quelque chose de terrible ; je perdis connaissance, je ne sais combien de temps ; je croyais que c'était la mort. Mais je n'étais pas morte ; tout d'un coup, j'entendis des sanglots, et — imagine-toi, chère tante ! — le cri de mon enfant ! Avec un effort inouï, j'ouvris les yeux et je vis tout le monde pleurant autour de mon lit. Seul, Bruno ne pleurait pas ; ses yeux étaient fixes et éteints comme ceux d'un mort, et son visage d'une pâleur grise. Je ne regardai que lui. — « Elle vit ! » s'écria-t-il, et il se jeta en sanglotant dans les bras de mon père ! Tante ! quand je vis cela, je faillis mourir de joie ! Je perdis de nouveau connaissance ; le médecin ordonna le calme, le silence et appliqua différents remèdes, jusqu'à ce que je pusse

Digitized by Google

murmurer : « Mon enfant ; donnez-moi mon enfant? » — On me mit dans les bras cette petite merveille. — « Bruno ! notre enfant ! — » Je sentis ses larmes sur mon visage « — Père ! ton petit-fils ! — » Et mon père se pencha et embrassa l'enfant.

Il est trop beau ; c'est un vrai bébé géant ! On lui donnerait trois mois, et il vient d'avoir cinq semaines. Songe donc, Tante ! voici la Pentecôte ! Il y a deux ans juste que nous nous sommes fiancés. Il faut que je sois très bonne nourrice, pour que l'enfant prospère ainsi. Quand je l'ai dans mes bras, Bruno nous contemple avec vénération, et dit tout bas : « Ma Madone ! » On ne voulait pas me laisser nourrir ; mais j'ai supplié, cajolé, répété : « Laissez-moi essayer ! pas pour longtemps ! » On obtient bien plus avec des cajoleries qu'avec des révoltes, n'est-il pas vrai, ma tante? Tout le monde dit que j'ai très bonne mine ; mes yeux seuls ont gardé une expression de souffrance. Ils la garderont, je crois, toujours. Je ne peux pas triompher de ma victoire. Par moments, je redeviens silencieuse ; j'essaie d'oublier le passé et de le faire oublier. Bruno est plein d'égards pour

Digitized by Google

mon père, et mon père le consulte sur toutes sortes de choses. J'écoute leur conversation, j'appuie ma tête au dossier de mon fauteuil, je souris et me tais. Je suis obligée de me répéter constamment que je puis vivre et être heureuse! J'ai peur de mon bonheur, comme s'il était encore dérobé, au lieu d'avoir été acheté par de mortelles tortures.

J'ai dû faire un dernier sacrifice aux envieuses destinées. Mon Hulotte est morte doucement il y a quatre jours. Elle avait été ma seule consolatrice pendant ce terrible hiver. Bruno a pu encore beaucoup causer avec elle ; chaque fois, il revenait tout bouleversé et m'embrassait à vingt reprises. Croirais-tu qu'il m'a même baisé les pieds, la première fois que je quittais mon lit, portée dans ses bras vigoureux? Je suppose qu'il a toujours peur que je ne glisse doucement et sans rien dire de la vie dans la mort. Mais je lui montre l'enfant, et je lui dis : « Je veux vivre! bien sûr, je ne m'en irai pas! »

Nous te prions d'être marraine, si tu n'as plus peur de revoir mon père. Pauvre père! il est si bon, si doux, et presqu'aussi robuste qu'autrefois, quoiqu'un peu courbé. Bruno a

Digitized by Google

deux fils blancs dans la barbe, et ne veut pas me permettre de les arracher.

TON ULLA.

P. S. Mon fils est trop beau, ma Tante !

EMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google

Digitized by Google

Princeton University Library
32101 067122885

Digitized by Google

Digitized by Google